

63i
NY ÉLIE FAURE

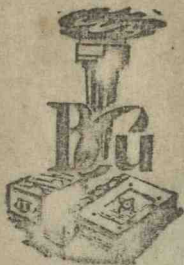
LES

CONSTRUCTEURS

« . . . j'ai entendu des sons de harpe . . . »
H. IBSEN.



PARIS
LES ÉDITIONS G. CRÈS & C^{ie}.
21, RUE HAUTEFEUILLE, 21
MCMXXI



BIBLIOTECA CENTRALĂ
UNIVERSITARĂ
BUCUREȘTI

Cota ¹141898

I. 723913

LES

CONSTRUCTEURS

Luia L. Rebreanu
1934, Bucuresti



DU MÊME AUTEUR

VELAZQUEZ (*Laurens, Ed.*), 1 vol. (épuisé)FORMES ET FORCES (*Floury, Ed.*), 1 vol. (épuisé)EUGÈNE CARRIÈRE (*Floury, Ed.*), 1 vol. (épuisé)HISTOIRE DE L'ART (*Crès & Cie.*):

I. L'Art antique, 1 vol.

II. L'Art médiéval, 1 vol. en réimpression

III. L'Art renaissant, 1 vol. en réimpression

IV. L'Art moderne (*Crès & Cie.*), 1 vol.LA CONQUÊTE (*Crès & Cie.*), 1 vol.LA SAINTE FACE (*Crès & Cie.*), 1 vol.LA ROUE, roman (*Crès & Cie.*), 1 vol.LA DANSE SUR LE FEU ET L'EAU (*Crès & Cie.*), 1 vol.

Prochainement :

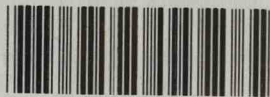
NAPOLÉON (*Crès & Cie.*), 1 vol.

Pour paraître :

L'ESPRIT DES FORMES.

L'ARBRE d'EDEN.

B.C.U. "Carol I" Bucuresti



C723913

RC 468/11

B10478

ÉLIE FAURE

oooo

LES

CONSTRUCTEURS

« ...j'ai entendu des sons de harpe... »
H. IBSEN.



PARIS

LES ÉDITIONS G. CRÈS & Co.

21, RUE HAUTEFEUILLE, 21

MCMXXI

P.V.A. 256/20

Copyright by Elie Faure 1914

TOUS DROITS DE REPRODUCTION, DE TRADUCTION ET D'ADAPTATION
RÉSERVÉS POUR TOUS PAYS.

INTRODUCTION

J'OFFRE ces pages à la mémoire de mon père. Il appartient à ceux qui les liront de dire si je suis digne d'être cru lorsque j'atteste sa grandeur ingénue, sa faculté de souffrir en silence et que son seul orgueil fut de croire en ses fils. Il était fait pour apporter à l'irrésolution des hommes le témoignage de leur ancienne dignité. Je suis sûr, quand je songe à lui, qu'il en est toujours parmi nous qui traversent la vie avec la candeur adorable des héros mythologiques et qu'au fond des forêts qui brûlent sous terre, persistent la densité et la transparence du diamant. C'est lui qui m'a donné confiance en ceux qui me suivront. Il était le fond de la race, la preuve de sa continuité. Fils de paysan il avait le cuir roux, les deux mains noueuses, les deux pieds d'aplomb sur le sol. Mais l'âme était d'un saint, et d'un roi. D'un homme. Il a été à son insu, et au mien, jusqu'à l'heure de sa mort, jusqu'à la seconde où j'ai com-

pris que je ne le verrais jamais plus et où j'ai aperçu sa vie dans un éclair déchirant, le roc où j'ai pris pied pour m'emparer de ma conscience et tendre à ma liberté. Il fut l'un de ces constructeurs obscurs d'humanité dont l'effort ignoré est responsable du développement des individus supérieurs auxquels nous attribuons la constance ou la résurrection de notre foi. J'ai su par lui l'éternité de la force des hommes. C'est lui qui m'a fait espérer pour le lendemain de leurs souffrances la joie où se mesure l'étendue de leurs conquêtes sur la superstition du bonheur.

C'est lui qui m'a appris sans le savoir qu'à travers les révolutions politiques et philosophiques les plus profondes, notre puissance morale reste identique à elle-même et ne change que de prétextes et d'objets. Quand une religion, une société, une méthode, toute une architecture séculaire s'écroule, on croit trop volontiers qu'il n'y a plus rien pour nous pousser dans notre marche ascensionnelle, l'anarchie des décadences apparaît irrémédiable, on erre au hasard, on se plaint, on crie de détresse et de soif. On ne veut pas comprendre que la dissolution d'un organisme ancien a libéré les éléments qui conservent dans les décombres la qualité, la dureté, le grain des matières primitives et recréeront de la vie héroïque le jour où une cristallisation soudaine, et nouvelle, leur rendra la cohésion. Quand on a dit pendant des siècles : « Ceci est *la* loi », sans voir que la loi s'effritait tous les jours, on éprouve une terreur puérile à entendre ceux qui passent crier sans écouter les vivants ni les morts : « Ceci est *ma* loi. »

Mais voici que ceux qui passent s'aperçoivent tout d'un coup qu'ils suivent depuis longtemps des routes parallèles, voici qu'ils ont trouvé dans leurs propres besoins des réactions analogues vis-à-vis des phénomènes qui forment leur milieu mouvant et qu'ils crient de nouveau ensemble : « Ceci est la loi. »

Un travail secret s'effectue derrière le décor des choses, travail dont peu se rendent compte, ce qui fait notre surprise et notre effroi quand un décor nouveau nous apparaît. Les changements de front dans la marche des sociétés ne sont que l'apparence de la lettre, comme les mutations brusques dans les organismes vivants. Celui qu'imposa Saint-Paul à l'esprit des philosophes et que Constantin fit entrer dans la loi écrite n'était que l'arrivée sur le rivage d'une onde lointaine dont Socrate, Platon, les stoïciens et le mouvement sourd des foules indiquaient déjà la direction. Celui qui aboutit à ce que Nietzsche appelle « le renversement des valeurs » et dans lequel il s'attribue un rôle disproportionné à la puissance du plus magnifique esprit vient de beaucoup plus loin que Nietzsche. La Commune du Moyen Age, la Renaissance en sont des ébauches violentes, la morale sociale n'est plus depuis qu'une façade que la Réforme a tenté de recrépir mais qui se lézardait tous les jours et devient comme une poussière que l'éternelle vie soulève et perce partout. Chair purifiée, sang rouge de la vie. Les Constructeurs prennent la chair pour bâtir le mur de nos temples, le sang pour les cimenter.

Seuls les lyriques introduisent des idées dans l'Uni-

vers. Seuls ils sont la force invincible qui apporte et impose de nouvelles affirmations. Le lyrisme est la perception des images que le commun des hommes ne peut encore saisir. Partout la mer autour du navire en marche. Mais quelques-uns voient une ligne sur l'horizon ou sentent dans la brise une odeur de forêt. L'artiste est, avant tous les autres, le révélateur de la loi, parce qu'il va d'instinct à la vie dont la loi n'est qu'une stylisation temporaire où quelques générations d'hommes appuieront leur effort... Nous puisons notre désir et notre volonté de justice dans le pressentiment d'une force qui s'organise et que méconnaissent toujours ceux qui détiennent les armes extérieures de la force ancienne par héritage ou par hasard. Il est peut-être nécessaire que nous l'ignorions afin de conserver la fraîcheur de nos enthousiasmes, mais chaque fois que nous allons nous battre pour ou contre la liberté, la vérité, la science et autres mythes, c'est pour ou contre la vie devenante que se livre le combat. Les puissances de vie seules sont puissances de construction.

Comme nous ne leur demandons que d'avoir le sens de la vie, il nous est indifférent que nos idées ne s'accordent pas absolument avec les idées de ceux en qui nous voyons les initiateurs de la loi prochaine et que nous leur fassions dire des choses qu'ils se seraient défendus de penser. Les poètes nous appartiennent comme des phénomènes naturels que nous utilisons à notre gré, surtout quand ils viennent de disparaître à peine et que notre nature originelle est pénétrée de leur pensée et l'achève sur certains points. Parler des autres, c'est parler de soi-même,

nous ne jugeons les autres qu'à travers leur action sur nous. Et puis, qui sont les « autres » ? Ceux qui ont écrit, ceux qui ont vécu, ceux qu'on se figure inventer, ceux dont nous construisons les vies imaginaires avec les réalités de la nôtre ou ceux dont la vie réelle forme nos imaginations ? Nietzsche prend son essor vers le dieu terrible qui règne au-dessus du bien et du mal chaque fois que sa main a touché l'épaule de Schopenhauer ou de Wagner, ou de Montaigne, ou de Stendhal, ou de Dostoïevsky. Michelet saisit une lueur dans la nuit d'orage qui l'habite quand il tient à la gorge un bandit de l'Histoire ou quand un héros de l'Histoire met le genou sur son cœur. Dostoïevsky perdu dans l'immense enfer intérieur où les passions et la pitié s'entredéchirent appelle à l'aide les filles, les ivrognes, les assassins. Cézanne copie des gravures de mode, qui éclatent de force et d'harmonie dès qu'il relève la main. Nous avons le droit de demander à ceux qui ont eu comme nous un corps de nerfs et d'os le secret de notre vie propre et d'organiser un drame qui n'ait de réel que l'écorce et dont le déroulement intime s'effectue dans notre passion. Nous avons le droit de nous servir des hommes qui ont pensé, comme les tragiques se servent des hommes qui ont vécu. Quand la critique passionnée, la méditation solitaire, l'action religieuse ou sociale, un simple geste entre deux silences infinis ont la puissance d'élever l'homme au-dessus de sa vie machinale, ils sont créations poétiques au même titre que la symphonie, l'ode, la plastique ou l'architecture. Si seul créait celui qui jette sur la scène ou décrit dans

le livre des personnages inventés, Scribe ou Eugène Sue seraient des créateurs, et non Pascal. Créer, c'est l'acte de donner la vie, et quand l'idée sort d'un mâle, l'idée est un être vivant.

La forme des républiques idéales ébauchées par les Constructeurs ne nous importe donc guère. Eux-mêmes ignorent la direction et la portée de leur effort. Pas plus que nous ils ne connaissent l'avenir de leurs fils. Dans un corps qui va mourir, ils découvrent avec ivresse de vagues puissances vivantes qui groupent tout ce qui est vie autour d'elles et fécondent de proche en proche les esprits jusqu'au jour où les peuples sentent bouger dans leurs entrailles la semence et font jaillir l'enfant dans un hurlement de douleur. Sur le visage des nouveaux-nés les ressemblances sont fuyantes, quelque chose y flotte de tous les visages d'ancêtres, c'est seulement chez l'homme fait que le trait typique s'accuse, les autres ressemblances sont des ombres passagères qui s'y saisissent parfois encore au vol... J'appelle Constructeurs ceux qui révèlent qu'un travail d'organisation s'ébauche dans une société détruite. Nos petits-neveux sauront si c'est bien à ceux-là qu'ils doivent un nouvel ordre intellectuel.

II

Beaucoup manquent ici, il est vrai, des hommes qui, depuis la Renaissance, se sont peu à peu détachés de l'ordre ancien pour accorder en hésitant quelques harmonies obscures que les cent dernières années ont fait éclater plus complexes et plus hautes

dans les esprits que j'ai choisis. C'est par le problème moral que la sélection doit se faire. Rubens à part, peut-être, bâtisseur d'univers indifférents n'ayant d'autre but que de vivre dans l'enivrement de leur force, presque tous ceux qui nous ont donné la sensation de monter avec le flot même du monde, Michel-Ange, Cervantès, Shakespeare, Rabelais, Rembrandt, Molière, Diderot lui-même, n'envisageaient pas à la vie une autre fin que la fin morale chrétienne. Et la morale civique n'est qu'un pauvre masque en papier sur le visage de Saint-Paul.

A l'heure même où Kant tentait, après l'avoir détruit, de refaire le christianisme, c'est Lamarck qui offrait à la pensée une base cosmique nouvelle et substituait à la vision mathématique d'un monde immobile en un dieu moral, la vision biologique d'un monde incessamment transformable en un dieu indifférent qui peut se représenter à l'intelligence comme une série d'équilibres esthétiques incessamment rompus et poursuivis. C'est Lamarck qui ouvrait la voie aux artistes immoralistes, permettait à Dostoïevsky de rendre aux hommes l'innocence, à Nietzsche d'imaginer des hommes empruntant la puissance de leur action à l'acceptation magnanime de tous les éléments offerts par la vie évolutive, à Cézanne de construire une architecture plastique ignorante des buts extérieurs à la glorification de la forme pour elle-même et pour la structure impartiale qu'elle peut donner à l'esprit. Pourtant, je le répète, il en manque. O vous qui êtes bons et croyez que la tendresse peut s'élever sans le contrepois de la force et que la force n'en-

traîne pas dans son ascension invincible sa vaste part de générosité, comprenez-moi : on n'y trouve pas Napoléon, conducteur de la première symphonie vivante moderne, maître du lyrisme en action. On n'y trouve pas Carlyle, qui n'a pas vu que le héros dépassait la loi morale ou la créait, comme un phare dénonce impartialement les abords des terres ardues aux navires des croisés et aux felouques des pirates, mais par qui nous savons que l'histoire des héros constitue l'histoire des hommes. D'autres, Goethe, Stendhal, Schopenhauer, Delacroix, Claude Bernard, Emerson, Walt Whitman, pourraient y réclamer leur place, s'ils ne savaient qu'un peu de leur pensée circule en la pensée qui a voulu conter ces vies afin de clouer quelques astres fixes dans le ciel idéal et de diriger pour un moment vers leur orbite la gravitation des âmes. Et pourquoi Michelet qui défendit obstinément la forme la plus puérile et la plus vague de l'optimisme social est-il entré presque malgré moi dans une constellation que j'aurais voulu froide et pure, et sans rien qui troublât ses feux ? C'est que par son désir et sa puissance d'expansion il allait vers ces forces neuves qu'il combattait dans les individus et auxquelles il adressait l'hommage de la sensibilité la plus éprise des actions fatales de la nature qui fût peut-être jamais. C'est qu'il sentait déjà sans le savoir qu'on peut passer de la pitié de Dostoïevsky à la cruauté de Nietzsche quand on a compris que la pitié de Dostoïevsky pour les autres est un moyen de conquérir un peu de cruauté envers soi-même, et la cruauté de Nietzsche pour lui-même beaucoup de pitié envers ceux qui

ne sont pas capables d'exercer cette cruauté. Mon seul remords, c'est de ne pas avoir entremêlé au récit de ces aventures une aventure bien plus déchirée que la sienne par ces antagonismes poignants. Cependant, Beethoven est là. J'affronte, alors, que l'histriion l'acclame ou l'abandonne, alors que la foule la plus torpide dit éprouver son pouvoir, le ridicule d'avouer que je n'ai pas cessé de m'y soumettre. Il est donc là, au-dédans même du flot qui circule en ce livre. Souvent, c'est l'écho de sa voix qui lie mes hésitations à mes élans comme les grandes ondes symphoniques mènent l'unité de sa force du désespoir de vivre à l'ivresse de consoler. Il sait bien que depuis cent ans, chaque fois qu'un homme chante, cet homme entend en lui le murmure de ces ondes accumulées dans son silence intime afin de protéger son cœur.

Comme le jour où nous serons associés pour quelque grande oeuvre, nous oublierons la musique, cri d'appel lancé par un homme aux hommes dispersés, il faut que nous fassions auparavant l'aveu de ce que nous lui devons. Nous lui devons la moitié de la délivrance. Si celui-là ne s'est point délivré lui-même, sa lutte pour briser ses chaînes a vaincu le besoin que nous avons de souffrir. Le sens de la grande musique a préservé du doute et du remords les esprits des générations dernières qui ont combattu la morale négative pour sauver les hommes vivants. Jamais on ne l'aima avec plus de ferveur intelligente. Jamais preuve plus sainte de leur noblesse ne pouvait nous être donnée, que cette approbation de celui de tous les arts qui emporte les êtres le plus loin du bien et du mal

pour les faire communier dans l'enivrement de la joie à ne plus juger. Il suffit pour le sanctifier que l'homme d'aujourd'hui aime la musique et la danse et se prépare à aimer la peinture dont il avait perdu le sens. Tout ce qui nous élève dans le sentiment passionné de la gloire de vivre nous écarte en même temps du souci misérable de subordonner notre action et notre désir aux intérêts petits et aux vies basses de ceux qui ne sont pas capables de nous suivre jusqu'en haut. Et la morale négative reposant tout entière sur cette servitude avilissante, disparaîtra.

III

La morale négative. Non pas seulement la morale chrétienne qui n'en fut en réalité que la systématisation et profita de la lassitude des hommes pour les rejeter dans l'esclavage sous prétexte de les sauver — et les sauva. Il est singulier que Nietzsche n'ait pas compris que la morale chrétienne est antérieure au christianisme et que les victoires passagères de l'homme noble n'ont été dans l'histoire que des accidents providentiels permettant au monde de monter contre la majorité des hommes. L'origine basement utilitaire de la morale n'est pas douteuse, car la majorité des hommes a toujours été et ne cessera jamais d'être basement utilitaire. Ce que l'action têtue et lente de la majorité des hommes a peu à peu fixé dans notre instinct dès l'origine, c'est la recherche du moindre effort, du moindre risque, de l'intérêt le plus mesquin, et, n'en déplaise à Nietzsche, ce sont bien les philosophes anglais qui ont vu, par malheur pour eux, le plus

clair là-dedans. Nous avons appelé *mauvais* ce qui nous semblait nuisible, *bon* ce qui nous semblait utile après l'expérience terre à terre de quelques générations, et transmis, en l'aggravant par l'hérédité et l'éducation, à la suite des hommes cette soumission dégradante au premier geste de défense et de peur. Il en coûte, il est vrai, de ne pas suivre avec docilité les conseils du père et de la mère. Et voici que la lâcheté s'accroît dans la succession des siècles, envahit tout, s'assied, se codifie, se sanctifie, nous voulons éviter à nos enfants et aux enfants de nos enfants l'aventure douloureuse de nos expériences personnelles... Or, c'est cette aventure qui introduit chaque fois parmi nous plus d'imagination et de maîtrise de nous-mêmes, plus de générosité, et nous permet de briser de temps à autre la sphère de métal où le moraliste devenu prêtre, puis bourreau, tente de nous enfermer. Ainsi se constituent les aristocraties par l'action d'un petit groupe d'hommes nobles qui acceptent de courir des risques et de s'imposer des efforts pour dominer et conquérir.

Ce qui a maintenu les philosophes depuis la Renaissance dans la superstition de la morale négative qui a tant gêné notre marche, c'est que la morale négative est réellement le dernier préjugé des hautes natures, l'illusion la plus pénible à vaincre et qu'elles y ont vu par conséquent un principe supérieur. Or, ce n'était qu'un signe de persistance d'éducation et d'habitude. Depuis vingt ou trente siècles, toutes les religions du monde nous l'enseignent sans se lasser, c'est même la seule chose

qu'elles nous enseignent au fond, elles font appel à la complicité de la famille afin de river la chaîne, et ni l'une ni les autres, d'ailleurs, ne savent ce qu'elles font. Notre automatisme mental en est imprégné jusque en ses ressorts intimes. La morale est devenue notre plus invincible paresse, notre résistance suprême au commandement de l'effort.

Si la biologie nous pénètre un jour de l'idée qu'il n'y a pas de *bien* ni de *mal*, mais des passages insensibles qui font des milieux et des êtres un ensemble continu, que seuls acquièrent une responsabilité sociale ceux qui absorbent puissamment les éléments de ces milieux, que les changements extérieurs modifient à toute seconde les réactions de la vie et leur valeur vis-à-vis d'elle, que chaque type vivant joue dans la symphonie vivante un rôle nécessaire et correspondant à ses moyens, — si les artistes et les grands acteurs de l'Histoire nous obligent à reconnaître que toute noblesse réside non dans le fait, mais dans l'esprit et la passion et la force organisatrice, peut-être saurons-nous alors que la morale est faite pour les êtres sans foi, comme la prosodie et la grammaire pour les êtres sans lyrisme. Peut-être aurons-nous franchi le pessimisme, dont la cause profonde est que ceux qui pensaient selon la vie se croyaient encore le devoir d'agir selon la règle. Peut-être, nous qui savons désormais que la morale est et doit être absente de la création esthétique, ne la demanderons-nous plus au grand artiste de l'action. Peut-être envisagerons-nous la société entière et son support philosophique comme une œuvre d'art à réaliser pour

une heure entre deux chaos. Peut-être imposerons-nous aux puissances diaboliques de soumission et d'inertie, les puissances divines de volonté et d'orgueil qui nous emporteront au seuil d'un monde que nous aurons imaginé.

Peut-être alors connaissons-nous une sensation inconnue, celle d'entraîner dans notre essor la masse qui pesait sur nous. Mais c'est à condition de chasser pour toujours de nous les illusions égalitaires. Pour que celui qui est le plus bas situé parmi les énergies ou les intelligences pût parvenir à la hauteur de Spinoza ou de Colomb, il faudrait que Spinoza ou Colomb l'attendissent. Ni l'un ni l'autre n'en a le temps ni le pouvoir. L'intuition, arme des vainqueurs, saisit dans la durée les modifications subtiles qui détruisent tous les jours un peu l'image ancienne de l'espace, et la forme aristocratique succède à la forme démocratique jusqu'au jour où ses découvertes se figent sous l'action de la lassitude et permettent aux démocraties de les soumettre à l'examen. Ainsi, les passages alternatifs de l'aristocratie à la démocratie sont-ils peut-être une fatalité historique éternelle qui contraint les hommes tour à tour à agréger par l'art et à libérer par la science les éléments de la vie poétique et de la vie sociale qui n'en est que l'application... La roue tourne, ce qui vivait hier laisse tomber des parties mortes pour se prolonger et prendre une vigueur nouvelle dans ce qui vivra demain. Les aristocraties sortent du peuple, l'élite en marche appelle l'esclave à la révolte contre l'élite arrêtée qui travaille sans relâche à précipiter sa fin.

Dans l'Histoire, parfois, de millénaire en millénaire, une seconde marque le point instable où se confondent ces deux rythmes, où l'équilibre s'établit, où l'un des éléments atteignant son maximum de puissance organisatrice assure à l'autre son maximum de puissance organisée et où tous deux s'emparent en même temps de leur vie propre dans un mouvement harmonieux. Nous qui sommes en proie à l'anarchie morale, mais qui sentons naître de cette anarchie même des noyaux tournoyants autour desquels roulent des forces capables d'entraîner la vie, connaissons-nous ces créateurs qui livreront aux hommes inaptes à la création, et pour justifier leur pouvoir, la réalité du bonheur ? Je recule, parfois. Après avoir détruit une morale, faut-il se résigner à en rétablir deux ? Non. Les hommes sont dissemblables. Sous une règle, l'homme se courbe. Entre deux règles, il est broyé. Choisissez donc seul la route, et suivez-la jusqu'au bout. Il y a celle des hommes qui recherchent, pour grandir, les risques du commandement. Celle des hommes qui ne grandissent qu'à condition qu'on les délivre du fardeau de commander.

Voici ce que je rêve à mon tour, hélas ! Voici que j'essaie de dessiner sur l'horizon les grandes lignes d'une architecture qui s'effrite déjà et chancelle dans mon propre pressentiment. Voici que je risque de n'être pas compris, ma pensée étant obscure comme tout être en formation — et ma pensée est un être qui ne s'achèvera pas. Je ne répudie pas l'œuvre ascensionnelle des hommes. Je cherche, et, en tâtonnant, je me heurte à de vieux mots. Aristo-

cratie, Démocratie, cadavres dépouillés jusqu'à l'os, gardez-vous quelque sens, encore, devant la vie ardente qui ne demande pas aux morts de lui tracer sa route ? Il est puéril d'attendre et d'appeler le gouvernement des poètes, ou des justes, ou des savants. Comme ils débordent l'action, l'action les déborderait. Le signe de la création, c'est la solitude. Comme l'homme à la femme, le héros choisit la nuit pour s'accoupler à l'idée. Les aristocrates d'esprit sont aussi isolés dans la foule et la bataille que les soleils dans l'univers. La vie sociale gravite si loin autour d'eux qu'elle n'aperçoit pas leur flamme... Quelque hiérarchie d'ossature puissante, empruntée toute au travail producteur et n'admettant à chaque échelon que des hommes prêts à payer leurs défaillances des biens conquis sur les multitudes heureuses par une faculté supérieure de prendre et de souffrir arrachera un jour la domination et la force à l'irresponsabilité des oligarchies anonymes. Et sans doute elle adorera, comme ceux qui obéiront, l'idole nouvelle inventée pour nous amuser par les esprits qui ont su voir la vanité de toutes les idoles, mais subir leur nécessité... Je ne sais pas, je cherche. Mais je pressens des Constructeurs... Puisqu'il n'est pas de vérité durable en ce monde qui se crée et se détruit lui-même incessamment, il faut qu'une mythologie nouvelle — et provisoire — multiplie notre puissance à élargir en nous la vie jusqu'aux limites des désirs qu'elle nous aura versés.

IV

En méditant les aventures qui sont contées en ce livre, n'as-tu donc pas senti se lever de toi, ô mon âme, l'aube de ce monde rajeuni dont les dernières ombres du christianisme et du naturalisme antique s'évanouiraient ? Tu sens bien, n'est-ce pas, toi qui chante, ô mon âme, que nous attendons les chanteurs ? Ce sont les chanteurs d'autrefois qui transformaient en mythes émouvants comme les matins, les soirs, les orages, les travaux du cultivateur et le passage des troupeaux, des approximations scientifiques que bergers et pilotes se transmettaient au cours des longues vies antiques où l'homme et l'élément échangeaient leurs aveux dans le silence de l'espace et la solitude des nuits d'étoiles sur la mer. Kant a ruiné la cosmologie hébraïque comme Platon avait ruiné la cosmologie hellénique. Dans l'ascension des dieux vivants, les mêmes phases se retrouvent. Le savant et le philosophe livrent l'idée qui n'attend plus que les aèdes pour soulever avec le vent des harpes des temples dans le flot humain. L'idée de Rubens, l'idée de Newton, l'idée de Lamarck ont recréé le grand fatalisme vainqueur du désespoir que les philosophes primitifs de la Grèce avaient transmis aux poètes tragiques pour que, sortis du peuple dans le sang et le jour comme un enfant du ventre maternel, ils offrent à la faim et à la soif du peuple les symboles créateurs de l'Illusion divine. Mais comme nous sommes plus

riches ! Voici que la pensée plonge de toutes parts dans la marée mouvante de la vie comme si elle sentait son germe tressaillir au fond des eaux, le sang qui la nourrit monter jusqu'au crâne de l'homme à travers la forêt innombrable des êtres, et saisit son unité dans le spectacle du mouvement circulaire des cieux. Voici qu'après avoir puisé aux intuitions divinatrices de toutes les religions déchues des aliments qui sont entrés dans sa substance intime pour toujours, elle a accumulé sur les joies défendues et les joies prises et les souffrances acceptées ou subies, le bruit grandiose qui monte du travail universel et les faits jetés par les sciences incapables d'elles-mêmes de construire et de consoler, au foyer sentimental d'un héroïsme reconquis... Croyez-moi. La morale est une béquille que prend l'âme des hommes dès qu'elle commence à boiter. Lorsqu'une morale descend, c'est qu'une foi nouvelle monte. Le doute est à la fin et au commencement des deux. Quand le croyant Eschyle doute, la morale va venir. Quand le douteur Nietzsche chante, la foi va se renouveler.

Qu'on n'attende donc pas de ceux qui marchent avec ivresse vers l'action qu'ils insultent des agonies. Nous sommes faits de ces agonies mêmes. Nous qui créons des dieux, nous comprenons ceux qui croient possible, parce qu'ils se sentent au bord d'une religion inconnue — religion sans prêtre, sans culte, sans dogme, sans morale, foi agissante et virile, divinisation des forces antagonistes qui poussent l'homme en avant — la résurrection des dieux morts. Nous ne pouvons pas oublier que Jésus a

souffert pour faire entrer une splendeur nouvelle dans le monde, et que François d'Assise a fait entrer cette souffrance dans la splendeur des sources et des astres indifférente à notre mal. Nous avouons que le christianisme, en nous écartant de la vie, a mis en nous, avec l'angoisse, de telles réserves d'amour qu'il a multiplié notre pouvoir à féconder la vie, le jour où nous l'avons de nouveau rencontrée. Dans notre humanité — faite de tout ce qui définit l'homme, l'instinct de guerre et le besoin d'avoir pitié, le lit d'épines pour un éclair de jouissance, la raison et l'élan de l'âme, le consentement aux alternatives tragiques du doute et de l'ingénuité, et la conquête héroïque du monde avec les pieds et les mains enchaînés par le souvenir — nous reconnaissons qu'en inclinant toujours la puissance devant la faiblesse, il a donné à notre puissance la notion de cette faiblesse qu'elle n'avait peut-être pas avant. Et comme il nous a répété sans se lasser que nous n'étions que de misérables pécheurs, nous comprenons qu'il nous a fait réfléchir si profondément sur nos péchés et notre misère, que le jour où nous nous sommes aperçus que nos péchés étaient l'essence et la condition de nous-mêmes, nous avons vu que nous pourrions vaincre notre misère si nous cherchions notre richesse dans le consentement orgueilleux à être ce que nous sommes.

C'est le jour où nous avons surmonté en nous-mêmes les dernières tyrannies d'une longue habitude que nous n'éprouvons plus d'aversion pour elle et pensons même avec reconnaissance aux luttes qu'elle nous imposa et dont nous sommes sortis

mieux armés qu'auparavant. Toute habitude a été, à un moment de nous-mêmes, une forme supérieure de vie qui nous a préservés d'un danger ou assuré une conquête. Plus la vie s'élève en nous et nous enivre, plus nous sommes décidés à reconnaître ses volontés anciennes et à nous soumettre dans l'avenir aux directions profondes qu'à travers nos racines intactes elle pousse, du fond des temps, jusqu'aux apparences suprêmes de l'intelligence et de l'amour. L'Histoire, masque de la vie, épouse fidèlement tous les accidents de sa forme. Celui qui consent à toute l'Histoire des hommes est mûr pour recevoir des enseignements de la vie les moyens de s'accroître qu'elle a déposés en lui.

Histoire des hommes, je t'aime pour ta passion et ta misère et ta vaillance ! Tu m'as donné l'amour de tous ceux qui t'ont amassée. Quels qu'ils soient, les dominateurs de l'Histoire ont réalisé des œuvres d'art qui ressemblaient à leur idée et obligé les autres hommes à marcher sur leurs chemins. J'aime ceux qui ont aimé les hommes et ceux qui les ont subjugués. Je sais que ceux qui ont aimé les hommes ont vécu solitaires et que leur cortège s'est formé après leur siècle pour s'élargir lentement. Je sais que ceux qui ont subjugué les hommes ont provoqué autour de leur passage des tourbillons de force dont les ondes n'ont pas cessé et ne cesseront pas de se faire sentir. J'aime ceux qui ont tracé avec le verbe et la pierre sur les routes de l'esprit les grands récits de l'aventure. J'aime ceux qui ont écrit le poème avec le char militaire et l'étrave du navire sur les routes de la terre et de la mer. Forces antago-

nistes, je vous aime pour avoir modelé le visage de l'Histoire qui m'a fait ce que je suis. J'ai fini par comprendre que le meurtre et la dureté ont été nécessaires à la formation de ma tendresse et que bien de mes haines sont dues à des êtres qui ont aimé. Ma tendresse et mes haines ne sont plus que les éléments nécessaires de mon enthousiasme religieux pour tout ce qui est vie dans le monde, pour tout ce qui se manifeste à moi sous la forme d'une image quelconque que j'ai seul la puissance de transformer en harmonies confuses où s'alimente ma foi.

Histoire ! je suis un homme. J'obéis à tes forces fatales pour accroître ma liberté. J'ai accompli comme toi mes évolutions successives. Je suis passé avec ton paganisme de l'optimisme ingénu de la jeunesse au pessimisme de la connaissance que j'ai rencontré avec ton christianisme aux approches de la maturité. Je tends à une sorte d'équilibre tragique en même temps que tu sembles vouloir te résigner à une acceptation superbe de ta destinée après avoir beaucoup souffert. Ce cycle n'est pas le dernier, sans doute. Mais je suis un homme. Et la route que tu suivras dans l'avenir, vivant ou mort, je la suivrai.

LAMARCK

Grand nom, et déjà antique

Michelet.

I

L'IDÉE était dans l'air depuis les commencements de l'esprit. Pour en douter, il faut ne pas avoir compris ceux dont la fonction est de résumer dans l'image toutes les intuitions incomplètement formulées que les primitifs faiseurs de légendes se transmettent au long des siècles et dont les pasteurs de peuples s'emparent pour les environner de solitude et de silence. Il faut ne pas avoir senti par quelle pente naturelle, en suivant le cours de l'onde musculaire, de l'influx nerveux et du sang, les statuaires égyptiens fixaient un crâne d'homme ou de bélier à un corps de lion ou sommaient des épaules humaines d'un mufle de panthère ou d'une tête d'épervier. Il faut ne pas avoir rencontré sur sa route les taureaux ailés de l'Assyrie regardant de leurs yeux durs de sars tiarés passer les armées d'Alexandre que suivaient des sculpteurs d'Athènes à l'aller et qui ramenaient des brahmanes au retour. Les religions de l'Inde

avaient affirmé tour à tour l'instabilité de la forme et l'éternel cheminement de la force et de la pensée à travers les aspects périssables qui sortent du chaos pour y rentrer, passent incessamment de l'un à l'autre par d'invisibles degrés et vont fournir par leur dissolution à la matière universelle de nouveaux éléments de vie et de nouveaux germes de mort. Depuis que les bergers du Pinde avaient surpris dans les grottes et près des sources ou sur la lisière des bois des hommes à jambes de bouc, depuis qu'ils avaient vu dévaler par les prairies en pente des troupeaux de centaures ou poursuivi sur le gazon des jeunes filles qui se changeaient soudain en arbres pour leur échapper, depuis que les marins de l'archipel attendaient les clairs de lune ou les nuits phosphorescentes pour entrevoir, au creux des vagues, des femmes à queue de poisson tendre vers eux leurs seins en soulevant les algues qui leur servaient de chevelure, les poètes grecs et latins n'avaient pas renoncé à magnifier dans la métamorphose la loi centrale de la vie. Hésiode, les tragiques, Lucrèce, Ovide, tous la voyaient passer derrière le voile mobile et nuancé de l'intuition poétique qui précède partout la mise en lumière du fait et le passage dans la science du phénomène rigoureusement observé. Ceux qui furent chargés de décorer les temples qu'érigeaient les cités sur leurs citadelles pour s'attirer la protection d'un dieu, virent la forme retentir dans toutes les formes, et quand une impulsion partait de l'angle d'un fronton, ils surent retrouver à l'autre angle le volume imposé nécessairement par la chaîne des attitudes, la parenté des

gestes et la continuité des mouvements. Depuis Héraclite, affirmant que le monde est un ruissellement, l'idée était partout prête à jaillir de la pensée grecque sous la forme positive qu'exige la critique historique pour la reconnaître tout à fait.

Le jour où Aristote lui fit dépasser le symbole en enseignant que « la nature passe d'un genre et d'une espèce à l'autre par des degrés insaisissables » et que « de l'homme aux êtres les plus insensibles, toutes ses productions paraissent se tenir par une chaîne continue », elle eût pu féconder l'avenir, si le profond naturaliste avait soupçonné l'action que méritait de prendre sur l'esprit des hommes cette affirmation formidable, et surtout s'il fût venu plus tard, à Alexandrie peut-être, à la fin de la phase analytique ouverte par l'enquête grecque, et s'il l'eût livrée à Plotin. Mais l'esprit grec était brisé, incapable de conquérir par ses propres moyens un nouvel équilibre, et l'esprit juif, tendu vers le dedans, impropre à demander à l'observation même partielle et passionnée de la nature, le contrôle de son désir jaloux. D'autre part, les foules réclamaient le bonheur dans un tumulte sentimental où les voix des savants et des artistes se perdaient. L'idée sombra. Le dualisme chrétien ne retint de la pensée antique que la conception du héros arrachant la substance humaine à l'animalité pour l'acheminer vers le dieu. Il trancha le monde en deux corps irrconciliables que le dogme allait ossifier pour tenter d'extirper de l'esprit isolé de toutes parts des choses le sens de leur solidarité agissante et de leur perpétuel devenir. C'est seulement quand il fallut bâtir

la cathédrale que l'humanité replongea ses racines dans la matière de la vie pour redonner à l'esprit l'aliment qu'il réclamait.

Dès que la sensualité des peuples eut entassé pour se satisfaire cette moisson de formes, de couleurs et de poésie, l'idée réapparut. Pas un philosophe, à vrai dire, n'osa tenter de mettre de l'ordre dans le chaos splendide où le génie du moyen âge avait mêlé aux réalités de sa vie quotidienne les matériaux fournis confusément par la légende, la symbolique, les voyages, la mythologie chrétienne et tout ce qui survivait des vieilles civilisations. Mais, dans les compositions plastiques nées du besoin d'unité morale que l'Italie éprouvait avec passion, le sentiment de la parenté et de la continuité des formes se faisait jour. Quand Titien, résumant l'effort de Masaccio, de Piero della Francesca, de Raphaël, de Michel-Ange, créait la grande peinture symphonique en révélant la solidarité de tous les points de l'étendue qui retentissent l'un dans l'autre par l'échange constant des reflets colorés, des vibrations lumineuses, des gestes correspondants, il introduisait dans les réalités virtuelles de l'esprit le sens de la filiation universelle avec une bien autre puissance que Vinci lui-même essayant d'en donner l'expression directe en brisant les œufs qui contenaient les enfants du cygne et de Lédæ. Et lorsque Rubens eut fait entrer dans les cadres de la pensée italienne l'épaisseur même et le mouvement et la circulation profonde de la vie, quand il eut entraîné dans le flot de sa prodigieuse arabesque toute la matière entassée par le moyen âge et le Nord pour

la transmettre à l'avenir dans l'ordre même et la hiérarchie spontanée de la nature, rien dans ce sens ne pouvait plus être dit par ce moyen-là. Il appartenait aux savants et aux philosophes de s'emparer de l'idée et de réaliser vis-à-vis du monde moderne la tentative qu'Aristote n'avait même pu entreprendre vis-à-vis du monde ancien.

Pourtant, la découverte de Newton, qui forme aujourd'hui à nos yeux son complément et sa préface nécessaires, parut retarder sa marche. Enveloppée dans sa rigueur mathématique, paraissant exprimer l'immuable, la révélation définitive de la gravitation mécanique des cieux refoula l'esprit de mouvement avec d'autant plus de facilité apparente que la philosophie et l'art s'immobilisaient à la même heure dans le dogme, pour tenter d'arrêter l'action du XVI^e siècle et de Rubens. Le conflit allait éclater entre l'esprit mathématique mûr et l'esprit biologique encore embryonnaire, dont Harvey, révélateur de la circulation du sang, représentait à peu près seul à ce moment-là les velléités d'expansion et de conquête. Avant que cette jeune force pût affirmer son action et faire à son tour reculer l'esprit dogmatique, il fallut que l'artiste et le philosophe reprissent la parole cinquante ans, il fallut que Watteau sentit passer dans l'espace, avec la fuite de l'amour, avec l'évanouissement progressif des couleurs et des formes et la musique errante, la mobilité de la vie. Il fallut que Montesquieu montrât la relativité des lois morales et la transformation des réalités politiques. Il fallut que Condillac, après les penseurs anglais, prouvât la solidarité de la pensée et de la

sensation. Il fallut que l'Encyclopédie mit en action la variabilité de la parole écrite et opposât la beauté de ce qui change à la sainteté de ce qui ne change pas. Il fallut que Diderot s'emparât joyeusement de toutes les sources épuisées pour creuser le terrain au fond et autour d'elles, en faire jaillir à flots une eau bourbeuse et criât à l'avenir qu'il n'avait plus qu'à la recueillir et à la filtrer pour y renouveler la santé et la vie du monde.

II

Quand commence, en 1783, sa collaboration au *Dictionnaire de Botanique*, Lamarck, qui touche à l'âge où l'homme cherche à obéir aux fatalités entrevues pour les utiliser au profit de son égoïsme ou de son perfectionnement, n'est qu'un savant officiel. Il est né, pourtant, dans une atmosphère de flamme, au milieu d'une poussée en avant qui entraîne tout autour d'elle, morale, religion, philosophie, connaissances positives, habitudes, manières d'être, de vivre, de penser, d'agir¹. Sa jeunesse ressemble à la conquête d'une idée, on l'a vu, à seize ans, le chapeau en bataille et quelques écus dans sa poche, partir

1. Le 1^{er} août 1744 à Bazantin, en Picardie. *Grandeur et Décadence des Romains*, de Montesquieu, 1734; *Esprit des Lois* de Montesquieu, 1748; *Traité des Sensations*, de Condillac, 1754; *Encyclopédie*, 1751; *Dictionnaire philosophique* de Voltaire, 1754.

pour l'Allemagne sur le bidet de la maison, avec le petit dindonnier de sa mère trottant à côté de lui. On l'a vu saisir sous les balles, le jour de l'arrivée au corps, son épaulette d'officier, puis la jeter, accepter la misère, profiter de ce qu'il est tout près du ciel pour baptiser les nuages en battant son habit à la lucarne le matin et en faisant sécher ses bas sur les tuiles le soir. On l'a vu suivre jusqu'aux bois de Clamart ou de Meudon les herborisations sentimentales de Rousseau. Il a lu les philosophes. Il a couru les Pays-Bas, les Allemagnes, la Hongrie, il est descendu dans les mines avec le fils de Buffon. Il a osé se brouiller avec le grand naturaliste. Il a créé, pour gagner un pari, la méthode dychotomique, écrit quelques mémoires judicieux. Pourtant, il paraît décidé à perfectionner sa spécialité scientifique avec la lenteur prudente d'un observateur scrupuleux. On dirait que son esprit s'organise en suivant pas à pas l'organisation même des sciences naturelles hésitant à s'échapper de l'empirisme pour s'emparer d'une méthode et tendre à l'unité. Il conserve avec vigilance les herbiers du Roi. Il est botaniste, et s'y résigne. Il est de l'Académie des sciences et ne semble pas voir plus haut. Peut-être n'est-il rien, qu'un ingénieux têtù qui gaspille sa pensée à vouloir donner à la météorologie des assises systématiques et se bat contre le vent.

N'ira-t-il pas plus loin ? Quand on lui demande d'exprimer ses vues scientifiques dans une grande œuvre collective qui dira la pensée du temps, il étiquette et classe, comme tous autour de lui. Comme tous, il croit à la fixité des espèces. Et peut-

être est-ce un besoin d'y croire, un besoin momentané. La classification statique de Linné avait arrêté net sur un point fixe le dynamisme instinctif de quelques esprits du temps. Alors que Diderot dénonçait l'immobilité de la mathématique et soupçonnait le monde organique d'être un devenir éternel, alors que Buffon, père tout puissant des sciences naturelles pour avoir fondé l'anatomie comparée, la physiologie, la géologie des causes actuelles, montré l'unité de structure de tous les êtres vivants et donné le jour à Lamarck, à Bichat, à Cuvier, hésitait devant le grand problème et, après avoir écrit que la « matière... passe d'une espèce à une autre espèce et souvent d'un genre à un autre genre par des nuances imperceptibles », se démentait un peu plus loin et renonçait, en fin de compte, à se prononcer sur ce point-là, il était nécessaire qu'un ordre, même artificiel, fût établi dans les choses, pour empêcher des généralisations anticipées de ruiner la méthode naissante et lui fournir du même coup les bases positives qui lui manquaient. Mais différencier des êtres, c'était établir leurs rapports. La classification, après avoir fragmenté la nature, allait irrésistiblement tendre à la reconstituer, Buffon avait raison et tort de la maudire. Elle arrachait son vaste esprit à la contemplation presque mystique de l'harmonie universelle. Il ne pouvait soupçonner qu'elle ramènerait un autre esprit, quand Antoine-Laurent de Jussieu aurait substitué à l'ordre de Linné, basé sur les caractères extérieurs des êtres, un ordre dépendant de leurs parentés organiques, à se saisir des grandes lois de continuité

dynamique qui gouvernent cette harmonie, pour proposer à la pensée d'y subordonner son action.

L'esquisse d'une classification parallèle des végétaux et des animaux, que Lamarck présenta à l'Académie en 1785, précisément vers l'époque où Jussieu publiait le résultat de ses travaux, était un pas hardi vers l'idée définitive. Pourquoi s'arrêta-t-il en route ? Pourquoi attendit-il encore quinze ans avant de surprendre en lui l'éclair à la lueur duquel il devait voir se dérouler, du plus obscur tremblement organique qui naît au fond des mers jusqu'au niveau de son intelligence, le poème ininterrompu de la vie ascendante se créant elle-même pour satisfaire l'inaccessible besoin de se réaliser ? Hélas ! nous ne connaissons pas sa vie intime. Nous ne savons pas s'il aima, ni s'il fut aimé, si quelque drame intérieur précéda, comme chez presque tous ceux qui, lors de leur maturité, cherchent dans la tragédie de l'histoire ou dans la symphonie cosmique une compensation grandiose aux agitations du cœur, un acheminement vers la conquête de sa vérité profonde. Lamarck, marié trois fois, eut six enfants de sa première et deux de sa seconde femme. Il survécut à ses trois femmes, il vit mourir trois ou quatre de ses enfants. Mais à quel moment ces mariages, à quelles dates ces morts ? En 94, il avait encore à sa charge sept enfants, et le huitième ne lui était pas encore né. Mariage tardif, à près de quarante ans peut-être, révélation de l'univers sensuel, de la vie sentimentale et de la mort à l'heure où le cerveau rassemble ses visions éparses pour étudier la forme qu'elles prennent à son contact. Désormais, il ne

voyait plus les choses qu'au travers d'une matière nerveuse remuée jusqu'en ses profondeurs, mise à nu par sa participation quotidienne à la trame intime de la vie. Une épaisseur d'humanité tous les jours accrue se déposait comme une alluvion nourrissante sur son cœur. Cela ne nous apprendrait donc rien que d'entendre s'enfler en nous, à chaque minute qui tombe, le retentissement des actes que nous considérons la veille comme les plus machinaux, cela ne nous apprendrait rien que d'assister, à chaque pas que nous faisons, à mesure que s'élargit le champ de notre action et qu'elle devient en même temps plus libre et plus une, à la croissance impitoyable de notre responsabilité ? Et sur ce terrain secret qui s'affouille, où la vie intérieure afflue à la surface pour offrir à nos sensations une matrice de plus en plus large et creuse, cela n'apprendrait rien que de recueillir la douleur et la volupté avec un amour qui grandit ? Cela n'apprendrait rien que de sentir, dans l'étreinte approfondie, sa vie s'anéantir en une vie, que de voir une poitrine ronde n'obéir, pour se soulever et s'abaisser, qu'aux sollicitations immortelles de l'espace et du désir, que d'être là quand le fruit tombe du ventre maternel ouvert, que de suivre le lait depuis le sourd travail où il naît du sang de la mère jusqu'à la forme nouvelle qu'il modèle peu à peu au travers du sein penché et de deux lèvres qui boivent, que d'aider un petit être qui prend peu à peu notre apparence, à marcher comme les bêtes, puis comme nous, à surprendre sur sa bouche l'hésitation des premiers mots et l'ascension puissante de la flamme dans ses yeux ?

Cela n'apprendrait rien que de trouver, chaque fois qu'on visite une petite tombe, plus d'herbe autour, plus de mousse au creux des lettres, plus de vie sur la dalle et les cendres, des larmes plus fécondes dans un cœur plus labouré ?

Si une grande aventure publique oblige par surcroît un esprit ainsi remué à soumettre à son jugement la plupart de ses croyances, il faut qu'il se décide à affirmer ou à nier et que les oscillations de sa pensée tombent de tout le poids du siècle dont l'événement inattendu est le résumé presque monstrueux, vers une solution radicale et rapide. Ceux qui ont vécu le drame de 93 ont dû sentir monter, du fond obscur et souvent endormi d'eux-mêmes, un tumulte d'idées nouvelles éclatant dans leurs actes en colère, en bravoure, en enthousiasme qui dissipait l'ombre habituelle, en vagues de volonté à qui les calculs ordinaires et les intérêts mesquins n'opposaient plus de résistance. Lamarck, qui dédia « au Peuple français » ses *Recherches*, publiées en pleine Terreur¹, touchait au centre de sa vie en même temps qu'il atteignait avec la multitude même, le plus haut point d'exaltation. Il était pauvre. Il avait sept enfants à nourrir. Tout ce qui l'accablait lui montrait sa mission plus haute. Bien que l'intendant du jardin du roi, Bernardin de Saint-Pierre, poète larmoyant qui ne pouvait ni aimer ni comprendre ce qu'il présentait d'indifférent à la destinée sentimentale du monde dans les manières et l'esprit de ce naturaliste positif et visionnaire à la

1. Ecrites en 1776, publiées en 1794.

fois, le desservit dans ses rapports à l'Assemblée, Lamarck, conquis par les projets de Lakanal, put faire adopter ses plans pour la réorganisation du cabinet d'Histoire naturelle. Déjà spécialisé ailleurs et presque vieux, il prit ce qui restait, la dernière des sept chaires créées *, celle dont les autres ne voulaient pas. Il s'empara du monde des ténèbres. Il dut sentir, quand il accepta, à cinquante-deux ans, d'organiser ce chaos, que là était la clé du grand mystère **. La vie, là, est plus mêlée et plus confuse, les échanges plus spontanés, plus rapides, l'équilibre vital moins stable, il y a là quelque chose de mouvant qui réalise presque visiblement l'éternelle circulation de forces que l'amour, la paternité, la souffrance et l'effort révèlent. Le 30 avril 1796, au moment où Bonaparte balaie l'Italie, l'année même où Jourdan, Hoche, Moreau, Kléber passent le Rhin, où l'idée révolutionnaire affirme sur toutes les frontières sa puissance d'expansion, Lamarck ouvre son cours au Muséum.

III

Comme il voulait construire et qu'il avait le temps, comme il possédait ce magnifique instinct du génie prédestiné qui sait qu'il vivra suffisamment pour accomplir sa tâche, il commença par réunir ses matériaux. En six ans, il les tenait tous dans sa main. Dès son cours d'ouverture, il renonçait à la classi-

fication apparentielle d'Aristote pour asseoir l'édifice sur la base organique où il reste enraciné. Il distinguait les deux groupes fondamentaux des vertébrés et des invertébrés *. Puis, bouleversant chaque jour, à mesure qu'il entrait plus avant dans le royaume obscur et grouillant des profondeurs marines et de l'humidité qui fermente sous le lit des feuilles pourries, les foules d'êtres vagues, confondues et mal définies qui l'habitent, il y traçait des divisions puissamment caractérisées. Alors qu'avant lui il y avait trois ordres confus, les Insectes, les Vers, les Polypes, quand il eut traversé toute cette vie pullulante, il y en eut sept. De 97 à 1802, il séparait les radiaires des polypes, les crustacés des insectes, les arachnides des crustacés et des insectes et isolait les annélides. Il passait d'une espèce à une autre avec tant de subtilité que la « dégradation des animaux » ne pouvait que le conduire, après avoir découvert leurs racines, à remonter de branche en branche jusqu'aux rameaux supérieurs.

A cet instant, il paraissait en proie à une sorte d'ivresse. Les idées l'assaillaient sans relâche, apportant dans leurs alluvions une matière énorme qui tantôt submergeait et tantôt faisait surgir la grande idée montant du fond de lui comme une force créatrice impossible à maîtriser. Il avait le désir persistant, souvent prématuré et pour ainsi dire dramatique de formuler, par toutes les voies de l'esprit, une synthèse de l'univers qu'il voulait tirer toute entière de son enquête et qui chancelait ici, s'écroulait ailleurs et ne tenait debout qu'avec des tuteurs de fortune. Était-ce l'orgueil de sentir qu'il possédait

l'énigme essentielle et de ne pas vouloir permettre que, dans une direction quelconque, un autre pût le devancer ? Mais tandis qu'il trouvait le temps de rechercher et de classer des fossiles sans nombre, il organisait pour toujours le monde des invertébrés, ébauchait la paléontologie, fondait, un tiers de siècle avant Lyell, la géologie des causes actuelles, opposait même une théorie chimique malheureuse au système de Lavoisier¹. Il fallait bien que sa pensée poursuivît toujours la même forme à travers cette étendue sans bornes, puisque bien loin de perdre pied il la saisit tout à coup. En 1800 il ne reconnaît plus dans la nature que deux règnes, l'organique et l'inorganique et esquisse le Transformisme à grands traits. L'année suivante, il crée le terme grandiose de « Biologie » qui prend de nos jours l'apparence de ces images autour de qui les religions primitives s'organisent peu à peu dans le sentiment des foules et qu'il applique « à tout ce qui est généralement commun aux végétaux et aux animaux », à « une science particulière qui n'est pas encore fondée, qui n'a pas même de nom ». Par lui, le XIX^e siècle à son aube s'empare de l'idée centrale qui va pénétrer son action comme l'eau du Nil pénètre les sables pour gonfler de sa nourriture les végétaux desséchés.

Cette puissance à imaginer des architectures idéales pour y faire entrer les faits sans nombre que les autres et lui-même rassemblaient depuis cinquante ans, entourait peu à peu Lamarck d'une at-

1. *Mémoires de physique et d'histoire naturelle* (1797). *Système des animaux sans vertèbres* (1801). *Histoire naturelle des végétaux* (1803). *Hydrogéologie* (1802).

216225

mosphère d'hostilité plus ou moins avouée qui se traduisit d'abord à l'Institut par des discussions aigres et bientôt par l'organisation systématique du silence autour de ses travaux et de son nom. Ses ennemis avaient beau jeu. Il était trop facile, dans cette énorme production, de ramasser çà et là des erreurs matérielles, quelques idées insuffisamment mûries et même, quand il prétendait réaliser la synthèse de sciences encore embryonnaires, comme la chimie, de constater son ignorance du sujet, pour accumuler sur ces points les objections et les sarcasmes en évitant de le heurter de front là où l'on sentait sa pensée trop haute et trop hardie pour oser la discuter. Il était surtout facile d'ironiser sur les prédictions du temps qu'il s'entêta pendant treizé ans, dans ses *Annales météorologiques*¹, à donner jour après jour, affirmant là comme ailleurs sa foi déterministe, sans se laisser entamer par les démentis multipliés que les faits lui infligeaient presque toujours. Le troupeau des moutons de la science serrait les rangs contre le loup. Tremblants de peur, ils complotaient dans les coins d'ombre pour l'étouffer de leur masse imbécile dès qu'ils le verraient venir. L'herbe est bonne et la graisse envahissante ne permet pas de remuer. Quand il publia, en 1801, cette *Hydrogéologie* où il s'insurgeait contre la fixité des espèces minérales, introduisait dans la science la notion de durée et posait le changement comme le grand fait géologique, Lamarck savait bien ce que valent ces esprits-là: « Si, comme on n'en saurait

1. 1799-1812.



doufer, il est vraiment utile d'apporter, dans la recherche et la détermination des faits, cette précision et cette scrupuleuse exactitude qui honorent les savants qui s'en font une loi, l'excès de l'assujettissement à cette loi devient à la fin dangereux, en ce qu'il tend sans cesse à rétrécir les idées de ceux qui s'y livrent et par l'habitude qu'il leur donne de ne voir et de ne s'occuper que de petites choses¹. . . »

Jeune il discutait, aimait la bataille, il essayait de convaincre, avec une ardeur ingénue, ses plus médiocres contradicteurs. Il était tellement sûr de posséder la vérité ! Puis, comme il s'apercevait du vide qui se faisait autour de lui, comme il surprenait des sourires quand il parlait, ou des haussements d'épaules, comme il assistait au triomphe de ses plus violents contradicteurs, la contraction de son orgueil fit peu à peu rentrer au refuge de sa pensée le monde d'idées vivantes qu'il avait tenté de propager. Il parlerait de moins en moins à ceux qu'il ne sentirait pas capables de redécouvrir par eux-mêmes ce qu'il avait découvert. Il ne compromettrait plus son esprit en mauvaise compagnie. Il travaillerait seul, il éditerait à ses frais ses livres, il aurait la force et la foi qu'il faut à celui que l'élargissement et la clarté croissante de ses harmonies intérieures aversissent de sa mission. L'essentiel était de vivre malgré tout l'enchaînement de ses idées et de les affirmer chacune à son heure sans se préoccuper de leur destin. Il s'était assez penché sur les formes

1. *Hydrogéologie*, Introduction.

et sur les mouvements obscurs d'où leur essor s'était levé, il avait assez constaté la continuité structurale qu'elles établissaient progressivement dans sa science et sa vie pour douter de leur avenir. L'affirmation intime de notre gloire nous suffit. Il n'est pas nécessaire que notre œuvre atteigne les hommes dans l'instant où elle apparaît. Il faut que nous sentions profondément qu'elle fait corps avec le monde, qu'elle participera désormais à ses destinées et que chacun des mots que nous disons introduit dans l'humanité quelque chose d'immortel : « Quelques difficultés qu'il y ait à découvrir des vérités nouvelles en étudiant la nature, il s'en trouve de plus grandes encore à les faire reconnaître... Doit-on reconnaître comme fondées les opinions les plus généralement admises ? Mais l'expérience montre assez que les individus qui ont l'intelligence la plus développée et qui réunissent le plus de lumières composent, dans tous les temps, une minorité extrêmement petite !... les autorités, en fait de connaissance, doivent s'apprécier et non se compter ¹. »

Au début de ses cours, qui commençaient au printemps et prenaient quarante leçons, il avait eu plus de cent auditeurs. Puis, à mesure que ses vues philosophiques tendaient à l'emporter sur les descriptions anatomiques et l'exposé monotone des faits, les bancs se vidaient un à un. En 1805, il y avait sept ou huit personnes dans la salle ². Qu'importe, il suivait son grand rêve, et moins ils étaient devant

1. *Philosophie Zoologique*. — Avertissement.

2. Voir le *Lamarck*, de Marcel Landrieu.

lui et plus sa force s'accroissait parce qu'il voyait bien que les regards se faisaient plus vivants, les faces plus attentives et plus graves, et que les fronts se levaient vers lui avec plus d'avidité. Blainville était là, et Lamouroux, et Latreille, et d'Hallay, Beudant, Constant Prévost, qui préparèrent plus tard la France à recueillir les doctrines de Lyell, et Bonelli et San-Giovani, qui répandirent les idées de Lamarck, alors qu'on les avait oubliées chez nous, dans les Universités italiennes. Sainte-Beuve y vint souvent. Ces leçons avaient pour lui « un attrait puissant, par les grandes questions primordiales qu'il soulevait toujours, par le *ton passionné et presque douloureux* qui s'y mêlait à la science »¹. A l'issue du cours, alors qu'il tremblait encore d'enthousiasme, qu'il avait en lui l'énergie et le tumulte de l'action, les enfants de sa pensée se groupaient autour de lui, il les entraînait tous dans une causerie ardente qui se prolongeait au dehors, et quand une objection timide surgissait, il n'y répondait que par d'autres affirmations, incapable de retenir ou de risquer de mutiler dans une incidente banale la victoire nouvelle qui se levait de son cerveau².

En 1865, le dernier de ses fils, parlant dans une lettre intime de son vieux père mort, lui reprochait « sa négligence dans l'accomplissement de ses devoirs comme chef de famille ». Or, sa vie privée fut très pure. Il ne quittait son laboratoire que pour sa chaire ou sa table de travail. Il se levait chaque jour

1. Sainte-Beuve. — *Volupté*.

2. Rapporté par Marcel Landrieu d'après Blainville.

à cinq heures, se couchait à neuf. Il avait une de ces bontés puissantes qui dépassent le cercle familial pour se répandre sur les êtres sans distinguer ceux qui nous aiment de ceux qui ne nous aiment pas. Quand un savant étranger venait à Paris, il se rendait d'abord chez lui, parce qu'il savait y trouver une bienveillance qu'il ne rencontrerait pas ailleurs. Seulement, il vivait de son petit traitement, de ses jetons à l'Institut. Il avait livré son maigre avoir à des spéculateurs qui l'en soulagèrent. Doux pour les siens, il restait au milieu d'eux silencieux, souvent triste, suivant son idée, indifférent aux tracasseries inéptes du ménage. Devenus grands, s'ils ont l'âme pauvre, les enfants ne pardonnent guère tout cela. Ils préfèrent des rentes solides et la protection posthume d'un père entouré d'admiration faciles et d'honneurs, à l'ombre sur leur existence médiocre d'un génie héroïque qu'ils n'ont pas mieux compris que tous ses contemporains. À côté de celui de son fils, il y a le témoignage de Geoffroy-Saint-Hilaire, qui risquait sa vie à dix-neuf ans pour arracher au massacre quelques prisonniers de l'Abbaye et recevait, à vingt-et-un ans, une chaire du Muséum : « Attaqué de tous côtés, injurié même d'odieuses plaisanteries, Lamarck, trop indigné pour répondre à de sanglants épigrammes, en subit l'injure avec une douloureuse patience... Je l'aimai et le vénérai toujours. »

Geoffroy était un brave. Méconnu de tous, et des siens, Lamarck voyait autour de lui s'accroître le silence de toute la pesanteur de l'antipathie du Maître. La science hiérarchisée de l'Empire n'était

pas son élément. Il avait trop d'orgueil pour accepter la doctrine d'Etat. Il était trop vieux pour renoncer à son orgueil. L'Empereur partageait pour lui le dédain de Cuvier, naturaliste officiel de son règne, et subissait l'influence obsédante de la réprobation qui entourait le vieux savant. C'était juste. Hors de toute coterie, la structure de ces deux intelligences eût suffi à les séparer. Napoléon croit à la stabilité des choses, il enferme le monde, la science et la société dans une formule inflexible. Lamarck annonce que leur loi est l'éternel devenir... Un jour de 1809, cette année suprême où le formidable soldat, maître des biens, maître des bras, maître des cœurs, se croyait maître des esprits, un jour qu'il recevait aux Tuileries les membres de l'Académie des Sciences, Lamarck lui présenta le volume qu'il venait de publier. « Qu'est-ce que cela ? dit brutalement l'Empereur. C'est votre absurde météorologie, cet ouvrage dans lequel vous faites concurrence à Mathieu Loensberg, cet annuaire qui déshonore vos vieux jours ! Faites de l'histoire naturelle, et je recevrai vos productions avec plaisir. Ce volume, je ne le prends que par considération pour vos cheveux blancs. Tenez¹. » Et il passa le livre à un aide de camp.

C'était la *Philosophie zoologique*.

1. Rapporté par Arago.

IV

Partout où l'idée de continuité est entrevue ou formulée, des philosophes grecs à Spinoza et à Leibnitz, l'idée d'évolution affleure. De la *Genèse* même où le passage de l'homogène à l'hétérogène est affirmé jusqu'aux poèmes plastiques de Rubens, nous avons pu la suivre à travers l'œuvre des artistes qu'elle anime par dedans, comme un sang qui circule et se répand dans les artères invisibles pour gonfler les flancs des animaux, prolonger la terre dans les arbres, restituer aux nuages les eaux du sol et faire retentir la pulsation de chaque forme dans l'ensemble des formes qui peuplent l'espace et le temps. Mais c'est seulement à l'heure où l'organisation de la méthode eut besoin de cette idée-là qu'elle quitta le domaine intuitif de la métaphysique, de la poésie et de la peinture pour se livrer, dans son hésitation et sa confusion primitives, à l'étreinte des savants. Dans les dix dernières années du XVIII^e siècle, tous ceux qui comptaient l'abordèrent avec une espèce d'épouvante, sans oser la saisir, la pénétrer jusqu'aux entrailles et la féconder du coup. Les Allemands eurent peur d'y épuiser leur force d'analyse. Oken, Tréviranus, Kant, Goethe l'effleurèrent d'une main timide, retirée aussitôt. En Angleterre, Erasme Darwin¹, l'entrevit. En France, où Diderot et Buffon l'avaient admirée à distance, beaucoup s'approchaient d'elle, mais ne

1. Grand'père de Charles Darwin.

parlaient qu'aux formes effacées ou lointaines qu'elle prenait hors du monde vivant. Lavoisier la surprit dans les échanges incessants et les transformations de la matière inerte. Laplace écrivit le poème de l'organisation graduelle du chaos et de la filiation des astres. Lamarck fut le seul à sentir qu'elle resterait éloignée de l'action, informulée, et sans influence sur le mouvement des esprits, tant qu'on ne l'atteindrait pas dans son royaume infini et tremblant des choses animées, là où est notre substance à nous, où nous sommes plongés depuis le ventre jusqu'à l'âme et de la naissance à la mort, là où la vie a tant d'éclat, d'harmonie, d'intelligence, qu'elle semble sortie tout entière, comme une œuvre d'art absolue, des mains de Dieu.

La *Philosophie zoologique* résume et développe la pensée qui est sienne depuis dix ans, depuis que son étude obstinée des formes inférieures de la vie animale l'a mis en face de leur mobilité, de leur plasticité, de leurs métamorphoses. Dans le Discours d'ouverture de l'an VIII, qui sert d'introduction à son premier *Système des animaux sans vertèbres*, il l'expose fortement. Tous les ans, à chaque cours, il y revient, c'est ce qui vide la salle. Et toutes les publications qui suivront la *Philosophie zoologique* ne feront plus jusqu'à sa mort qu'en commenter les principes. La substance de son esprit est toute dans ce grand livre à qui les livres de l'avenir, directement ou indirectement, devront maintenant l'existence.

C'est un orgueil que de le lire. Rien qui ne soit là expressément ou à l'état d'indication puissante, de

tout ce qui fait l'aliment des discussions philosophiques où les naturalistes d'aujourd'hui sont, à chaque pas en avant, irrésistiblement portés. On comprend qu'il soit resté inconnu trois quarts de siècle et que le nom de celui qui l'a fait n'ait pas encore forcé la triple armure dont l'indifférence des foules à l'harmonie de la pensée les protège contre les souffrances et les voluptés supérieures. Il est lourd comme la Bible, une idée tombe à chaque phrase, si pleine de moelle et de suc que toute une vie spirituelle peut s'y nourrir. Les autres livres du temps, ceux qui sont venus avant et ceux qui sont venus après, ceux de Kant, ceux de Hegel, ceux de Comte, ceux de Spencer, ne sont qu'un tout puissant effort analytique portant sur un point du problème. Celui-là emporte tout dans un grand mouvement de synthèse organique qui ne s'appuie plus sur des créations artificielles ou des illusions de l'esprit, mais plonge toutes ses racines aux sources des réalités vivantes interrogées passionnément. Il est moins rigoureux que les autres, parce qu'il est moins abstrait. Il est mouvant, flottant comme une mer, porté sur la surface immense et multiforme de l'organisme universel, s'élevant avec lui en passant par toutes ses phases, ses hésitations, ses remous, ses victoires, vers l'homme et la pensée qui le résument. C'est un poème cosmique, objectif, désintéressé, débarrassé des idoles métaphysiques et des entités subjectives, et, comparé aux autres épopées de la méditation, quelque chose d'analogue à ce que sont les drames de Shakespeare vis-à-vis des tragédies françaises.

Il nous importe peu que la langue en soit ordinaire bien que parfois la passion perce et que la personnalité morale s'affirme avec majesté. Ce qui en fait la force, c'est l'esprit qui y circule, l'enchaînement profond du fait et de l'idée, le rythme invisible et grandiose qui berce sans arrêt l'océan de la vie de ses plus incertaines apparences à ses manifestations les plus hautes et de ses lointains commencements à ses destinées infinies. Du « terme inconcevable de l'animalisation », où il était descendu pas à pas quand il s'était emparé des cercles inférieurs du monde organisé, il remonta jusqu'à nous-mêmes, substituant « la série croissante à la série décroissante » que tous adoptaient avant lui et autour de lui et commençant par l'imparfait et le simple pour s'élever vers le composé et le parfait, ce qui était déjà la révolution biologique essentielle, puisque l'homme, jusqu'ici préface, devenait conclusion. Dans cette « série rameuse, irrégulièrement graduée et qui n'a point de discontinuité dans ses parties », plus de séparations naturelles. Les classifications ne répondent qu'à notre besoin d'enregistrer nos conquêtes sur la nature et plus tard, par un lent procédé de reconstruction instinctive, à rétablir les parentés pour retrouver la source originelle : « La nature n'a réellement formé ni classes, ni ordres, ni familles, ni genres, ni espèces constantes, mais seulement des individus... »

Comment ces individus apparaissent-ils sur le globe, comment semblent-ils se grouper en familles distinctes, comment ne sont-ils pas tous pareils, ceux qui vivent sur la terre, ceux qui peuplent les

eaux, ceux qui ont pour empire l'air, autant de problèmes redoutables dont la théorie des créations uniques ou successives donne la solution commode, mais que Lamarck prétend résoudre en renonçant définitivement à l'explication surnaturelle pour recréer l'harmonie interne du monde avec les éléments sensibles qu'il présente à notre esprit. Déjà, dans son *Hydrogéologie*, il avait vu que les milieux terrestres changent, que là où était la mer est maintenant une terre, là où était une terre est maintenant une mer, que les glaciers, les orages, les pluies, les fleuves, les courants marins modifient à toute heure insensiblement le visage de la planète, que les conditions d'existence varient dans la durée, depuis les flots universels jusqu'à l'apparition des îles, des continents, des rivières, des forêts et dans l'étendue, si l'on passe des pôles à l'équateur, du désert torride aux zones fraîches, de la masse des eaux salées et de la circulation des eaux douces dans un sol pierreux ou cultivé, de l'air glacial des cimes aux vents brûlants qui traversent le ciel pour traîner sur leur route la mort et la fécondité. Il avait vu que la faune et la flore, tout ce qui est vivant, obéit aux sollicitations répétées des éléments indifférents, que des espèces disparaissent, ne pouvant plus vivre là, que d'autres émigrent pour résister, que d'autres restent et que toutes sont faites ou s'efforcent de l'être pour s'accroître et multiplier dans le milieu où leurs ascendants, avant elles, ont fait l'effort de durer. Puisque le milieu n'est pas partout le même, puisqu'il change de forme et de constitution physique dans l'espace et dans le temps, l'être doit

changer avec lui, s'*adapter* à lui, ou mourir: « Ce ne sont pas les organes, c'est-à-dire la nature et la forme des parties du corps d'un animal, qui ont donné lieu à ses habitudes et à ses facultés particulières, mais ce sont, au contraire, ses habitudes, sa manière de vivre et les circonstances dans lesquelles se sont rencontrés les individus dont il provient qui ont, avec le temps, constitué la forme de son corps, le nombre et l'état de ses organes et les facultés dont il jouit*.» Si le lieu se modifie brusquement, l'être est anéanti ou cherche un milieu plus propice. Si le milieu se modifie avec lenteur, l'être évolue dans la durée parallèlement à lui en répondant à ses sollicitations par des réactions intérieures qui changent les organes anciens ou créent des organes nouveaux. Si le milieu ne se modifie pas, l'être reste ce qu'il était. Enfin, l'être transmet à ceux qui viennent après lui les armes lentement conquises par la série de ses ancêtres pour maintenir son équilibre au sein des forces qui l'entourent. La nature manie les siècles avec la facilité qu'apporte l'esprit humain à abstraire et à imaginer. Quand les savants qui reviennent d'Égypte objectent à Lamarck que telles espèces animales embaumées depuis trois ou quatre mille ans sont pareilles aux espèces vivantes qui peuplent la vallée du Nil, Lamarck répond que l'Égypte n'a pas changé de climat depuis cette époque, et que, d'ailleurs, le temps ne compte pas. Pour la première fois depuis Héraclite et Empédocle, et avec une bien autre précision et une bien autre insistance, le temps lui apparaît comme le facteur essentiel de la réalité du monde, pour la pre-

mière fois depuis Eschyle, l'esprit sourd des forces aveugles pour marcher à l'assaut de Dieu.

Au long de l'immense famille confuse qui montait de la mer pour aboutir à notre intelligence au travers d'une variété prodigieuse de formes ramifiées à l'infini dans l'espace et la durée, il s'agissait donc d'établir une généalogie provisoire que les observations accumulées par l'avenir compléteraient peu à peu. Lamarck fit cet effort géant. Il nous montra comment, au sein du pullulement des tentatives gaspillées, des essais inachevés et des ébauches indécisées, des courants de matière animée qui avaient pris naissance au fond des eaux s'élevèrent de formes en formes jusqu'à nous après avoir emplí tous les lieux habitables de leur marée envahissante. Nous avons suivi l'universelle ascension de la vie de la masse gélatineuse et transparente où elle hésite pour la première fois, obscure et torpide, sans organes pour se manifester et s'abandonnant au hasard des flots qui la bercent, aux plus hautes opérations de la conscience et de la volonté. Depuis la formation d'une fossette digestive au point de cette masse amorphe le plus fréquemment atteint par les matières errantes qu'elle assimile pour durer jusqu'à l'apparition de la substance cérébrale des vertébrés supérieurs, nous avons assisté par lui à tous les passages subtils dont le milieu intérieur des êtres usait pour diversifier et multiplier leurs organes et faire face aux exigences de plus en plus complexes des forces environnantes qui le sollicitent incessamment. Du polype au ver, du ver à l'insecte, du ver et de l'insecte au crustacé et au mol-

lusque, des formes marines aux formes aériennes et terrestres de l'arbre vivant, poissons, reptiles, oiseaux, mammifères, nous avons su pourquoi le mouvement engendrait des appendices qui s'articulaient peu à peu, pourquoi l'air se creusait dans l'épaisseur des corps des tuyaux qui se ramifient, pourquoi les liquides nourriciers, suivant toujours les mêmes routes, pratiquaient progressivement des canaux destinés à les répandre partout, pourquoi la vie multiforme et complexe exigeait bientôt des instruments de relation qui pussent établir un lien entre les fonctions enchevêtrées et la multiplicité croissante des excitations du dehors, pourquoi, avec l'accroissement constant de la mobilité de l'être, une charpente solide se constituait à l'intérieur de ses organes pour leur donner la résistance, la force et la liberté. Le tubé digestif, l'arbre respiratoire, la circulation, l'appareil nerveux, le squelette ont paru tour à tour et se sont simultanément déployés dans l'organisme universel comme pour engendrer la puissance capable d'équilibrer de mieux en mieux les puissances diffuses dont le monde inorganique disposait aveuglément.

De quelle force divine il se fût senti pénétré, s'il avait pu voir, quand il travaillait dans son pauvre laboratoire à « rétablir de forme en forme la circulation de l'esprit »¹, l'immobile forêt qui s'ouvre si nous entrons dans un de ces musées modernes d'ostéologie où l'architecture interne de la vie déploie dans tous les sens ses membres. Il eût vu vivre

1. Michelet, *La Mer*.

sous ses yeux le poème jamais achevé dont il avait surpris, dans les échanges incessants des formes les plus instables, l'hésitation confuse et l'universelle rumeur, et dont il avait suivi les ondes amplifiées dans le déroulement des familles harmonieuses en marche vers la domination du monde. Le doute, ici, s'évanouit. Il n'est pas nécessaire que nous puissions saisir tous les degrés intermédiaires qui séparent et réunissent cette foule d'individus venus de tous les points du globe, de toutes les profondeurs des mers, et portés par tous les courants qui traversent l'eau et l'espace. Une logique si puissante préside à la différenciation graduée de tout ce qui sert à marcher sur tous les terrains, à nager dans toutes les eaux, à voler à toutes les hauteurs, à ramper, à bondir, à mâcher, à broyer, à déchirer, à prendre, que l'idée d'une série continue, d'une parenté permanente et d'une origine commune s'impose immédiatement. Le même besoin impérieux de s'adapter pour vivre, la même force modela, de dedans en dehors, en proportionnant sa création à l'effort à déployer, à la résistance à vaincre, à la nature de la force adverse qu'il s'agit d'utiliser, tous ces leviers, toutes ces pinces, ces ceintures, ces cuirasses, ces glaives, ces tenailles, ces sphères, tout ce qui attaque et protège, toute la délicate et formidable chose qui va de la griffe et de la mâchoire au crâne rond et pur de l'homme et à l'aile de l'oiseau et qui a traversé comme une armée conquérante les ténèbres molles et confuses de la basse animalité où elle avait pris son essor.

Maintenant qu'un siècle de discussions a émoussé

notre révolte, maintenant que nous pouvons suivre des yeux la chaîne organique du monde, en remplaçant par l'imagination les quelques anneaux absents, comment revivriions-nous le drame que vécut Lamarck quand, après avoir constitué de bas en haut l'échelle continue des êtres il se trouva, lui homme, conduit pour la première fois qu'il y a des hommes, par des voies plus claires que celles de la spéculation métaphysique, plus sûres que celles de la destinée sentimentale, au seuil de Dieu ? Pouvait-il laisser cet organisme universel à qui il avait découvert des vaisseaux communs pour y faire passer et repasser la même vie, pouvait-il le laisser isolé dans l'espace, séparé du passé, du futur, effroyablement seul en face de l'esprit ? Non, avant et après, son déroulement continue. Pour s'élever des vertébrés supérieurs à l'homme primitif, à lui-même, homme réalisé, à cette volonté nouvelle capable d'introduire dans l'univers vivant cet ordre mécanique qui régnait avant la vie, il fallait repousser le don de la conscience offert par une main tendue de l'invisible pour nous faciliter la tâche, et l'arracher lentement, lambeau par lambeau, à l'organisme qui montait des ténèbres antérieures. Il fallait encore refuser le secours de cette main providentielle pour déposer dans la monade, mère inlassable des champignons, des infusoires, du double rameau dispersé que les multitudes animées couvrent de leur frémissement, l'étincelle première, et demander au choc des forces indifférentes de la faire jaillir des eaux. Il entreprit la tâche, et l'accomplit.

Quand il fut parvenu, après avoir développé dans

de courts essais de reconstruction synthétique * et par voie de composition croissante, la série des animaux aux grands anthropoïdes qui se servent de leurs mains, tentent de se dresser sur leurs pieds et de lever le front, il s'arrêta brusquement, hésita une seconde, puis reprit son chemin ¹. Il eut beau, à la fin du chapitre, en quatre lignes indiquant son repentir qui n'alla pas jusqu'à lui faire effacer les précédentes, écrire que « telles seraient les réflexions que l'on pourrait faire si l'homme... n'était distingué des animaux que par le caractère de son organisation et si son origine n'était pas différente de la leur... », l'idée était conquise **. Il nous avait expliqué, avec une force si sûre qu'il n'y a pas une ligne à changer à sa démonstration, comment, dans « une race quelconque de *quadrumanes* » ***, la perte de l'habitude de grimper et l'habitude de marcher avaient modifié peu à peu la fonction des membres, et leur forme, amené l'attitude droite, comment l'usage décroissant de la mâchoire avait ouvert l'angle facial, comment cette race nouvelle, vivant en troupes, avait dominé les autres au cours des âges, ressenti le besoin de communiquer pour organiser la vie sociale et trouvé progressivement le signe pantomimique, le son articulé, le langage, organe parfait de l'échange des idées et créateur décisif de la civilisation.

1. *Philosophie Zoologique*, I, pp. 339 et suivantes.

V

L'essentiel était dit. Si la conscience peut sortir du monde organique par voie de transformation et d'adaptation progressive, c'est que le monde est continu, et l'esprit ne peut pas plus concevoir un continu qui cesse d'être à un moment quelconque de son évolution dans la durée qu'un continu qui cesse d'être dans l'espace. Le passage de l'organique au conscient appelle nécessairement celui de l'inorganique à l'organique. Et si Lamarck affirme que « la nature, à l'aide de la chaleur, de la lumière, de l'électricité et de l'humidité, forme des *générations spontanées* ou directes à l'extrémité de chaque règne des corps vivants, où se trouvent les plus simples de ces corps » *, c'est que son système l'oblige à s'avancer jusque là.

Chose étrange. Il semble que cette hypothèse si révolutionnaire, à laquelle il est vrai, depuis Aristote, les philosophes étaient plusieurs fois revenus, mais que Lamarck déduisait le premier d'un système de la nature rigoureusement établi d'un bout à l'autre et inconcevable sans elle, n'ait pas rencontré chez ses contemporains l'opposition qu'y suscita sa généalogie de l'homme et de l'esprit. Ce sont les savants d'aujourd'hui qui la repoussent, sans s'apercevoir qu'elle est nécessaire à l'existence même de la doctrine transformiste dont la plupart d'entre eux sont les partisans déterminés. L'esprit dit scientifique a de ces inconséquences que l'horreur des hommes de ce temps pour les grandes constructions synthétiques

explique sans les excuser. L'impuissance où ils sont d'envisager le transformisme autrement que par morceaux ne leur permet pas d'apercevoir qu'il forme un tout philosophique dont aucune idée fondamentale ne peut être détachée sans le ruiner de fond en comble. Et la superstition du fait acquis risque de les forcer à ne jamais aller au devant du fait qui s'impose et dont la recherche encore négative ne ruine pas plus la doctrine physico-chimique de la vie que l'absence des formes intermédiaires entre les espèces ne détruit la doctrine du transformisme universel.

Lamarck, sur ce point là, ne devançait pas seulement son temps, mais le nôtre. Il y a, dans son *Système des animaux sans vertèbres*, des pages d'une profondeur d'intuition au niveau de laquelle les théories biologiques actuelles paraissent à peine affleurer. Quand il se demanda comment la vie avait pu apparaître dans l'amorphe dépôt « gélatineux » qui semble comme une contraction des eaux de l'océan, et que, définissant par surcroît l'osmose, il conclut que le mouvement vital prenait naissance au cours des échanges de fluides et des destructions d'équilibres qui s'opèrent entre le milieu marin et le milieu intérieur de ces corps « gélatineux », on eût dit qu'il prévoyait les travaux des biochimistes d'aujourd'hui sur l'isotonisme et les états colloïdaux. Si donc « la vie, en elle-même, n'est qu'un phénomène physique », il faut que jusqu'au bout de son déroulement, dans sa variété infinie et mouvante et de son origine obscure aux manifestations en apparence les plus libres dont elle nous offre le spectacle,

elle soit une réponse de la substance organisée aux sollicitations des forces extérieures agissant sur elle incessamment. Lamarck, avant Claude Bernard, la définit par *Irritabilité* qui est la faculté de réagir à ces sollicitations multipliées et qui, à mesure qu'elle doit répondre à des excitations d'une complexité croissante, provoque l'organisation du système nerveux qu'elle élève, de proche en proche, jusqu'à l'encéphale humain *. Quand il dit, au cours de son livre, que « la production d'un nouvel organe dans un corps animal résulte d'un nouveau besoin survenu qui continue à se faire sentir et d'un nouveau mouvement que ce besoin fait naître et entretient » il n'a pas, comme certains l'ont cru et dit **, une distraction de langage ou une lacune de raisonnement qui pourrait faire croire qu'il cède à l'habitude finaliste. Le mot « besoin » est dans son esprit synonyme de réponse de l'organisme à l'appel du dehors. Et il le dit expressément: « De grands changements dans les circonstances amènent pour les animaux de grands changements dans leurs besoins, et de pareils changements dans les besoins en amènent nécessairement dans les actions ». Ainsi « les facultés animales, de quelque éminence qu'elles soient, sont toutes des phénomènes purement physiques..., ces phénomènes sont les résultats des fonctions qu'exécutent les organes ou les appareils d'organes qui peuvent les produire...; il n'y a rien de métaphysique, rien qui soit étranger à la matière dans chacun d'eux, et il ne s'agit à leur égard que de relations entre différentes parties du corps animal et entre différentes substances qui se meuvent, agissent, réagissent et

acquièrent alors le pouvoir de produire le phénomène observé ».

Armé de cette loi centrale, il fonda la Biologie. Il posa tous ses problèmes. Il pénétra le premier les caractères différentiels de l'inertie et de la vie, du végétal et de l'animal qu'il ramenait cependant au même principe originel. Il définit la vie par l'assimilation, remarquant que les corps vivants s'accroissent « en identifiant leur substance et fixant les molécules étrangères introduites et assimilées ». Il observa que les animaux seuls sont obligés de faire subir une modification aux matières absorbées. Il surprit l'évolution dans l'intimité des êtres qu'il vit « dans un état de perpétuel changement ». Poursuivant dans le cours de leur destinée les phénomènes de nutrition et d'assimilation qui entraînent leur croissance, il fut conduit à se demander pourquoi la croissance cessait, pourquoi l'âge entraînait la décroissance et pourquoi la mort survenait. Et du premier coup il parvint aux conclusions qui sont les nôtres. Il prévint l'auto-intoxication et le double courant intérieur d'usure et de réparation *. Il appela « indurescence progressive » notre processus sclérosant **. Il compara la fermentation à la vie. Tout se tenait dans son système avec une telle rigueur qu'il nous apparaît aujourd'hui comme le résumé anticipé des travaux analytiques effectués par les biologistes dans le siècle qu'il ouvrit, et le prologue lointain de la Biologie synthétique dont on prévoit à peine de nos jours la nécessaire apparition ¹.

1. Voir la *Théorie physico-chimique de la vie* de S. Leduc.

Entraîné par l'enchaînement de ses idées, il devait aller jusqu'au bout. Il s'empara de la conscience et soumit la volonté. « La *volonté* dépendant toujours d'un jugement quelconque n'est jamais véritablement libre, car le jugement qui y donne lieu est, comme le *quotient* d'une opération arithmétique, un résultat nécessaire de l'ensemble des éléments qui l'ont formé... La diversité de nos jugements est si remarquable qu'il arrive souvent qu'un objet considéré donne lieu à autant de jugements particuliers qu'il y a de personnes qui entreprennent de prononcer à son égard. On a pris cette variation pour une liberté dans la détermination et l'on s'est trompé, elle n'est que le résultat des éléments divers qui, pour chaque personne, entrent dans le jugement exécuté ¹. » Son déterminisme ne consentit pas à s'arrêter aux apparences d'abdication de l'esprit devant le mécanisme universel que ses dernières conséquences entraînent rigoureusement. Une telle force d'idéalisme ne pouvait pas reculer devant les accusations futures d'abaissement de l'homme et de son rôle qu'il prévoyait sans doute, parce qu'il savait aussi qu'elle introduisait dans l'univers plus d'action et de liberté devenante que les métaphysiques spiritualistes, basées sur un rationalisme sentimental, ne l'avaient fait avant lui. Qu'importe que la liberté ne soit qu'une illusion, si les actes que nous croyons libres créent des circonstances nouvelles vis-à-vis desquelles la vie, forcée de réagir différemment, élève d'effort en effort son niveau ? Lamarck, sans doute, n'alla

¹. *Philosophie zoologique*. De la volonté.

pas jusqu'à la négation d'un dieu extérieur au monde et qui ne fût pas son mouvement interne même et le visage symbolique des rapports de ses éléments. Après avoir affirmé que la vie et l'esprit sont soumis aux lois physiques qui commandent à la matière, qu'il ne nous est pas interdit d'appliquer à leur étude les procédés d'observation dont nous nous servons pour celle-ci, après avoir dégagé de sa vue sur le monde le principe de causalité et nié la cause finale, il admet un Etre suprême indépendant de la nature et n'intervenant jamais dans sa mise en marche et son évolution¹. Est-ce l'influence obstinée du philosophe de Genève qui le fit parler ainsi, est-ce l'espoir de faire accepter ses idées en n'attirant pas l'attention sur les problèmes formidables qu'elles posaient d'une façon neuve, est-ce plutôt la crainte de n'avoir pas le temps, maintenant qu'il était très vieux, et quoiqu'il considérât le bien et le mal comme des notions relatives à notre intérêt², de rattacher à sa doctrine l'immense série de questions morales et sociales dont elle allait provoquer l'éclosion? Nous ne le savons pas. Mais c'est la seule partie de son œuvre qui soit inintelligible et le seul organe inutile à son fonctionnement, dont sa météorologie elle-même est un rouage nécessaire bien que trop vite improvisé... « Le mot hasard n'exprime que notre ignorance des causes. »

1. *Philosophie zoologique*. Introduction à la troisième partie. — *Histoire naturelle des animaux sans vertèbres*. Introduction.

2. *Système analytique*.

VI

Je l'ai dit. Cette œuvre est un poème, comme la gravitation universelle qui la précède et la complète. Toutes deux dépassent l'expérience qui ne peut les démontrer. Ici l'intuition règne, saisit des rapports lointains, des routes mystérieuses impossibles à explorer mais au bout desquelles brille une grande lueur qui permet de les parcourir par l'imagination, d'une étape, et de saisir à l'autre extrémité l'idée directrice et dernière dont les faits rassemblés partent tous pour y retourner. Le fait n'est rien, s'il ne sort de l'hypothèse, et si, de sa mise en valeur, une nouvelle hypothèse ne sort. Il n'est qu'une pierre entre la base et le toit de la maison. La science est un outil impersonnel d'investigation analytique qui n'aboutit à la construction synthétique que quand arrive un grand esprit absolu, personnel, tyran des esprits et décidé à tous les attentats contre les croyances acquises, qui néglige cent mille faits accumulés pour en choisir quatre ou cinq et élever sur eux un palais assez grand pour abriter la vie jusqu'au prochain orage *. L'hypothèse est d'ordre esthétique et si l'humanité ne conçoit pas l'univers selon un ordre esthétique quelconque, elle n'a qu'à brûler tous les livres, à lacérer tous les tableaux, à se crever les yeux et les oreilles, à renoncer aux rythmes sociaux réalisés ou pressentis.

Lamarck avait tout de l'artiste, la faculté inépuisable de souffrir, à cause de l'orgueil qui féconde sa souffrance et l'avertit de son destin. Il en avait le

sensualisme, seul révélateur du continu dans la nature par le pouvoir qu'il a, quand elle roule en nous les formes désirées, de nous indiquer les courbes et les masses par où nous pourrions l'étreindre et la posséder. Comme l'artiste, il allait à l'idée contre les obstacles, sans écouter les objections, organisant les objets et les événements en généralisations passionnées où il trouvait une preuve de plus de la grande doctrine chaque jour un peu moins confuse qui devenait sa raison d'être et son unique source d'action... « Il s'était, dit Cuvier sans bienveillance, identifié avec ses systèmes : le désir de les propager, de les faire prévaloir, l'emportait à ses yeux sur tout autre objet et lui faisait paraître ses plus grands, ses plus utiles travaux comme de légers accessoires à ses hautes spéculations. »

Il finit comme un artiste, seul. Malade, vieux, infirme, très pauvre et de nouveau veuf, il ne consentit pas, en cette même année où parut sa *Philosophie*, à prendre la chaire de zoologie de la Sorbonne à Geoffroy-Saint-Hilaire qui s'effaçait devant lui. Personne ne venait plus à son cours du Muséum, qu'il continua cependant de faire jusqu'à soixante-quatorze ans. En 1817, il perdit encore un fils, mort de la fièvre jaune aux Antilles. Sa vue baissait. En 1818, il renonça à parler devant les trois ou quatre amis qui venaient parfois, par pitié pour sa gloire et sa solitude, s'asseoir au premier banc de son amphithéâtre. En 1824, la gêne le força de vendre son herbier. Il alla à l'Institut jusqu'en 1825, pour toucher les jetons qui lui permettaient de manger. Il vivait alors avec ses deux filles, Cornélie et Rosalie. Quand

le temps était beau et qu'il ne dictait pas à l'une d'elles les derniers volumes de son *Histoire naturelle* ou son *Système analytique* *, qui est le testament de sa pensée et où il fonde la sociologie en montrant l'homme comme le produit des réactions vis-à-vis du milieu social, il se promenait à petits pas dans les allées du jardin. Ce n'était qu'un vieux cassé, au bras d'une jeune fille. Mais le visage osseux, rasé de près, avec son énorme front chauve, son grand nez courbe, sa bouche retombante et les deux plis amers qui descendaient des narines aux coins des lèvres, gardait son ardeur douloureuse. Il allait le menton en avant, la face levée comme pour boire la lumière par ses pauvres yeux morts, d'un geste qui répandait sur le col de l'habit ses longs et rares cheveux blancs. Il ne se plaignait pas. Il consentait à ne plus voir ces formes innombrables qui lui avaient révélé la loi de leur croissance et de leur variété. Peut-être les voyait-il mieux du fond de sa nuit définitive où plus rien de ce qui n'était pas elles n'en détournait sa passion ? Un autre, qui lui n'entendait plus, errait aussi, en ces mêmes années, dans ce même coin de l'Europe où les hommes, depuis quatre siècles, tentaient de retrouver la loi. Il s'appelait Beethoven. Il écoutait en lui le bercement des ondes musicales dans une exaltation muette dont aucun bruit extérieur, aucun rire, aucune voix, aucun autre sanglot que celui qui ne cessait pas de rouler de son cœur à son âme ne pouvait plus l'arracher... Ainsi, les grandes harmonies qui devaient refaire le monde se concentraient d'abord dans le silence de deux êtres à demi retranchés de lui.

Il ne se plaignait pas d'être aveugle. Mais parfois sa souffrance tirait comme une plainte à son orgueil. Les théories antagonistes triomphaient, on ne discutait même plus ses idées. Rien autour de son nom, de son œuvre, pas une discussion, pas une critique, pas un soupçon d'hostilité. Il vivait maintenant de la charité de l'Académie. C'est tout ce qu'il savait d'elle, tout ce qu'elle savait de lui. Et il demandait à sa fille Rosalie pourquoi on ne le croyait pas, et il lui répétait avec des mots ardents qu'il était sûr d'avoir raison. Elle le savait. Elle croyait en lui. Elle l'installait à son fauteuil, prenait la plume, et il dictait. Quand c'était fini elle lui disait : « La postérité vous admirera, elle vous vengera, mon père ! »

Il mourut le 18 décembre 1829. Geoffroy-Saint-Hilaire dit sur sa tombe quelques paroles courageuses. Puis l'oubli continua...

VII

Il dura près d'un demi-siècle. Mais avant que le nom et la doctrine de Lamarck — par Haeckel * d'abord qui montra que la nature reproduit dans l'évolution de l'embryon l'évolution historique de toutes les espèces, et plus tardivement par les savants américains et français — avant que le nom et la doctrine de Lamarck apparussent à la surface des controverses naturalistes, son esprit avait cheminé

dans la profondeur des mouvements qui ont préparé le triomphe du transformisme. L'idée, comme toujours, toucha les intuitifs et les artistes avant les expérimentateurs. Si quelques-uns de ceux-là, Schopenhauer, Sainte-Beuve, Michelet surtout, qui à plusieurs reprises, parle avec un enthousiasme passionné de ce « héros en toutes sciences », avouèrent l'influence directe que Lamarck exerça sur eux, la plupart, à vrai dire, le connurent mal, ou pas du tout, et n'eurent qu'à s'abandonner au courant du siècle pour se laisser pénétrer des puissances fatales dont le grand naturaliste avait été l'annonciateur. Delacroix, Hugo, Balzac, Richard Wagner, entreprenant de reconquérir le mouvement et rétablissant dans la nature la circulation intérieure des forces qui la font agir, obéissaient au même besoin que Lamarck, opposant le dynamisme biologique au statisme mathématique des géomètres de son temps. Un fleuve de vie coulait par le monde pour envahir tous ses vaisseaux, nourrir sa chair et renouveler sa pensée. Quand les savants s'emparèrent du transformisme, il était réalisé dans les esprits supérieurs, et la philosophie de Spencer n'attendait pas la vulgarisation des théories darwiniennes pour essayer une synthèse, d'ailleurs prématurée, des formes de pensée nouvelles qu'il avait déterminées.

Le darwinisme, qui arracha le monde scientifique à sa torpeur en offrant à la science une multitude de faits, et familiarisa la foule avec l'idée de l'universel changement, constituait cependant par lui-même un demi-recul, et comme une tentative de l'esprit finaliste pour décourager la pensée de tirer toutes ses

conséquences de la doctrine de Lamarck. Lyell qui, dès 1830, s'avouait dans ses *Principes de Géologie* où il combattait Cuvier, le disciple de Lamarck, était beaucoup plus que Darwin dans la tradition transformiste. En affirmant que la transformation des espèces résultait exclusivement de variations accidentelles, Darwin revenait en somme à la théorie des créations successives, ces variations accidentelles n'ayant aucune raison d'être et pouvant laisser supposer l'intervention d'une force surnaturelle. En bon Anglais, il croyait à l'espèce élue *. C'était encore le catastrophisme de Cuvier que Lamarck appelait « un moyen commode de se tirer d'embarras lorsqu'on veut expliquer les opérations de la nature dont on n'a pu découvrir les causes » et auquel, peu de mois après la mort de Lamarck, Cuvier ralliait l'Académie des Sciences contre l'assaut de Geoffroy-Saint-Hilaire. C'était permettre aux intelligences qui s'attachent peureusement au fait dans la science comme à l'anecdote dans l'art et à qui répugne, parce qu'exigeant trop de peine, la conquête de l'unité, de réhabiliter la notion mourante du discontinu dans la nature. Toujours l'antagonisme entre le demi-savant et l'artiste, entre l'esprit de dissection et l'esprit d'organisation. Il faut choisir.

Le choix est fait. Ceux qui ont accepté comme une réalité positive l'universelle évolution, ceux-là seuls sont destinés à comprendre et à servir la révolution intellectuelle et sentimentale qui annonce un monde nouveau et à l'offrir à leurs enfants joyeux comme un élément vierge de force et d'action. Il n'est pas un esprit, de Renan et de Taine à Nietzsche,

de Saint-Simon, de Karl Marx et de Spencer à Bergson, qui n'ait été labouré jusqu'au fond par le courant de philosophie naturelle où nous nous débarrassons peu à peu de nos habitudes de penser pour substituer la considération des causes à la considération des fins. Que nous y consentions ou non, l'âme moderne en a été bouleversée, un aliment nouveau a baigné ses racines, il se répand avec une force croissante jusqu'au bout de ses rameaux. La science tout entière, la sociologie, la métaphysique acceptent ou subissent l'évolution qui devient à son tour *créatrice* * et qui, en introduisant dans nos méthodes de raisonnement la notion de durée, permettra d'établir une vérité devenante où les vérités disparues vivront à l'état de traces et les vérités futures à l'état de virtualités. Par une coïncidence qui serait miraculeuse si elle n'était le signe d'une unité d'évolution dont le mécanisme nous échappe encore mais que nous finirons par saisir, nous sentons la nécessité de renouveler par la base notre éthique et notre esthétique au moment même où, dans l'organisme social désagrégé de fond en comble, l'ascension d'éléments nouveaux permet de discerner un mouvement de reconstruction intérieure d'où un ordre neuf sortira. Il sera détruit à son tour en vertu même de la loi que nous invoquons pour consentir et participer à son avènement, mais qu'importe ! nous souffrirons et nous travaillerons pour refaire un ordre social qui sera détruit de nouveau. Toutes les fois que nous bâtirons un temple, ses lignes auront maintenant assez de jeu pour qu'en gardant une forme qui nous paraisse harmonieuse, il puisse

incessamment changer dans le détail et passer à une autre forme par d'insensibles progrès.

Ce nouvel ordre intellectuel exige un effort de conquête et de foi auprès de qui le vieil effort moral des hommes pour mériter la récompense ou éviter le châtimeut n'est rien. Nous ne croyons plus au bonheur, nous croyons à la lutte. Dieu n'est plus derrière nous pour nous montrer un chemin marqué d'avance et aboutissant à une loi dite morale où nous trouverions le repos. Il est au bout de notre effort, qui ne s'achèvera pas. Lamarck ne nous a pas apporté la consolation, il a accru notre épouvante. Et recréant le monde, il nous a dit qu'il ne cessait de se créer. Rien n'est fixé, rien ne dure, les idées elles-mêmes, à qui Platon promet l'éternité, ruisselleront comme la vie. Il faut que ceux qui détruisent et que ceux qui construisent s'arment d'un courage puissant, car ils savent aujourd'hui que ce qu'ils détruisent sera réédifié, que ce qu'ils construisent sera renversé. Jamais nous ne regarderons en arrière pour y goûter la joie d'avoir bien travaillé. Nous serons toujours tendus vers les énergies montantes de la vie. Nous ne cesserons pas d'arracher au passé notre âme, et pour ne jamais la posséder.



MICHELET

J^E naquis en 1798¹, dans le chœur d'une église de religieuses, occupée alors par notre imprimerie. Occupée et non profanée. Qu'est-ce que la presse, au temps moderne, sinon l'arche sainte ? » Corot, Barye étaient de 96, Vigny de 97, Delacroix de 98, Balzac de 99, Dumas de 1800, Hugo de 1802, Berlioz de 1803, Daumier de 1808. Si Auguste Comte, né la même année que Michelet et Delacroix, inaugura contre le romantisme le mouvement de réaction positive destiné à trouver son accord avec le romantisme dans le torrent de l'avenir où tous les contraires vont ensemble, il était, lui aussi, par la passion et l'entraînante foi, de la prodigieuse génération conçue dans l'espoir de la liberté et l'exaltation de la victoire. Quand le sang ne rougissait pas les vignes du Rhin ou les blés de la Lombardie, tout son brûlant bouillonnement passait au ventre des femmes.

1. A Paris, au coin des rues Saint-Denis et de Tracy.

Picard par son père, Ardennais par sa mère et, de ce côté-là, d'une famille de « paysans qui mêlaient à la culture un peu d'industrie », il fut jeté, petit être débile où couvait le feu des luttes épiques, dans le grand silence de l'Empire. Contraste puissant, d'où jaillit sa force. A douze ans, il ne savait rien. Il avait travaillé comme un petit pauvre dans l'imprimerie paternelle ruinée par les lois de Napoléon, près du vieux grand-père aux mains tremblantes qui poussait le rouleau, de la mère malade, qui brochait, du père voltairien, frondeur, ingénu, adorable qui composait avec lui ou recevait les chansonniers ou les faiseurs de petits jeux et de charades dont il éditait les écrits. Il eut froid, il eut faim. Même quand ses parents, à force de souffrir, purent l'envoyer à l'école, il ne mangeait pas le matin. L'hiver, jamais de feu.

Le grand-père, le père, la mère, avaient l'orgueil de lui. Pourquoi ? Très concentré, silencieux, sentant, mais sentant seul en lui la montée de la flamme, il était d'humeur rechignée, leur parlait à peine, et durement, souffrait de leur misère et de la sienne, peut-être leur en voulait. Farouche et gauche, quand il ne travaillait pas au fond de sa cave, il errait seul dans les rues livides du Marais. Tout visage nouveau l'irritait. N'importe. Tous, son père plus que les autres, croyaient en lui : « Il eut de moi, dès ma naissance, sans raison et sans motif, une foi si naïve et si forte qu'elle m'en donna à moi-même. »

Il voulut vaincre. Une volonté dévorante le soutenait, un orgueil qui broyait ses remords, l'empêchait d'aller jusqu'aux excuses quand il avait été

injuste pour les siens. Chez un vieux jacobin candide et sauvage qui enseignait la grammaire et un peu de latin, il fut tout de suite le premier. Pourtant, il n'avait guère appris qu'à lire et s'était pauvrement nourri des niaiseries qu'il imprimait. Une vieille mythologie, un Boileau, c'était toute sa bibliothèque. Vers la dixième année, il avait lu quelques pages de l'*Imitation* qui ouvrirent son monde intérieur et remuèrent fort ses profondes sources mystiques. Le musée des Monuments français, où avaient été rassemblés les débris des statues brisées par l'iconoclastie révolutionnaire, confrontait en même temps la face de l'histoire aux images imprécises qui se levaient en foule de son cœur. Dès ce moment, il était parti sur le grand fleuve des légendes, des pensées, de l'action de tous ceux qui avaient vécu.

Quand il entra à Charlemagne, l'opposition s'accrut, entré la légèreté, la sottise, la cruauté des petits bourgeois riches qui l'entouraient et les tressaillements en profondeur qui travaillaient son être, sous sa figure maigre, sa peau terne, sa blouse rapiécée de pauvre mal nourri : « J'étais au milieu d'eux — les camarades — comme un hibou en plein jour, tout effarouché. Ils me trouvaient ridicule, et je crois maintenant qu'ils avaient raison. » Il se concentra, parla de moins en moins. Il allait seul en classe, revenait seul chez lui, où il aidait à l'imprimerie après avoir mangé avec le père et le grand-père une soupe cuite à l'eau. Quand il y avait un morceau de viande, il était pour la mère qui s'éteignait peu à peu.

Il souffrait. Chaque jour, pour son tourment, se

développait en lui cette sorte de sensibilité douloureuse qu'on qualifie de « malade » sans se demander si elle n'est pas le désir et le pressentiment d'un état d'humanité tout à fait sain où rien ne nous blesserait plus parce que l'harmonie générale des choses répondrait aux harmonies muettes qui nous bercent secrètement. Les désaccords intimes qu'il se découvrait le martyrisaient plus encore que les fausses notes extérieures dont l'écho déchirait ses nerfs. Mais il luttait contre lui-même avec la même ardeur qu'il mettait à fuir le contact de la grossièreté d'esprit et d'âme. Ses rêves, son idéal qui montait, l'immense supériorité de désirs et de force qu'il se savait sur les autres, tout, à cet âge entier où nous ne sentons que nous-mêmes, le poussait à haïr ceux qui ne sentaient et ne voyaient pas comme lui. Il eût pu s'éteindre, sombrer au mal, vouloir jouer aussi, et se venger. Son frénétique orgueil sauva sa puissance d'aimer : « Sans feu — la neige couvrait tout, — ne sachant pas trop si le pain viendrait le soir, tout semblant finir pour moi, — j'eus en moi, sans nul mélange d'espérance religieuse, un pur sentiment stoïcien, — je frappai de ma main crevée par le froid, sur ma table de chêne, et sentis une joie virile de jeunesse et d'avenir¹. »

Il poursuivait sa vie dans un tumulte exténuant de douleurs et de succès. En 1815, sa jeune foi déjà brisée de revoir la France encore envahie, Paris occupé, il perd coup sur coup son camarade d'atelier,

1. Préface du *Peuple*.

le vieux grand-père artiste, maître de chapelle de la cathédrale de Laon avant de venir partager la misère des enfants, et sa mère, de qui venait sa passion, sa concentration, son ressort d'âme. Le remords le tenaille. Il n'a pas su les aimer. Il se rue au travail, furieusement. L'année suivante, il a trois prix au Concours général et conquiert du coup, dans le monde universitaire, sa petite célébrité.

Depuis la mort de sa mère, il habitait près du Jardin des Plantes, dans une maison de santé où son père avait trouvé un petit emploi de régisseur. Là, du moins, il faisait tiède, et on mangeait à sa faim. Une dame, M^{me} Hortense, meurtrie à fond par le suicide d'une fille unique, y tenait l'économat. Il retrouva en elle la mère dont ses dix-huit ans trop renfermés et trop fébriles avaient besoin. Entre elle, qui lui parlait d'une voix douce et déchirée, et son camarade Poinot qu'il aimait d'une de ses amitiés d'adolescents dont l'intolérance est la principale vertu, il eut quelques années de détente, traversées quand même d'inquiétudes, d'essors hésitants, et troublées du nouveau tourment qui prend à cet âge et jette à la fois dans l'organisation sensuelle de l'artiste, quand il ne la brise pas, les germes de l'héroïsme et les germes du désespoir. Il sentit, voulut la femme, tomba, se releva, retomba pour se relever, n'accepta jamais sa faiblesse, eut peur d'y noyer sa force créatrice : « Je lis Marc-Aurèle et je suis faible et vicieux. » La crise mystique où il se fit baptiser catholique est de ce temps-là. Il cherchait du côté de la religion le rachat qu'on ne trouve qu'en la volonté de cultiver sa passion dans le

sens de son accroissement d'intelligence, d'ardeur à exprimer son rêve et de pouvoir.

Peut-être ne le savait-il pas encore. Mais, travaillant sans trêve, il avait quand même de longs jours d'élan cérébral où ses sens trouvaient le repos. Il commençait ses immenses lectures. Il faisait, avec Poinso, de ces longues promenades d'amis d'où l'on revient brisé, et convaincu qu'on a résolu le problème de vivre. Il allait voir Villemain, qu'il avait eu au lycée pour maître. Il lisait Bernardin de Saint-Pierre, Rousseau passionnément — les *Confessions*, je suppose, de préférence. Il savait Virgile par cœur. Il faisait des mathématiques « pour se tenir en équilibre ». Tout inondé de nature, les souliers pleins de terre et d'herbes, il subissait l'invasion sentimentale et rationaliste du siècle précédent avec un abandon naturel qui dut momentanément aggraver ses conflits moraux mais qui préparait son action. Son « Journal », d'une sincérité superbe, brûle de tout cela. L'enthousiasme de la recherche et la douceur de l'amitié luttent sans cesse en lui avec la soif d'aimer, d'être aimé. Au travers, ses succès universitaires l'occupent peu, sont emportés comme un morceau de parchemin dans le tourbillon du vent. Il est, en 1819, docteur ès lettres, en 1821, agrégé, bien que l'un des examinateurs lui « dénonce, sans ménagements, l'indignation que sa manière d'écrire le français a soulevée chez ses juges ». Il a fallu, pour continuer de vivre sa vie extérieure, pour concourir, professer, tendre tous ses ressorts. Poinso est mort la même année; de chagrin il a failli le suivre; il n'a plus qu'une joie,

fleurir sa tombe. Désormais, plus d'amis, il est seul avec sa tâche. Quinet, qu'il n'a pas rencontré encore, sera plutôt sa conscience morale que l'être tout près de son cœur. Plus d'amitié abandonnée, ardente, combative, indéfectible, plus jamais. Plus de barrière entre les tentations du monde et lui que le travail profond, acharné, continu, héroïque, la solitude morale absolue, la vie noire comme un charbon, qu'il faut broyer pour atteindre le diamant de l'idée, au centre.

II

Le mariage qu'il contracta en 1824, malgré l'opposition d'une sœur de sa mère qui vivait dans les Ardennes et régenta toute la famille, la terrible tante Hyacinthe, paraît avoir été pour lui un événement moins important que sa nomination de professeur à l'École Normale, deux ans plus tard. Pauline Rousseau était fine et gaie, spirituelle, mais sans beauté, et son aînée de six ou sept ans. Intelligente, mais sans culture, jamais elle n'eut son âme, quoiqu'il eût la sienne. Bien qu'il fût pour elle le dieu tangible, elle ne fut pas pour lui celle à qui on éprouve le besoin de lire ses pages, se sentant sûr d'être admiré. Ni communion morale, ni communion physique. Elle en souffrit. Il ne s'en aperçut guère, tout

à son rêve ardent de fonder quelque chose de neuf. « Je n'avais qu'une seule force, ma virginité sauvage d'opinion, et la libre allure d'un art à moi, et nouveau. » Vico, qu'il avait lu à vingt ans et devait traduire, lui révélait que l'humanité se fait elle-même. Dès ce moment, il eut l'obscur désir de le vérifier sur la France.

Ses leçons à Normale — où il occupait la chaire d'histoire et de philosophie — eurent un très grand succès. Plutôt que des cours, c'étaient des causeries puissantes, des mondes éblouissants ouverts et refermés, des êtres à peine plus jeunes que lui enivrés, dès leur sortie des froids collèges, du lourd parfum des siècles ressuscités devant eux. L'enseignement, de son propre aveu, rouvrit et dilata son cœur. Porté par la passion de ses élèves, il connut là ses plus belles années, il sentait l'envahissement de ses lectures et de ses sens à son cerveau, d'un monde de pensées vivantes, confuses encore, et que précisaient tous les jours les recherches un peu mécaniques d'où sortirent ses premiers ouvrages. Nul doute en lui, à cette époque. En 1824, une fille lui vient. En 1829, un garçon. Sa vie semble faite, il travaille, il paraît heureux. La forte et ferme *Histoire romaine* qu'il rapporte d'un voyage en Italie, et où il cimente le piédestal du monument qu'il veut élever à la France, paraît en 1831, l'année de sa nomination de chef de section aux archives et de professeur d'histoire du moyen âge et des temps modernes à Normale réorganisée. Hors de ses cours, il passe ses journées aux Archives, une part de ses nuits et ses matinées à sa table d'écrivain. Il classera

et lira l'amas formidable des traités, des ordonnances, des chroniques, des chartes de l'ancienne France et trouvera dans cette cendre mille foyers mal éteints que son souffle va ranimer. En 1833 paraissent le *Précis* et les deux premiers volumes de l'*Histoire de France*. Le grand œuvre, « l'épopée lyrique de la France »¹ est commencé.

Elle ne se commente pas, puisqu'elle est un être vivant, étrange, mais vivant. Par où la prendre ? Quand on en a fait le tour, le mystère subsiste du corps entier, compact mais mouvant, en qui l'on ne pénètre point, qui fuit dès qu'on l'approche, qui est une apparition plutôt qu'une chose immobile, des morts galvanisés traversant notre âme et que nous ne pouvons saisir. Des gouffres pleins d'une ombre vague au fond desquels un monde immense et remuant et réel apparaît, légendes, cités détruites, paysages brefs et nets, foules en marche, éclairs livides qui s'éteignent pour nous laisser dans la torpeur, l'ivresse ou l'effroi des hallucinations effacées. C'est comme des battements de paupières qui font brusquement le jour et la nuit... Très souvent on ne comprend pas, on sent, on voit toujours. C'est une terrible et grande chose, un mouvement confus et vaste d'où la forme sort à demi pour s'y replonger et disparaître, et remonter.

Est-ce un million de choses, un million de faits, ou sa seule âme ? Tout ensemble. Il mêle au drame de l'histoire son drame intérieur. On ne peut plus

1. Taine, *Essais de Critique et d'Histoire*.

voir cela, quand on l'a lu, autrement qu'il le vit lui-même. Voici le Tableau de la France, les Croisades, les Cathédrales, le XV^e siècle, Jeanne d'Arc. Les ombres défilent, la terre se déploie sous elles, profonde et dont le feu, le granit, les eaux, les alluvions ont modelé le visage. Elle participe à la guerre, à la paix, à la farce, à l'amour. Quand il l'a enfoncée en nous, qui sentons dans nos membres ses labours et ses cailloux, chaque mot qu'il écrit, chaque figure qu'il dévoile, chaque foule fanatisée ou misérable au centre de laquelle il marche ayant un même cœur, en sont tellement imprégnés que nous pénétrons d'un coup jusqu'aux racines qu'ils y plongent. Il suffit qu'il nomme la mer ou suive jusqu'à la banque, jusqu'aux grandes brumes de l'Ouest une barque de pêche, qu'il prononce un nom, Duguesclin, pour qu'on embrasse d'un regard une étendue de pierres et de genêts, une âpre côte, pour que des têtes de rêve et de fer enfoncent le livre qu'on lit. Dans le chant si pur, si fort par lequel il prélude au noir XV^e siècle, on suit une armure d'enfant, une bannière blanche des marches guerrières de Lorraine à la molle, aqueuse et feuillue Touraine, de la Picardie sèche où l'on croise des Jacques, pieds nus, les cheveux gras, du sang sur les manteaux volés, à la Normandie conquérante et chicanière où des troupeaux de moutons et de bœufs s'assemblent sous les pommiers. A la voix de Rœland, le bourdon des villes du Nord, on sort des caves avec les tisserands « effarés du jour », affamés, pour recevoir au bout des piques la chevalerie française. On quitte les Pyrénées, les Cévennes, les vignes, les muriers,

les petits chênes, la caillouteuse Gascogne, en emportant du vin qui sent le bouc, pour harceler l'Anglais, rançonner les villes, vivre au camp des durs capitaines, maigres et hargneux, avec les routiers. On suit l'immense ébranlement des pauvres vers les palmes et les mirages, on s'embarque en même temps qu'eux aux ports de la Provence amoureuse et violente, pour siéger quand on revient, au procès des Templiers, dans la ville tortueuse où se déroule depuis deux cents ans, du plus profond du peuple qui réalisa les Communes au sommet de la théocratie, la lutte toujours renouvelée entre la révélation et l'expérience qu'Abailard et saint Bernard ont entreprise. Et quand, sur le chemin du retour, on quitte l'éloquente Bourgogne, son vin rouge, son vin chaud dans le sang, pour la nette Champagne, boutiquière et facétieuse, quand on commence à voir l'horizon s'encombrer de tours, de flèches, incendié de verrières, vibrant de cloches, le vol des nefs planantes où gronde la voix du peuple vous venge d'avoir traversé la misère, le carnage et la douleur.

Dès ces premiers volumes, sa conception de l'histoire se dessine fortement. Quelle que soit l'interprétation qu'il donne du fait historique, quelle que soit la hardiesse des généralisations qu'il ose et des hypothèses qu'il bâtit, toutes ses constructions idéales reposent sur le roc du fait. L'art est le chant de l'âme ivre de connaissance exacte et décidée à jouer de la science comme d'un orchestre innombrable d'instruments et de voix. Il a pu se tromper, il s'est trompé souvent, il n'a jamais menti. Ses plus violents adversaires reconnaissent la valeur presque

toujours, et toujours la conscience de sa documentation *. Qu'ils le veuillent ou non, tous sont venus de lui.

Si le XIX^e siècle est vraiment le siècle de l'Histoire, c'est Michelet, en France du moins, qui l'ouvre. Il a été le grand intuitif des commencements de la loi, l'architecte de l'édifice que les savants de l'avenir élèveront lentement, pierre après pierre, élaguant ici, ajoutant là, critiquant, discutant toujours, mais respectant malgré leurs inquiétudes le plan primitif et arrivant au bout de leurs besognes à constater qu'il est resté presque intact. On discute la Gravitation. On s'en sert. On discute le Transformisme. On s'en sert. On discute la métaphysique sociale de Michelet. On met depuis lui à la base de l'Histoire le dépouillement impartial des archives humaines, on se refuse depuis lui à considérer l'homme hors du milieu où il agit, et depuis lui on ne regarde plus l'Histoire comme une série d'anecdotes sur les rois et les héros, comme une nomenclature de batailles, de chartes et de traités, mais comme un mouvement immense dont, sur la rumeur profonde des masses, toutes les manifestations sensibles de la vie, organismes sociaux, événements politiques, art, science, philosophie, ne sont que des symptômes solidaires, où chaque fait est la résultante d'un enchevêtrement complexe et formidable dans le temps et l'étendue de toutes les forces naturelles et humaines agissant simultanément. Ce qu'on lui reproche, en somme, c'est de juger les faits, et c'est l'imperfection de son jugement d'homme. On ne s'est pas demandé si ce qui fait la vie d'une œuvre n'est pas précisé-

ment sa part de vérité humaine que les hommes venus après elle sentent toujours vivante en eux. L'artiste est le révélateur de la logique obscure et de la continuité mystérieuse sans qui nous ne pourrions concevoir l'univers.

III

Michelet, dix ans, vécut avec la France. Si on lisait l'œuvre page après page et si on connaissait le jour où chaque page fut écrite et ce qu'il était ce jour-là, on pourrait sentir, sous chacune, le battement de son cœur. Pourtant, sauf à la fin de cette première série, au dernier volume, quand le peuple apparaît avec Jeanne d'Arc, pour affirmer la vie contre les forces politiques du temps, coalisées contre la vie, il a comme une couche d'huile entre les flancs de son grand navire et l'Océan. Il vit dans le passé, ne le relie guère à son siècle, dont la rumeur ne lui vient qu'à travers des cloisons, des piles de livres, qu'il ne voit qu'à travers des vitres. Certes, il est célèbre, mais dans un cénacle. Il est précepteur de la fille du roi, il a formé de jeunes esprits qui versent ses idées par tous les coins de la France, mais à des collégiens. Il se sent seul. Un monde lui échappe. Il oublie qu'il a une femme, une fille, un fils. « Mille enfants dispersés dans l'espace et dans le temps,

point d'enfant qu'on puisse serrer. » Il est trop artiste pour ne pas se sentir, englobant et débordant les siens, une inépuisable famille. Il est trop professeur pour lui ouvrir les bras. Sa suppléance de Guizot, à la Sorbonne, en 1834-35, ne le décidera pas. Et même quand il est nommé au Collège de France, en 1838, et se rapproche de la rue, même alors il se retranche dans l'Histoire, n'entend plus le bruit du temps. Encore une grande douleur, de grandes rencontres, encore des drames dans sa vie, des pleurs pour qu'il aperçoive que tous autour de lui, s'ils n'ont pas sa puissance à réagir sur les événements du monde, naissent, souffrent, meurent comme il est né, comme il souffre, comme il mourra. Il a senti germer et s'enfler peu à peu, des profondeurs déchirées de son être, le cri de terreur et de remords que lui arrachera, dix ans plus tard, la mort de son troisième enfant: « Que d'artiste je devienne homme ! Bien dire, c'est peu. Mais bien faire ! »

En juillet 1839 mourait sa femme, celle qui avait été la bonne et gaie Pauline Rousseau. Ne l'ayant pas compris, elle s'en allait meurtrie de ce qu'il n'avait pas su la comprendre. C'est qu'il n'avait pas essayé. C'est qu'il n'avait pas cru qu'il pût lui être utile de la comprendre. C'est que sa vie passionnelle s'alimentait à trop de sources et concentrait l'élan créateur sur un objet trop ardemment voulu, pour qu'il en détournât les yeux. Sa douleur de cette mort, la sensation de vide et d'anéantissement qui le prit signalèrent le procès que sa conscience d'homme engageait avec plus de violence que jamais contre sa nature d'artiste. Il portait en lui le conflit terrible

des grandes forces créatrices dont les défaites, les victoires alternatives, la croissance parallèle et l'effort continu à les équilibrer font toujours le martyr, souvent le criminel, parfois le héros. Il le savait, il n'eût certainement pas consenti à céder sa douleur pour la paix du cœur et de l'âme. Ce n'est pas trop acheter de tout son sang, de toutes ses larmes, la volupté supérieure d'ouvrir aux hommes les sources d'espérance que creuse en nous le désespoir.

Donc, il souffrit. Il avait découvert que le visage douloureux qu'il retrouvait tous les soirs en rentrant lui était nécessaire, et l'absence de ces soins silencieux autour de l'homme aimé — qui sont l'héroïsme des femmes — enseignait à son égoïsme un amour tardif et repentant avec le sentiment affreux d'un crime qu'il ne pourrait plus réparer. Deux ans il traîna sa misère, pleurant avec ses deux enfants, pris de nouvelles crises de remords quand il voyait son vieux père essayer, avec une délicatesse, un effacement délicieux, de gouverner la maison à la façon de l'absente. Et quand une femme nouvelle surgit dans sa vie, cette charmante M^{me} Dumesnil qui avait fait la connaissance du maître en accompagnant à son cours son jeune fils Alfred, elle devint pour lui l'occasion d'une autre blessure. Il ne put pas l'aimer. Elle était mariée, et fidèle, déjà atteinte, d'ailleurs, du mal qui l'emporta deux ans plus tard. Qu'importe. En ces hommes-là, une étincelle ranime l'incendie: « Je me remets à vivre », écrivait-il au sortir de ces soirées qu'ils passaient ensemble, leurs enfants autour d'eux, lui, retrouvant l'éclair devant

une âme à éblouir, elle, le détachant peu à peu du passé pour le ramener aux problèmes de l'heure, le détournant du moyen âge catholique pour lequel il gardait, à défaut d'une foi intérieure, une invincible tendresse d'artiste, en lui remettant entre les mains Diderot, Voltaire qu'il avait oubliés, Rabelais qu'il avait mal lu. Quand elle s'en alla, en 1842, nouveau chagrin, mais cette fois moins trouble. Il l'avait soignée en frère, elle était morte chez lui, et, au retour d'un voyage en Allemagne qu'il entreprit quelques jours après avec ses deux enfants et le fils de son amie, il donnait sa fille Adèle à Alfred Dumesnil.

C'est cette même année qu'il entra dans la bataille, oubliant tout dans l'ardeur des coups portés et reçus et la perpétuelle illusion de jeunesse reconquise qui fait la gloire de l'artiste et sa douleur. Il se lança dans le mouvement politique qui aboutit, cinq ans plus tard, à la seconde Révolution française, à la Révolution d'Allemagne, de Hongrie, d'Italie, avec une entraîante joie. Hors du passé, hors des sépulcres, il avait donc quelque chose à aimer, à étreindre, quelque chose de vivant à qui il pût infuser la vie qui l'étouffait ! On vit un étonnant spectacle. Cinq années durant, le Collège de France fut un champ de bataille. Les républicains romantiques, les représentants des jeunes écoles socialistes qui tentaient vainement de sortir des formules sentimentales, les vieillards qui avaient vu tomber dix mille têtes, égorger trois millions d'hommes pour supprimer les privilèges que la bourgeoisie relevait, les admirables étudiants, fils de cette même

bourgeoisie qui désespérait de ne pouvoir leur apprendre ce qu'il savent aujourd'hui si bien, que ses intérêts étaient les leurs, mirent en fuite, cinq années durant, les rats de bibliothèque, les abstracteurs de quintessence et les docteurs soporifiques que ses vieux murs abritaient. Quand on approchait d'eux, on entendait des cris sauvages. On était fixé. C'était le cours de Michelet, ou le cours de Quinet ou le cours de Mickiewicz qui disait des choses de flamme dans un mauvais français. Du monde jusque dans la rue. Dans la salle — où l'on se montrait Béranger, Proudhon, George Sand, Jérôme Bonaparte, — Vallès, debout sur un banc, essayait sa terrible gueule et effarouchait Emile Ollivier en attendant le professeur. A son entrée, un grand silence, puis des trépignements, des clameurs énormes quand le mot nécessaire jaillissait. Le sévère Quinet ne bronchait pas, mais Mickiewicz tremblait sur sa canne, et les lèvres serrées de Michelet avaient des frémissements. Il était chez lui enfin, dans la tempête, avec ces hautes vagues qui, aux heures d'enthousiasme et de communion, montent d'un cœur où le calme éternel des couches profondes se fixe de plus en plus. Comme les grands oiseaux de mer dans le vent qui les abat plus près des lames, les ailes craquantes, inondées de pluie et de sel, son ivresse lucide grandissait dans la tourmente. L'émotion de la foule scandait sa pensée. Les rythmes invisibles qui les menaient du même pas balançaient de l'une à l'autre une harmonie silencieuse. Le sang de tous ceux qui étaient là roulait dans sa poitrine. Leur frisson faisait jaillir de lui l'idée, elle récréait leur frisson. « Quelquefois,

dit Vallès . . . quand il parlait, il avait des jets de flamme qui me passaient comme une chaleur de braise sur le front. Il m'envoyait de la lumière comme un miroir vous envoie du soleil à la face. Mais souvent, bien souvent, il *tisonnait* trop et voulait faire trop d'étincelles : cela soulevait un nuage de cendres . . .

« Quelle belle tête tout de même, et quel œil plein de feu ! Cette face osseuse et fine, solide comme un buste de marbre et mobile comme un visage de femme, ces cheveux à la soldat mais couleur d'argent, cette voix timbrée, la phrase moderne, l'air si vivant ! »

IV

Il n'y put tenir. Il se passa une chose trop belle pour que la plupart des biographes et des critiques en aient senti la beauté, — ils y ont vu un accroc fâcheux à la sainte méthode historique. Il abandonna *l'Histoire de France* commencée, sûr de vivre et se sachant assez de force pour la reprendre et l'achever plus tard. Il ne voulut rien perdre du trouble de son temps, il avait trop joui de sentir le cœur du peuple sur le sien. Il était peuple. Il était resté « à bonne distance des doctrinaires, majestueux, stériles, et du grand mouvement romantique de l'art pour l'art ». Il n'avait pas oublié que son père, son grand-père avaient souffert pour qu'il souffrit moins qu'eux et que sa mère était morte, peut-être, parce qu'il avait

froid et faim. Il en voulait aux riches de ce qu'il y eût des pauvres; dès qu'il avait senti grandir sa destinée, une sorte de remords l'avait pris de ne pas rester dans leurs rangs. Mais « si tu travailles avec le peuple, tu ne travailleras pas pour lui... Va donc, si tu donnes à la patrie son histoire, je t'absoudrai d'être heureux ».

Il sortait de son Louis XI, épouvanté de ce qu'il avait vu: le terrible XV^e siècle. En haut le grand vassal, rouge comme un boucher, disputant la proie au roi de France, vêtu comme un voleur, qui l'arrachait par lambeaux. En bas, rien que des ténèbres sanglantes, des grimaces de squelette, pas d'autre alternative que le désespoir sans lueur ou la gaieté convulsive, les danses frénétiques, la nuit, sur les cimetières où la pourriture vivait. Autour de lui, le grondement des révoltes prochaines, un mouvement qui l'emportait, lui, conscience de l'heure: « Je ne comprendrai pas les siècles monarchiques si d'abord, avant tout, je n'établis en moi l'âme et la foi du peuple. » Tout en rassemblant les matériaux de l'œuvre nécessaire, il écrivit trois livres que les luttes du temps soulèvent en sursauts de fièvre et dans l'un desquels il répandait sa vie en un torrent de passion¹. Puis, en quatre ans, dans une extraordinaire exaltation d'horreur, de haine, d'amour, sentant s'apprêter le bâillon, il jeta au public les cinq premiers volumes de la *Révolution française*.

L'a-t-on bien lue? La critique historique qui tend

1. 1843, *Les Jésuites* (en collaboration avec Quinet). 1845, *Le Prêtre, la Femme et la Famille*; 1846, *Le Peuple*.

aujourd'hui, cependant, à diminuer les hommes de premier plan au profit du travail obscur des organisations politiques et du mouvement intérieur des foules dont ils traduisent les besoins, n'a-t-elle pas trop vivement réagi à l'écho des paroles prophétiques qui ont le don de l'irriter et dont l'œuvre de Michelet retentit d'un bout à l'autre? Le premier, pourtant, il a posé son livre sur le fait*. Il a vu, le premier, l'immense rôle historique des comités, surtout des sections. Le premier, il a tenté de ramener chacun des acteurs à son plan et restitué sa place au grand acteur anonyme dont la puissance d'idéalisme apporte son secours, au risque d'une immolation perpétuelle, à toutes les dérivations fatales où les organismes sociaux trouvent la satisfaction momentanée de leurs besoins. C'est une épopée, sans doute une épopée partielle comme toutes les épopées, mais une épopée clairvoyante. Il revendique la Révolution tout entière dans ses directions dominantes, il la critique sans cesse dans ses moyens et ses résultats. Il n'a pas vu toutes ses conséquences, certes, et le côté social de son action lui a presque complètement échappé. Mais il a vu qu'elle n'était pas achevée, qu'elle s'ouvrait à peine, et son propre rôle en 48, ses derniers volumes le prouvent. Il lui a dit la vérité avec la véhémence que seuls peuvent supporter ceux qu'on aime. Il a détesté Robespierre, haï Saint-Just, mais il a reconnu la nécessité et la grandeur de l'action jacobine. Il a parlé des Girondins dont il a, l'un des premiers, montré les fautes, avec une sympathie chaleureuse, entraînant comme l'amour. Il a jugé Danton, qu'il aime, avec une sévé-

rité peut-être excessive. Il a bien vu ce qui a fait sa force, il a senti qu'il agissait hors des systèmes, hors des formules. Il a tracé de lui des portraits effrayants, affreux d'enthousiasme, d'orage et d'horreur, qui semblent poussés du dedans de la terre, comme une éruption de feu. Il a vu dans cet être qui n'était rien avant, et qui n'a rien laissé de lui, qu'un nom, la représentation du peuple dont il avait, multipliés, ce qu'on appelle les vertus et ce qu'on appelle les vices, l'idéalisme vague et le cynisme inconscient, la rumeur d'océan et le tonnerre dans le verbe. Peut-être Michelet n'a-t-il pas, en effet, écrit l'Histoire de la Révolution. Il a écrit l'histoire de l'âme populaire au cours de la Révolution.

Il a restitué l'aspect qu'elle gardera dans nos sens jusqu'au fond de l'avenir. On n'y touchera plus. C'est elle. Il sort de là un parfum atroce d'enthousiasme et de sang. Pendant cinq mille pages, où qu'on soit, on entend la hache qui tombe, le tocsin violent de la Vendée, le sifflement du vent sur la tour d'Avignon, les coups sourds des barres de fer et des bûches tuant dans les cachots, le craquement des bateaux qui noient des hommes sur la Loire, et trois cent mille jeunes gens qui chantent en marchant à la mort. On voit passer des êtres hagards, dévorés de fièvre et de passion, les uns vierges, d'autres exténués de débauches, tous purs et fermes en face du couteau. Le bourreau a souffleté devant nous la tête de Charlotte, qu'il tient par ses cheveux bruns. Il nous a montré la tête de Robespierre, la mâchoire pendante avec ses dents brisées. Nous avons vu les derniers républicains se passer le poi-

gnard au pied de la tribune, et Romme s'enfoncer son compas dans le cœur. Nous avons vécu mille ans en trois années sur les bancs de la Convention. Nous avons glissé avec les Girondins dans le sang de Louis XVI, glissé avec les Hébertistes dans le sang des Girondins, glissé avec Robespierre dans le sang de Danton. Nous avons senti l'odeur des tombes, regorgeant de trop de morts. Nous avons été du torrent populaire, nous avons ricané autour des charrettes, dansé le *Ça ira*, promené des têtes coupées. Seulement, sur tout cela, nous avons senti passer des victoires invisibles. Etouffés de sang, nous avons respiré le vent que nous jetaient des ailes blanches.

C'est l'œuvre qui définit Michelet avec le plus d'intransigeance. On ne peut, quand on la lit, que haïr son œuvre ou l'adorer. Elle le livre à la foule, vivant, aimant, saignant. Un dévorant esprit y règne, emportant tout. Il habite en dedans des êtres, des choses, il n'aperçoit rien au delà d'eux, il frappe et caresse avec leurs membres, respire, râle avec leurs poumons, sent en lui le murmure immense de leurs veines, circule dans leurs racines avec le sol et tressaille dans leurs cailloux avec leurs molécules en action. Il écrivait comme il parlait, parlait comme il pensait. Nulle rhétorique. Sa phrase courte, directe, concrète, frappant en éclairs répétés. Par le nerf et la violence, c'est Saint-Simon. C'est Rabelais par la circulation grondante et débordante du même esprit dans tous les mots *. Près de lui, Hugo n'est qu'un prodigieux cuvier du mot, un lyrique verbal. Chez Michelet, le mot, c'est l'idée même, une lave

apportant à la lumière le feu souterrain, liquide ou durci. Il oublie tout ce qui n'est pas elle, la suit dans ses méandres, ses parenthèses, ses détours, ses soubresauts, jusqu'à ses absences. La phrase se brise avec la pensée, bondit avec elle, s'aigrit, sanglote, brûle, mais, comme au fond du crâne la passion dominante veille, comme un mouvement inouï la pousse en avant, un rythme profond, bat sous elle, ces jets de sang inégaux fusent sous le choc régulier du cœur.

Telle est sa passion qu'il oublie qui il est, où il est, qu'il vit hors de son temps, face aux ombres, entouré d'une foule ressuscitée au milieu de qui il se débat, fonçant ici, se dégageant là, écrasé sous le nombre ou poussant son cri de victoire. Il n'a, parmi les idées mêmes, que des ennemis ou des amis. Il les a connus, tous et toutes, leur parle avec respect, avec tendresse, avec familiarité, avec violence. Il reproche à Robespierre de trop bien brosser ses habits, d'être vierge, à Danton de ne l'être pas, il crie de douleur quand sa graisse grésille au feu des bûchers, il prend des Assemblées au collet, invective des abstractions, berce des entités sur sa poitrine. A le lire, on a le vertige. Souvent, il écrit comme si tout le monde connaissait comme lui non seulement les lignes générales de l'histoire qu'il raconte, mais même tous les détails qu'il ne raconte pas, toutes les sources où il a puisé, tous les artistes, tous les poètes, tous les philosophes qui sont étrangers à l'action et qu'il interpelle en chemin. Il est quelquefois incompréhensible, oublie la route, s'égare, mais, dans les ténèbres où il erre passe soudain une fulgurante lueur, et nous

reconnaissons en nous, à la force qui nous inonde, le passage de l'esprit.

Eugène Noel raconte¹ qu'arrivé au milieu de sa tâche, quand il écrivait *la Terreur*, il était dans un tel état d'horripilation et de fièvre qu'il en manqua mourir. Il avait reniflé jusqu'à l'agonie l'odeur des mares rouges, répandues sur le sol torride par les cinquante têtes qui tombaient chaque jour. Réellement il était mort à l'enthousiasme le jour où le couteau trancha *la Marseillaise* dans la gorge de Vergniaud, il était mort à l'espérance le jour où le bourreau promena, aux quatre coins de l'échafaud, la face terrible de Danton. Mort à la haine, le jour où il rencontra Robespierre errant seul, tremblant de douleur, se demandant s'il n'avait pas tué la République, offrant en silence à son dieu vague sa vie pour la sauver. Autour de lui, quand il ouvrait les yeux, que le cauchemar le quittait pour une heure, rien où régénérer son enthousiasme, ranimer sa haine, fixer son espoir. Dans l'élan de son apostolat, il avait ri du scandale soulevé par son livre *le Prêtre* et de l'interpellation qui suivit à la Chambre des Pairs. La proclamation de la République l'avait consolé d'autant plus vite de la suspension dont on le frappa en 48, que le nouveau gouvernement, dont il dut faire un moment partie, lui rendit sa chaire. Mais on sait ce que dura l'illusion. La bourgeoisie sentimentale massacra le peuple avec plus de désinvolture que la bourgeoisie réaliste. Il allait vivre la Terreur au moment où il l'écrivait. Le Collège

1. Michelet et ses enfants.

de France, surveillé par le pouvoir nouveau, se vidait dans la rue, Michelet restait seul à son foyer vide, son vieux père qu'il salua avec une émotion puissante dans la Préface de cette Révolution dont il avait entendu conter les grandes journées, étant mort depuis trois ans. Une lassitude immense le prenait. Il vint une femme.

V

Il l'attendait. Il l'avait toujours attendue. Il lutait depuis trente ans pour tromper cette attente. Depuis trente ans il cultivait « tout ce qui peut donner le change à l'amour ». Peut-être eût-il mieux fait d'y dépenser sa jeunesse pour sauver sa maturité ! Son *Journal*, à le lire de près, est un long cri de souffrance. Rousseau seul avant lui, avait livré avec cette sincérité les commencements de son âme. Il était, lui aussi, de ces malheureux qui ne peuvent voir une belle femme sans souffrir jusqu'au fond des os. Lui aussi, il connut ces soirs d'été où la nuit indifférente se pâme par ses fleurs, ses feuilles, ses herbes, par ses parfums, autour de l'homme douloureux, brisé de désirs impossibles, appelant à lui pour ne plus souffrir, espérer encore, toutes les forces d'accroissement et de purification qu'il se sait. Il tentait d'écraser sa nature, il avait raison pour nous sans doute, puisqu'elle reflue en hymnes magnifiques, mais il subit le martyre de l'artiste qui veut

réserver sa puissance et que sa puissance dévore. Dans ces heures noires il ne croyait à rien, surtout pas à lui-même, tout lui paraissait sans saveur, gris, vide, la pensée de l'amour absent ou prostitué surnageait seule pour l'emplir de désespoir ou de dégoût. Ces inquiétudes épuisantes de croire morte en soi la faculté d'admirer, d'aimer, parce qu'on n'a pas vibré devant le spectacle qui vous faisait vibrer la veille, ces jours de torpeur où l'on s'en veut de ne pas sentir et souvent de ne pas souffrir, il vécut tout cela, d'autant plus profondément qu'une sensibilité plus profonde habitait ses nerfs et son cœur, d'autant plus douloureusement qu'il réapprenait à chaque chute qu'il ne connaissait nul refuge entre la douleur d'avoir avili sa force créatrice et la douleur de sentir en lui monter l'indifférence pour la mission qu'il se savait. Quand il ne maudissait pas sa sensualité, qu'il appelait son « ange noir », il maudissait sa conscience. Un jour, il rencontre une femme qu'il avait aimée. Il a la force de ne pas la poursuivre pour ne pas troubler sa vie nouvelle. « Je n'ai jamais tant souffert que cette fois, s'écrie-t-il, d'avoir des principes et de n'être pas né vicieux. J'ai pleuré sur ma vertu comme on pleure sur sa misère, et je n'ai pas été consolé. »

Toutes les heures de répit que lui laissèrent son enseignement et ses travaux lui furent particulièrement cruelles après la mort de sa femme. Son orgueil seul l'empêcha de se laisser aller à des amours faciles qui l'eussent peut-être perdu. Mme Quinet, d'ailleurs, à qui il confiait son tourment, l'encourageait à résister, le retenait sur la pente. On a cherché à son

amitié pour Quinet des causes trop idéales. Il faut y voir surtout chez lui le besoin d'y trouver un contre-poids nécessaire aux impulsions répétées d'une nature trop ardente. Dans le calme de ce ménage, il apaisait sa fièvre, et le solide Quinet, coulé depuis trois siècles au moule calviniste et chez qui l'extinction atavique de l'imagination amoureuse avait progressivement tari à la fois la source du remords et la source de la beauté, opposait une digue de marbre à la violence de ses instincts. Ils coulaient en actions, en paroles, en écrits.

Pour qui sait lire, le combat qui se poursuit en lui est visible d'un bout à l'autre de son œuvre, grandissant à mesure qu'il va... L'idée de l'amour le hante. De son premier à son dernier volume, la femme, dans ses livres, est toujours au centre du drame. Il essaie de parler d'elle chastement, il ne peut guère, un érotisme étrange flotte. Parfois, il va jusqu'au sadisme. Le cloître du moyen âge, qu'il couvre de malédictions l'attire malgré lui, il rôde sans cesse autour de son mystère, il y soupçonne de secrètes orgies, des amours torturées qu'il n'ose décrire, peut-être parce qu'elles ne lui sont pas prouvées, mais qu'il brûle au fer rouge, une flamme dans l'œil, un tremblement aux lèvres. Dans sa *Sorcière*, livre matériellement faux, mais d'un puissant symbolisme, où il montre la femme maudite par le moyen âge comme réceptacle de vie, vengeant la vie en dressant peu à peu, devenue sorcière, la science en face de lui, il a des pages qui frémissent de passion malsaine, il erre au fond des nuits ardentes pour y surprendre des messes noires, des sabbats, pour

essayer d'apercevoir, à la clarté de la lune, des créatures possédées avalant des crapauds, des bonds de femmes chatte ou louve, des croupes étalées pour recevoir l'hostie et des fleuves de cheveux noirs tordus comme des vipères. Quand il conte les procès de sorcellerie sortis des sérails de prêtres, il adopte souvent à son insu le style équivoque des confesseurs. Le quiétisme du XVII^e siècle l'énerve au dernier degré. La griffe du diable laisse sur sa peau des traces indélébiles où ne se sentent pas les épingles enfoncées.

Son XV^e siècle est effrayant. Vrai d'ailleurs. L'ivresse érotique, l'ivresse mystique, la folie furieuse, la misère, le massacre, la faim y tournent à donner le vertige autour des noces sataniques de l'amour et de la mort. Un critique accusa ce volume d'être « sorti d'une immorale inspiration ». Michelet, candidement, avoua. Quand il l'écrivit, sa femme venait de mourir. Trois mois après sa mort, on l'avait exhumée devant lui. En plein désastre, s'accusant mystiquement, passionnément de l'avoir méconnue, il écrivit en secret des pages étranges¹ « sur ce trop attirant sujet ». Il s'en souvint, dix ans plus tard, quand, vivant la Révolution, il surprit Danton au cimetière qui pressait dans ses bras le cadavre décomposé de sa jeune épouse, morte pendant sa mission à l'armée. Il poursuivait l'amour jusqu'au sein des fermentations ténébreuses d'où la vie renaît incessamment.

Ce satanisme, et aussi la puissance inassouvie du tempérament amoureux qui en provoquait les crises,

1. Publiées par M. G. Monod dans son *Jules Michelet*.

s'ils pouvaient et devaient choquer le critique doctrinaire de l'époque, n'avaient pourtant rien qui fût hors de l'époque. Michelet, bien qu'il s'en défendit, était un romantique, le plus romantique peut-être de tous les romantiques. Mais il différait d'eux sur un point, c'est ce qui donne à son œuvre ce brûlant accent de sincérité douloureuse. On sait comment aimèrent Lamartine, Hugo, Musset, Balzac, Berlioz, Dumas, George Sand, Wagner. C'était un dogme de l'École, de tout accepter, de tout excuser de l'amour, de s'abandonner à lui sans résistance, de suivre sa voix formidable partout, dût-elle conduire au crime matériel. Le crime moral n'existe que quand celui qui le commet en a conscience. Et les conquêtes prodigieuses accomplies par les romantiques dans le domaine des sensations et des images, leur donnaient le droit de ne pas s'apercevoir des crimes qu'ils commettaient. Mais Michelet avait trop prématurément souffert pour ignorer comme eux les conflits déchirants de la vie intérieure. Il n'était pas fils de bourgeois comme Berlioz, George Sand ou Balzac, fils de soldat comme Dumas ou Hugo, noble comme Musset ou Lamartine. C'était un pauvre, qui, dès ses premiers pas, avait eu à vaincre des obstacles qu'aucun des autres ne rencontra dans sa carrière. De là l'éveil précoce et le développement implacable en lui du sentiment torturant de la responsabilité.

Qu'on y prenne garde. C'est ce terrible et incessant conflit qui est le secret du plus haut génie artistique, et Michelet le savait bien. Il n'eût cédé pour rien au monde ni une parcelle de sa sensualité, ni une par-

celle de sa conscience. Quand la force morale habite ainsi à côté de la force sensuelle, le royaume de la grande harmonie se découvre, car l'homme ne peut plus espérer trouver une heure de repos que dans un équilibre incessamment poursuivi, incessamment rompu mais l'élevant, et son œuvre avec lui, dans des sphères de plus en plus hautes. Il eut, au degré le plus fort, ce qui manque à Hugo par exemple, la connaissance de soi-même et le désir de faire profiter sa passion créatrice de l'inassouvissement de sa passion sensuelle. Il eût pu devenir, fait comme il l'était, le héros que nous n'avons pas eu. Il échoua au port. Pourquoi? C'est qu'il n'aima jamais à son heure.

Avons-nous le droit de le lui reprocher? Je ne le pense pas. La femme est attirée vers celui qui rayonne d'une puissance exceptionnelle à créer de l'intelligence, parce qu'elle sent que cette puissance a la même source que l'amour. Lui fuit la femme, par orgueil, sachant bien qu'il ne résistera pas à celle qui est, même pour le plus insensible d'entre les hommes, le mystère central. Un duel silencieux s'engage. Si la rencontre se produit, il arrive une chose étrange et douloureuse. Il l'appelle, elle fuit à son tour, c'est maintenant lui qui l'épouvante. Michel-Ange, vingt ans, a voulu la même femme. Elle n'a pu éviter d'être broyée par cette colossale étreinte qu'en s'attachant au souvenir d'un soudard. Beethoven a aimé trois ou quatre femmes. Dès qu'elles se sont penchées sur lui, elles ont senti l'abîme sous cet océan qui roulait toutes les étoiles, elles se sont rejetées en arrière pour ne pas s'y noyer.

Les artistes de cette taille sont ceux qui souffrent le plus de l'absence de l'amour. Il n'est pas vrai qu'ils marchent à la conquête de l'héroïsme avec une volonté sans défaillance. Ils sont acculés à l'héroïsme.

VI

Or, la femme que rencontra Michelet n'avait pas une nature assez passionnée et sincère pour sentir sa force et reculer d'instinct. Elle n'était pas assez grande pour le protéger contre lui-même, pas assez vile pour le perdre volontairement, pas assez vraiment intelligente pour respecter son action. Elle était peu de chose, au fond, une pensionnaire ambitieuse. Bientôt un terrible bas-bleu, botanique et champêtre, débordant d'une tendresse larmoyante — bien qu'affectée — pour les fleurs et les petits oiseaux. Plus tard, après la mort du maître, gailarde de propos, se rattrapant de vingt-cinq années de comédie sentimentale. Elle s'appelait Mlle Mialaret, entretenait avec Michelet, depuis deux ou trois ans, une correspondance littéraire. Il avait cinquante-un ans, elle en avait vingt-un ou vingt-deux. Le malheureux perdit la tête. Il sentit bien chez ses enfants une douleur muette, chez ses amis une réprobation gênée, il reçut bien, des vieilles tantes ardennaises, de sèches injonctions d'avoir à renoncer à cette union. Il passa outre. Il voulut

connaître l'amour qu'il avait à peine entrevu et éperdument appelé. Il se laissa aller à la pire des illusions, si laide chez l'homme âgé qui ne fut jamais jeune, le butor et le sot, si belle mais si décevante chez l'homme âgé qui porte en lui l'éternelle jeunesse. Il voulut sentir, au contact d'un corps ferme et frais, la vie couler dans ses os secs.

Mais la jeune femme était malade. Au début, l'union fut platonique. Michelet, radieux, fébrile, délirant de joie la veille, resta des mois, malgré les efforts qu'il faisait pour se dominer, aigre et triste, injuste, jaloux. Elle rédigeait un journal « intime » qu'elle oubliait sur la table pour tomber en confusion quand il l'avait découvert. Il est faux à crier, exagérément candide, d'un sentimentalisme niais et plat, visiblement écrit pour troubler le grand homme. Sa lecture, en effet, l'emplissait de remords. Chaque soir, elle avait un nouveau pardon à accorder. Quand elle fut tout à fait sa femme, il était énervé par des mois de caresses insuffisantes, d'exaltation à vide, il était sa chose et son bien. On s'en aperçut.

Pas tout de suite. Dans l'ardeur de l'illusion ressuscitée, il ne pouvait subir encore l'ascendant féminin, bien qu'il ne se défendit plus. On put croire que sa vitalité ardente entraînerait ses défaillances même dans son mouvement passionnel. Au 2 décembre, il reste lui, refuse le serment, est chassé du Collège de France, chassé des Archives, se retire à Nantes avec sa femme, presque sans ressources, publie en 1853 les VI^e et VII^e volumes de sa *Révolution*. Mais, dès les deux années suivantes, avec les *Femmes de la Révolution*, avec l'*Oiseau*, un Michelet

à peine ébauché dans toute l'œuvre antérieure se dessine en traits flottants, mais très significatifs. Sa femme est désormais sa collaboratrice active. Non seulement elle veut l'intéresser aux pleurnicheries de son enfance, mais elle le pénètre jusqu'en sa substance d'artiste, mêle de l'eau tiède à son sang, écrit des pages entières dans les livres publiés sous son nom *. Il ne put pas ne pas souffrir de cette emprise, Eugène Noël nous a dit ses inquiétudes, son désir de retourner à l'Histoire. Mais elle le tenait par toute sa chair fatiguée et satisfaite. Il se soumit.

Pendant les dix ans qui suivirent, bien que, de temps à autre, un nouveau volume de l'*Histoire de France* reprise crevât, comme un cri de révolte, l'entassement nuageux des déclamations sentimentales où s'abêtissait sa pensée, Michelet ne fut plus lui-même. Sous prétexte d'étendre à l'univers, qui jusqu'ici, quand il ne s'occupait pas de lui, avait si puissamment vécu dans ses veines, l'amour qu'il avait pour sa femme, il dispersa dans un trop brusque élargissement du champ de son adoration, la force amoureuse qui avait fait de lui un grand artiste et la force descriptive qui la traduisait. Vallès n'y aurait plus guère reconnu que son « nuage de cendres »¹ C'est presque toujours l'écoulement diffus d'une diarrhée sentimentale. Un brouillard effiloché emplit tout, au fond duquel presque plus rien ne reste, que la fixité formidable de quelques visages d'airain ou l'apparition fuyante de quelques formes adorables. *L'Oiseau* et *l'Insecte*, *l'Amour* et la *Femme* surtout ont compromis sa gloire. Il apparaît, depuis ces livres, comme le plus inégal des artistes de notre

langue. Il est impossible d'être tour à tour, et par de brusques sauts qui déconcertent, plus granitique et plus inconsistant.

Ces œuvres doivent disparaître. Le livre qui ne contient que des morceaux d'anthologie, si beaux qu'ils soient, est condamné à une mort totale. Nous serons forcés d'oublier les pages envahissantes de l'assainissement progressif de la terre par le travail obscur et gigantesque des insectes et des oiseaux. Nous serons forcés de ne plus voir l'illumination des forêts tropicales, la nuit, quand le vol dansant des mouches zèbre de raies de feu les vapeurs empoisonnées qui montent des marais grouillants de reptiles. Nous n'entendrons plus, dans les soirées énevantes, le chant du rossignol que tous les oiseaux écoutent, la pure lamentation de l'amour et des ténèbres, le sanglot roulant, intarissable, qui déchirait Beethoven. Seule, la grande symphonie de *la Mer* continuera de couvrir nos plaintes et de nous pousser à l'action. Ce livre avait été conçu à Royan, en 1859, près des vagues, rêvé dans les nuits d'orage, alors que débarrassé par la *Femme* et l'*Amour*, de ses préoccupations de pédagogie amoureuse, il avait décidément repris avec l'*Histoire de France*, l'ouvrage central que sa santé compromise le pressait d'achever. Ici, la botaniste éperdue ne pouvait plus agir sur lui. Les herbiers, les bouquets champêtres, la chasse aux papillons, les baisers entre les deux ailes du rouge-gorge blotti dans la main, la haine pour le méchant rapace à tête plate qui poursuit l'innocente bestiole, tout son mince bagage chavirait devant l'immensité terrible dont sa cervelle ne pouvait

embrasser l'ensemble, dont son œil ne pouvait saisir le détail. La pensionnaire au cœur sensible s'effondrait au spectacle de fécondité et de massacre indifférents que l'obscur vie de l'Océan offrait au mâle. Ici, il reprenait sa force. Du fond des eaux, du fond des entrailles mouvantes d'où toute vie, aux origines, est sortie pour s'élever de forme en forme dans les vaisseaux remplis du sang chaud et salé des mammifères et des hommes, du fond des grandes eaux il vit monter les terres, il cristallisa leur squelette avec l'incommensurable armée des animalcules qui travaillent pour nous depuis l'aube des temps. Il roula péle-mêle avec les perles et les monstres dans les fleuves visqueux qui traînent la fécondation sur la mer. Il suçait le lait des baleines, ouvrit ses veines pour mêler son sang à leur sang. Jamais on ne s'était plongé avec une si vaste volupté dans le torrent de vie liquide qui nourrit l'univers.

Dans tous ces livres, ce qui domine, comme dans les autres, c'est la hantise de l'amour. Ce qui les perd — si l'on en excepte *La Mer*, c'est le besoin de prêter à toutes les choses les sentiments de moralité ou d'altruisme qui se sont peu à peu introduits dans notre nature, depuis les mille, ou deux ou trois ou quatre mille siècles au cours desquels les nécessités de la concurrence vitale ont fait de nous des associés. Au lieu de retrouver dans sa puissance amoureuse et sentimentale, fleurissant et tout enivré d'intelligence, l'aveugle désir qui pousse la bête à la bête, monte avec les liquides du sol jusque dans les feuilles des arbres, entraîne les astres eux-mêmes dans un

irrésistible mouvement, il étend aux bêtes, aux arbres, aux pierres les sentiments artificiels développés dans les âmes par l'organisation défensive que les sociétés ont peu à peu créée contre l'amour. La modification de ses idées religieuses contribuait pour beaucoup au développement de cet état d'esprit. C'est après son mariage et la brusque interruption de son apostolat politique et antichrétien, qu'encore tout imprégné de l'influence de Quinet, Michelet aborda l'étude de la Réforme. Son adhésion morale au protestantisme ne fut qu'une réaction de sa conscience contre son tempérament, réaction qui se poursuit dans les livres qu'il écrivit sur la nature et ceux qu'il écrivit sur la *Femme* et l'*Amour*. Peu d'ouvrages sont plus pénibles à lire, parce que peu sont moins sincèrement écrits. Au fond, Michelet avait toujours méprisé la femme, parce qu'après l'avoir trop vainement désirée avec ses seuls sens, et trop furtivement possédée dans ses crises sexuelles, une réaction sentimentale trop intense s'étant produite, il tenait à s'excuser à ses yeux et voyait maintenant en elle « une malade » qu'il avait le devoir de soigner et de dorloter. C'était encore du mépris, et George Sand eut raison de s'en indigner. Ce qu'il écrit sur elle, dans ces deux livres où il croit l'exalter, est fort humiliant pour elle. Il la tient — et le dit — en piètre estime intellectuelle. Raison de plus pour qu'il se proclame son esclave, puisqu'elle a besoin de lui. Il ne prenait pas garde qu'il la condamnait à être elle-même l'esclave de son infériorité tyrannique.

Il dut bien souvent, quand il conçut et écrivit

ces deux livres ennuyeux, creuser avec douleur une pensée qu'il avait eue devant le *Saint-Georges* de Rubens, au cours du voyage qu'il fit en Flandre, en 1849, quelques mois après son mariage. Il le vit entre ses deux femmes, celle qui était morte et la jeune qu'il avait prise, « vieux mari amoureux, avec les contradictions d'une force décroissante et d'une sensibilité croissante ». Ses deux livres, pour qui sait lire, sont là-dedans. Il découvrirait trop tard que le bonheur est dans la fidélité qui conduit à l'approfondissement de l'amour et célébrait, en termes quelquefois émouvants, la double communion sensuelle et morale qui peut faire, de deux êtres normalement unis, un seul bloc de chair et d'âme, mais qu'il ne connaîtrait jamais, parce qu'il était trop jeune lors de la première union, trop vieux lors de la seconde. Rubens, meurtri, désabusé, s'était retourné vers lui-même, pour inonder le monde d'amour dans un élan de désespoir. Mais Rubens jeune n'avait pas fui l'amour, il y avait baigné son être, sainement, simplement. Michelet, lui, avait lutté trente ans, s'était laissé vaincre au port. Il n'avait pu accepter jusqu'au bout le sacrifice que lui demandait sa nature. Là où l'imagination toujours jeune et saine de Rubens avait répandu les fruits mûrs d'une vie sensuelle normale, l'imagination toujours jeune, mais déviée de Michelet ne pouvait répandre que les fruits gâtés d'une vie sensuelle insuffisante.

VII

Du moins, quand il revenait de ses excursions sentimentales pour se rasseoir à sa « table de chêne » et reprendre le grand poème épique qu'il avait commencé d'écrire à l'âge des départs décisifs, retrouvait-il, en touchant la poussière ardente du passé, la joie et la sérénité viriles qui conduisent toujours l'artiste obéissant à son instinct, droit à la création vivante. Bien que sa nouvelle orientation politique ait rendu à la critique historique la seconde partie de son histoire plus suspecte encore que la première, elle a la même force d'enthousiasme, le même visage concret, le même emportement lyrique, la même vibration de cordes nerveuses, un accent inouï d'entraînante passion. La Révolution y monte comme un orage, depuis Luther, moine sensuel, héroïque et buveur de bière, conduisant à l'assaut de Rome des foules qui chantaient, depuis Michel-Ange déchaînant au fond de la Sixtine le tonnerre du Jugement, jusqu'à Panurge-Diderot ouvrant toutes les sources de la vie pour y désaltérer le monde. Entre eux, de terribles visions, la Hollande inondée, Ruyter dans l'incendie des flottes, les dragoonades des Cévennes, et la torche et le fer au service de Dieu. Il avait vu ressusciter, dans l'Encyclopédie, après cent cinquante ans de réaction théocratique, le XVI^e siècle, ce

« héros ». S'il n'avait pas eu raison d'interrompre la tâche entreprise pour écrire les six volumes qui vont du 14 juillet au funeste Thermidor, la préface qu'il écrivit en 1869 à l'ensemble de son *Histoire*, n'aurait pas cet accent de force éternelle: « On fut surpris, mais rien n'était plus sage. Après maintes épreuves que j'ai contées ailleurs et où je vis de près l'autre rivage, mort et renié, je fis la Renaissance avec des forces centuplées. Quand je rentrai, que je me retournai vers mon moyen âge, cette mer superbe de sottise, une hilarité violente me prit, et, au XVI^e, au XVII^e siècles, je fis une terrible fête; Rabelais et Voltaire ont ri dans leur tombeau. Les dieux crevés, les rois pourris ont apparu sans voile. La fade histoire du convenu, cette prude honteuse dont on se contentait, a disparu. De Médicis à Louis XIV, une autopsie sévère a caractérisé ce gouvernement de cadavre. »

L'évolution qui avait conduit ce catholique de tempérament et de tendances, sinon de foi, à s'emparer de la Révolution, de la Renaissance et de la Réforme pour les opposer au moyen âge au nom de l'idéal de libération qui se leva par elles sur le monde, et dont la conception qu'il eut du rôle historique de Jeanne d'Arc, son amitié avec M^{me} Dumesnil, l'influence de Quinet, de Mickiewicz, ses dix années de lutte politique sont les étapes, était parvenue, quand il reprit son *Histoire*, au bout de ses conséquences logiques. On devait voir, entre son moyen âge et ses temps modernes, un antagonisme flagrant. Il l'a vu lui-même, puisqu'il s'en accuse. Le Michelet de 1855, on l'a dit souvent, il le croyait aussi, est l'en-

nemi déclaré du Michelet de 1835. Rien n'est plus faux. Un artiste de cette envergure suit toujours la même ligne, et avec une autre rigueur, une autre force, une autre foi que les méthodistes impeccables chez lesquels le développement de l'esprit critique éteint la faculté de choisir entre deux chemins. Seulement, chez l'artiste, la route suivie chemine à l'intérieur des choses, on ne l'aperçoit pas. Il s'y trompe souvent lui-même, et, comme ceux qui le critiquent, prend la lettre pour l'esprit. Le Michelet révolutionnaire et antichrétien ne diffère du Michelet chrétien et traditionaliste que par l'interprétation d'une formule. Son moyenâge s'achemine vers la Révolution du même élan que le siècle de Rabelais.

Il n'aime et ne sent qu'une chose, la vie. Il ne hait que les siècles morts. Quand il écrit le moyen âge, il l'aime avec passion, parce que ce qu'il voit briller à son centre, le XIII^e siècle, lui paraît vivant jusqu'aux entrailles, vivant, c'est-à-dire portant en lui une foi prodigieuse en la vertu de l'action. Il aime pour leur vie Jeanne d'Arc, la Renaissance, la Réforme et la Révolution, il déteste le XV^e et le XVII^e siècles qu'il voit artificiels, décrépits et découragés.

Quand, dans sa préface à la Renaissance, il revient sur l'architecture ogivale et s'accuse de l'avoir aimée, s'accuse, le pauvre grand poète, d'avoir montré l'océan du peuple s'engouffrant dans ce monde de pierres, de vitres et d'air où la vibration des cloches et du verre retentissait dans les cœurs, on sent bien qu'il l'aime toujours. Pourquoi n'a-t-il pas voulu pénétrer plus profondément dans son âme ? Il aurait vu que la cathédrale est vivante avant

d'être chrétienne, que le XVI^e et le XVIII^e siècles sont vivants avant d'être antichrétiens, que christianisme et antichristianisme sont comme un flux et un reflux des courants d'idées nécessaires qui passent à la surface de l'esprit pour lui indiquer un chemin quand il en a usé un autre, mais que sous ces courants, ces flux et ces reflux, la masse de la mer contient la même vie, enfermée et roulante au sein des mêmes profondeurs. Il aurait vu qu'à côté du christianisme des conciles, qui est la mort, le christianisme populaire d'Abailard et des cathédrales affirmait, en même temps que le mouvement communal, les droits de la vie, que le XV^e siècle fut une réaction mystique et féodale contre le XIII^e comme le XVII^e devait être, contre le XVI^e, une réaction théocratique et monarchique, et que la Commune ouvrit, avec l'art ogival, le courant révolutionnaire. Il aurait vu que la Renaissance représentait la soumission à l'enquête individuelle des puissances de vie pressenties par le moyen âge. Il aurait salué dans ses amis, Rabelais, Shakespeare, Christophe Colomb, Cervantès, Luther, Copernic, Michel-Ange, les hommes qui reprenaient à eux seuls, pour l'achever et le préciser, l'immense travail diffus accompli par les foules artistes des grands siècles de l'architecture. Et dans chacun de ceux qui écrivaient un livre, peignaient un tableau, ouvraient un cadavre, regardaient le ciel au télescope ou se lançaient sur les mers, il eût reconnu un ouvrier gothique sortant de la masse anonyme pour soumettre à sa raison les conquêtes de sa foi. Alors, il eût compris pourquoi il faisait bien de ne pas déchirer ses premiers livres,

il eût compris que son amour n'avait pas changé d'objet, il eût vu les rangs pressés des maçons de la cathédrale pousser du fond des siècles à l'assaut de la Bastille la canaille de Paris.

L'étrange, c'est que sa haine pour le christianisme, sous la forme qu'il avait prise au moyen âge latino-barbare, l'ait poussé à l'adorer sous la forme que les peuples du Nord de l'Europe lui donnèrent au XVI^e siècle. Il ne vit pas que le protestantisme, bien que né de la même exaltation des puissances vitales que la Renaissance, tenta, contre l'esprit même de la Renaissance, un retour au christianisme primitif *. Sa haine pour Loyola le jeta dans les bras de Calvin et la fumée des bûchers de l'Inquisition lui masqua le bûcher de Michel Servet. Séduit, dans son imagination d'artiste par la personnalité puissante de Luther, homme du XVI^e siècle, débordant de force joyeuse, de vie grondante, gonflé d'hymnes et de sang, il confondit avec le Réformateur, comme on a confondu avec le Christ la doctrine de ses apôtres, le mouvement de réaction qui sortit de lui et plongea pour deux siècles l'Allemagne dans une invincible atonie. Il vit bien l'émotion de Dürer à l'approche du terrible moine, il ne voulut pas voir qu'avec Dürer mourut la pensée allemande, écrasée dans l'œuf par la noblesse luthérienne. Il ne vit pas que la Révolution française, qu'il croyait être un prolongement de la Réforme, et qui était réellement une répercussion lointaine des forces délivrées par les premiers réformateurs, fut surtout combattue et définitivement brisée par les puissances protestantes. Chose plus essentielle, il ne s'aperçut pas qu'en

Angleterre, dès le XVI^e siècle, en Allemagne au XVIII^e, la religion réformée se modela étroitement sur la forme du tempérament national, tandis qu'en France, où elle n'était pas une émanation du tempérament national, son triomphe eût risqué de l'étouffer pour toujours. Il dut cependant le sentir : je ne crois pas qu'il ait jamais, comme Quinet, souhaité réellement la protestantisation de la France, qui avait virtuellement rejeté le christianisme, par Rabelais et Montaigne, par-dessus le dos de Calvin.

Il ne vit pas non plus, — le spectacle des évolutions dépassées et la passion qu'il mit dans les luttes politiques le détournant de l'étude des problèmes économiques que suscitait chez les socialistes des diverses écoles primitives l'industrialisme naissant, — il ne vit pas que le protestantisme, par son appel au développement exclusif de l'individu social et familial au détriment de l'individu passionnel et humain constituait la religion la mieux faite pour servir de charpente à l'édification des sociétés capitalistes. Il dépassa de toute la durée du temps l'idéal bourgeois par sa générosité d'homme et sa puissance de poète qui le rattachent au grand courant irrésistible allant des hymnes védiques jusqu'au fond du futur, mais il crut que le monde était définitivement fondé sur le trépied d'airain de la Patrie, de la Propriété et de la Famille. Malgré son sens profond de l'unité et de la continuité de la vie, il ne s'aperçut pas que la Patrie, la Propriété, la Famille pouvaient changer de forme, qu'elles n'étaient sous les formes actuelles, comme toutes les manifestations de la vie universelle et sociale, que des pas-

sages nécessaires et non des bornes où l'idéal humain était condamné à se fixer pour toujours. Certes, il eut des inquiétudes prophétiques. Dans le *Peuple*, analysant la genèse de la bourgeoisie française dont il méprisa toujours les représentants, il a écrit qu'« il semble que l'homme ne soit que l'accessoire de la fortune. » Il a eu l'audace très nouvelle alors de voir dans les guerres flamandes, dans la guerre de Cent ans, des phénomènes économiques, l'audace plus grande d'affirmer que l'esclavage fut une sécrétion économique n'ayant absolument rien à voir avec la religion et la morale. Il a parfaitement saisi la transformation que subit l'idée de Patrie au commencement du siècle, avec les guerres de conquête. Il parle quelque part du « funeste militarisme ». Mais une tenace espérance le précipitait toujours en avant des événements actuels et des théories dominantes. Il avait trop senti l'idée que représenta la patrie, sa méconnaissance de l'évolution économique ne lui permit pas de douter qu'elle pût représenter la même idée dans l'avenir. Il avait l'œil fixé sur la période de notre histoire qui va des Fédérations à la fin des guerres défensives et constitue sans doute un moment d'idéalisme collectif à peu près unique dans l'aventure humaine. La patrie, une minute, alors, incarna la liberté des peuples. Dans les rangs les plus obscurs des soldats de la République, il alla délivrer le monde. Sa confiance inébranlable dans l'instinct des foules lui faisait croire à la nécessité des renouvellements profonds qui peuvent rendre la France à sa destinée. Et si l'on étend le mot aux futurs mouvements sociaux

qu'il eût certainement pressentis et voulu s'il était né vingt ou trente ans plus tard, n'a-t-on pas le droit d'espérer que le cri de guerre qui termine une de ses préfaces sera encore entendu? « La France, sachez-le, n'aura jamais qu'un nom, inexpiable, qui est son vrai nom éternel : la Révolution. »

VIII

Pour Michelet, dit M. Gabriel Monod, « l'Histoire est le drame de la lutte entre la liberté et la fatalité. Le Christianisme commence la victoire de la liberté, la Réforme la continue, la Révolution l'achève. » Cette formule, en effet, réservée faite du rôle du Christianisme que Michelet n'envisageait pas du même point de vue au commencement et à la fin de ses études, résume assez bien, dans ses grandes lignes, la direction de sa pensée. Et ce que la critique moderne lui reproche, c'est beaucoup plus d'avoir tenté de dégager une loi dynamique de l'évolution générale des sociétés que d'avoir donné pour base à cette loi des faits insuffisamment démontrés. On a beaucoup moins combattu ses conclusions que son droit à conclure.

Les théoriciens de la science historique¹ ne reconnaissent à l'historien qu'un droit, c'est d'exposer

1. Lire notamment *l'Introduction aux Etudes historiques*, de MM. Seignobos et Ch. V. Langlois.

les faits avec une impartialité rigoureuse, objectivement, de rechercher les causes, le mécanisme et les effets d'une série d'événements, après avoir minutieusement exploré les sources qui nous les rapportent, de ne jamais prendre parti dans le jeu des passions humaines, de ne pas tenter de constituer sur l'étude, même désintéressée de l'aventure des hommes, une philosophie de leur histoire qui ne saurait exister. C'est une opinion. Elle n'est ni plus ni moins défendable que celle qui consiste à dire que l'historien a le droit d'avoir une opinion.

Il serait d'abord trop facile de faire remarquer aux historiens — qui le reconnaissent volontiers — que l'histoire n'est pas une science, que le fait historique n'est démontrable scientifiquement ni par l'observation directe, ni par l'expérience, et que l'historien doit se contenter d'une vérité plus approximative que celle qu'exige le savant. Mais on peut admettre un moment que l'historien, avec les moyens d'investigation dont il dispose aujourd'hui, parvienne à établir la réalité des événements historiques avec une rigueur suffisante pour que nous puissions humainement nous en contenter. Son rôle doit-il s'arrêter là ?

Si son rôle s'arrête là, la science historique n'a rien de commun avec la science qui n'est qu'un système de relations obtenu par une série de *généralisations* progressives que nos procédés d'expérimentation nous permettent de considérer provisoirement comme des lois. Elle n'a rien de commun avec la morale qui n'a pu être établie que par une longue suite de *généralisations* ataviquement transmises

et très lentement contrôlées par notre expérience millénaire. Elle n'a rien de commun avec l'art, qui est une *généralisation* individuelle et intuitive dont la nécessité s'impose à l'avenir par la durée et la qualité de l'émotion qu'il nous procure. Elle est un corps étranger dans notre univers intérieur, une sorte de pierre inerte incapable d'entrer dans notre conception générale du monde par sa participation au jeu complexe, simultanément et progressivement harmonieux de nos connaissances humaines.

Comment les théoriciens de l'histoire scientifique, comment toutes les écoles qui prétendent réduire ces connaissances à un catalogue de faits ne s'aperçoivent-ils pas que la critique scientifique elle-même n'a pu s'échafauder que sur un immense amas de généralisations approximatives venues du fond de l'expérience? * Comment ne s'aperçoivent-ils pas que l'affirmation seule est féconde et qu'il appartient au seul avenir de retenir ou de rejeter ce que l'expérience des futures humanités leur aura montré dans cette affirmation d'utile et d'inutile à son développement. A quoi sert la science, si ce n'est à nous en servir? A quoi donc pourrait bien servir l'histoire, si ce n'est à nous en servir? Et pourquoi ne pas nous décider, dès que nous sommes *humainement* certains de la réalité objective d'un groupe de faits, à utiliser l'histoire comme nous utilisons la science, la morale et l'art, comme matière à nos constructions idéales qui ne nous renseignent peut-être pas beaucoup sur la signification absolue de l'univers, mais nous renseignent un peu sur nos rapports avec lui, sur ceux qui vivent avec nous, sur les conditions de leur vie

et de la nôtre, leur permettent de se comparer dans notre œuvre à nous-mêmes et de préparer ainsi avec nous-mêmes, notre commun destin ?

Que les théoriciens de l'école scientifique en Histoire obéissent à leur tempérament et fassent leur métier en collectionnant des faits après avoir soumis leur réalité au contrôle de tous les moyens de recherche que leur raison et leur méthode leur procurent, c'est leur droit, c'est leur fonction, c'est une fonction nécessaire. Mais est-ce pour leur seule distraction qu'ils collectionnent et contrôlent ces faits ? Et ces faits, une fois collectionnés et contrôlés, leur appartiennent-ils ? Parce qu'ils refusent le titre d'historien à celui qui s'en empare pour les faire entrer dans le mouvement général de l'humanité et participer à son action, devons-nous condamner son œuvre ? Historien ou non historien, c'est en creusant l'Histoire que les hommes comme Michelet ont apporté leur pierre à l'édification de l'avenir.

Concevoir scientifiquement l'Histoire, c'est tendre à dégager peu à peu de l'Histoire, constituée sur des faits établis, la loi de l'évolution économique, sociale, morale, politique, intellectuelle, des groupements humains qui font l'Histoire. Quand nous avons obéi scrupuleusement aux méthodes d'élimination et de choix que la critique historique a mis à notre service, nous n'avons pas plus le droit de refuser le concours de notre intuition que nous n'avions celui de refuser le concours de notre raison lorsqu'il s'agissait d'éliminer et de choisir. C'est surtout si l'historien est un artiste, s'il consent à formuler de la façon vivante que son émotion lui impose les rapports dont les

combinaisons de plus en plus générales et complexes parviendront à incorporer à notre conscience le mouvement et le sens de l'Histoire, qu'il participera lui-même à l'orienter. Nous ne pouvons avoir de la société et de l'univers qu'une conception esthétique, dont les seuls éléments qui nous auront servis à l'édifier doivent rester soumis au plus rigoureux contrôle, mais dont l'entraînant émoi qu'elle nous procure pourra seul nous dire si elle répond à la réalité des puissances d'adaptation qui poussent l'humanité à choisir sa route. « L'homme, dit Michelet après Vico, est son propre Prométhée. »

Michelet, penché sur le temps, a cru voir l'humanité, avec des accidents en cours de route, des reculs partiels, des chutes qui semblaient mortelles, des essors brisés et repris, monter peu à peu, d'un effort titanique, vers la conscience d'elle-même et devenir de plus en plus digne de préparer son destin. A-t-il eu tort? Certainement non, s'il a vu, dans le combat désespéré que nous soutenons depuis notre berceau contre les impulsions primitives ou en faveur des besoins nouveaux qui brisent à chaque minute le rythme social, une tendance à réaliser la liberté qu'elle désire. Oui, peut-être, s'il a cru qu'il lui fût possible de la réaliser définitivement, car la possession de la liberté désarmerait l'effort que nous employons à la conquérir et par conséquent à vivre. Le vague déisme qu'il tenait du XVIII^e siècle et qui traverse son œuvre entière ne nous permet pas d'en douter. Il crut qu'une moralité originelle présidait à l'évolution et à l'organisation de l'univers.

En dehors des erreurs de fait qui se sont glissées

dans ses livres, en dehors de l'aveuglement passionnel qui lui fait assez souvent, et d'absolue bonne foi, conclure en sens contraire des documents sur lesquels il s'appuie, en dehors de son obstination à attacher parfois à des événements secondaires une action prédominante sur la politique mondiale, c'est là le plus grave reproche, ou du moins la plus grave restriction qu'on puisse adresser à son œuvre. Nourri comme il l'était, presque seul à cette époque, de l'esprit, sinon des doctrines de l'évolution, il eût creusé une trace encore plus profonde, — lui dont Taine et Renan sont sortis tout armés, — si, laissant de côté le spiritualisme sentimental des Encyclopédistes, il eût résolument placé au terme de l'effort humain, l'absolu qu'il plaçait à son commencement. Il n'eût pas jugé un féodal du moyen âge avec l'optique d'un professeur du XIX^e siècle, un nègre avec l'optique d'un lapon. Michelet qui surprit partout, dans la Nature, dans l'Art, dans l'Histoire, l'écoulement incessant, le renouvellement et la fluidité des forces, qui combattit après Diderot, l'immobilité des mathématiques pour suivre la mobilité des sciences biologiques, opposant à Laplace et Cuvier, Bichat, Geoffroy-Saint-Hilaire, surtout Lamarek « qui rétablit de forme en forme la circulation de l'esprit », Michelet ne vit dans le monde qu'un point fixe, le principe de moralité. Il ne s'aperçut pas qu'il eût donné à sa foi bien plus de puissance encore, si, au lieu d'invectiver les forces qui ont contrarié l'organisation des sociétés humaines, il eût rendu justice à leur rôle historique et montré leur transformation progressive devant les nécessités d'adap-

tation nouvelles qui introduisent lentement un peu plus d'ordre dans l'esprit de l'humanité.

Pourquoi ne regardait-il pas jusqu'au fond de lui-même ? Il y eût vu se dérouler le drame du mythe d'Hercule, sur lequel il écrivit un jour dans *la Bible de l'Humanité* un si formidable chapitre. Il y eût vu que la moralité n'est pas dans l'acte, mais dans l'effort pour l'accomplir et que celui qui veut rester un juste jusqu'à la fin a beaucoup plus mérité par la somme d'effort qu'il a introduite dans le monde, s'il a eu à lutter sans cesse contre les sollicitations de sa nature, même s'il a été vaincu, que celui qui resta sans difficultés dans l'ornière toute tracée de l'ordre social établi. Au reste, il le sentait. S'il s'attache toujours en désespéré à la loi morale, comme un homme qui se noie à la perche tendue, il préfère d'instinct celui qui lutte et succombe à celui qui n'a pas à vaincre parce qu'il n'a pas à lutter. Dès que cet admirateur passionné de la Réforme, cet intransigeant champion de la morale rentre dans l'Histoire vivante, il se reprend d'instinct. Il aime Mirabeau, empoisonné de vices, pour sa puissance et son rayonnement. Il ne peut sentir Robespierre, moral disciple de Rousseau. Il adore Danton, disciple immoral de l'immoral Diderot, qu'il adore. L'artiste l'attire toujours. Il sent qu'il porte en lui, du fait même de la grandeur du combat dont il est le théâtre, une source de générosité, de sacrifice et d'action qui est supérieure à tout, contient tout et crée tout, parce qu'elle s'appelle la vie.

Michelet est vivant, c'est là sa force. Quelle que soit la valeur objective de son œuvre, elle a pour nous

une valeur qui dépasse toutes les autres, puisqu'elle vit. Qu'il y ait ou non une loi historique, son histoire est, puisqu'elle vit, d'accord avec la loi qui fait que nous sommes vivants. Personne, en tout cas, pas un seul artiste, en ce siècle, ne fut plus vivant que lui par sa façon d'écrire, de penser, d'agir. Il poursuivit partout la vie, il la vit monter dans l'humanité ascendante du fond des humanités mortes, du fond du sol qui passe en elle, couler dans ses os et ses muscles avec le pain, la viande, le sucre, le sel dont elle se nourrit. Avec le chyle, il déplia les elytres des insectes, il ouvrit avec le sang les ailes des oiseaux, il tressaillit de volupté quand il pénétra avec l'eau du Nil dans l'herbe calcinée. Il eut en lui la vie énorme de la mer. Il fit entrer la vie, à pleins torrents, dans les papiers et les grimoires, précipita son flot dans les méthodes de recherche qu'il imposa à l'avenir, il rythma de ses pulsations tous les mouvements du corps social dont il sentit, le premier, la complexité infinie. Seul, il eut le droit d'appeler l'Histoire « une résurrection » parce que seul il la fit revivre. Et parce que, réunissant dans sa vie même, la vie universelle à la vie de l'humanité, il participait à la leur, il sut cinquante ans avant nous que les deux grandes forces de son siècle furent le Transformisme de Lamarck qui réunit les hommes à toute l'étendue et la durée du monde, et la musique de Beethoven qui les réunit entre eux.

IX


La fin de sa vie ne fut pas heureuse. Du moins, si elle fut heureuse, aurions-nous le droit de nous en affliger. En juillet 1850, un fils lui naît, qui meurt trois mois plus tard. En 1855, meurt sa fille Adèle, la femme d'Alfred Dumesnil. En 1864, meurt son fils Charles. Nous ne savons pas s'il souffrit. Sa femme avait éloigné de sa vie tous les compagnons de sa vie. Il ne voyait plus le sculpteur Préault, qui avait été l'un des plus fidèles. Il ne voyait plus Quinet, qui avait été le plus fort. Il ne voyait plus son gendre, et de moins en moins ses enfants, ses petits-enfants qu'on lui conduisait quelquefois. Elle le voulait tout pour elle. Sa gloire était son bien. Peut-être eût-il le droit de pleurer son fils et sa fille: nous ne savons pas s'il le fit. Peut-être prit-il le droit, dans l'intimité de son être, de se demander pourquoi il avait fermé sa porte à Préault, à Quinet: nous ne savons pas s'il le prit. C'est peu probable. Elle était là pour le convaincre que les torts étaient de leur côté et que son amour, d'ailleurs, compensait bien ces amitiés. L'histoire de ses dix dernières années, c'est celle de ses dernières œuvres, c'est celle des réceptions qu'il donnait avec sa femme aux amis qu'elle lui choisissait, gens de lettres et professeurs des générations nouvelles dont l'hommage, pour atteindre le maître, devait passer par elle. Nous ne voyons plus que par le dehors un vieil homme soigné, de manières affables, avec un grand visage fin

sous le flot des cheveux blancs, une longue redingote, une haute cravate et des souliers vernis dépassant le pantalon noir que tire le sous-pied. Ses livres, *l'Histoire* surtout, jettent toujours une flamme aussi vive, mais nous ignorons ce qui brûle au foyer qui l'alimente. Le vaste univers symbolique au-dedans duquel circule sa pensée est peut-être plus mystérieux, mais moins émouvant pour nous. Il avait été à la fois, par la force lyrique et par la sensibilité, prophète et femme. Dès qu'il revient à *l'Histoire*, il retrouve sa double puissance de sentir jusqu'aux entrailles et de traduire ce qu'il sent par des cris de passion qui tracent dans le souvenir comme des sillons d'incendie. Mais il parle trop souvent du fond de sa prison douillette, sous la surveillance d'un œil inquisiteur et langoureux. Ses révoltes instinctives du début doivent être réprimées, il semble goûter un bonheur niais qui le noie d'attendrissement. Pas de livre plus assommant que *Nos Fils*. Pas de spectacle d'abdication plus irritant que celui qu'il donne aux jours où, aveuglé par les montagnes de diamant du pôle et de l'Himalaya¹, après avoir précipité du haut des glaciers de l'Europe l'écoulement des grandes eaux, erré dans les forêts de châtaigniers, de sapins, de hêtres, écouté, du centre même de la terre, craquer ses os, suivi les fleuves chauds que les volcans, pour réchauffer ses veines, lancent au travers de la mer, il cédait la plume à l'encombrante épouse qui rentrait de sa chasse aux plantes derrière « le guide au jarret nerveux ».

1. *La Montagne.*

Si des œuvres qu'il vaut mieux oublier ébranlent notre affection, nous devons vivre, pour lui revenir, ses dernières années. Il croyait que la France et l'Allemagne avaient reçu d'en haut la mission d'humaniser le monde. Avec l'Italie, il les reconnaissait pour ses éducatrices. Quand il vit la France et l'Allemagne se déchirer, l'illusion de sa vie croula, il crut que Kant et Beethoven reniaient la Révolution. Il alla cacher sa douleur à Florence, d'où, en 71, il lançait à l'Europe, en faveur de son pays, un appel désespéré. En avril, en mai, aux nouvelles atroces de Paris, il fut frappé de deux attaques. Son cerveau, sa main n'obéissaient presque plus à son cœur. Il tenta d'achever son œuvre, péniblement, mais *l'Histoire du XIX^e siècle*, qu'il avait commencée, ne put dépasser Waterloo. Sa femme le conduisit à Hyères où il finit de vivre le 9 février 1874. Son gendre, ses petits-enfants, ses amis le surent par les journaux.

L'Histoire de France, l'Histoire de la Révolution suivront la fortune de notre esprit. Elles auront la destinée de notre langue. Il pensait sûrement à elles quand il disait, parlant des historiens qui, avant ou autour de lui, avaient tenté ce qu'il réalisa: « Ils ont été brillants, judicieux, profonds... Moi, j'ai aimé davantage. »



DOSTOÏEVSKY

SUR vingt-deux qu'on venait d'arracher à la geôle dans la nuit et qu'on avait menés sur une place par le froid terrible d'avant l'aurore de décembre, trois étaient liés au poteau. Une bouche invisible avait lu la sentence, seule à tomber dans le silence de la neige et la solitude des cœurs. L'officier levait son sabre, les fusils allaient partir. Fiodor Mikhaïlovitch Dostoïevsky, qui comptait trente-un ans d'âge et attendait son tour au milieu des autres, n'avait plus qu'un moment à vivre. Il ne souffrait pas. Une lucidité puissante l'emplissait, au centre des ténèbres et de l'engourdissement singulier où se noient, à l'heure de la mort, toutes les circonstances et le fait même de la mort. Ses cinq dernières minutes lui faisaient « l'effet d'une éternité, d'une richesse immense »¹, qu'il divisait en périodes ré-

1. *L'Idiot.*

gulières pour les employer à penser. A la seconde où l'officier baissait son sabre, la grâce arriva . . .

Tels furent ses débuts dans le drame de vivre. On peut parler de drame là où le printemps et l'été sont des passages frissonnants entre deux étendues livides dont la neige, le gaz des villes, la peine du fouet, les processions mystiques, la famine, la lampe devant l'icône forment le fond de l'attente et du souvenir. Mais jusqu'alors il n'avait fait que côtoyer le drame, écrire un roman sur les pauvres, saluer avec tout le monde en faisant le signe de croix l'assassin qu'on emmène, l'innocent qui passe, la chaîne des malheureux partant pour la Sibérie. Maintenant, pour toujours il était dans le drame même, on se découvrait devant son malheur à lui et le signe de croix traçait des sillons dans son cœur. Il était entraîné dans la sombre aventure, ferré, rasé, tournant la meule au fond d'un bagne, n'ayant pas le droit d'écrire, lisant quelques minutes chaque jour un seul livre, l'Évangile, que les femmes des déembristes, depuis vingt-cinq ans en Sibérie, venaient apporter aux forçats quand ils se présentaient aux portes de l'Enfer : « Nous sommes des gens broyés, nous n'avons plus d'entrailles. C'est pour quoi nous crions la nuit. »

A-t-il crié la nuit ? Non. Quand les litanies du désespoir doivent monter si haut, rien n'a dénoncé leur présence au fond d'une poitrine où tout s'accumule dans un émoi angoissant et muet. Comme il avait une âme immense il était seul, et il ne pouvait s'isoler. Comprend-on pourquoi celui qui peut seul vivre tous les martyres qu'on endure autour de lui

est aussi celui qui est seul ? C'est ainsi. Qui donc pourrait imaginer le sien puisqu'il est au centre des choses, puisqu'en voyant le soldat triste et gris bâtonner le forçat son frère, il a senti dans sa chair les brûlures déchirantes, puisqu'il a rôdé dans les bois, au printemps, avec l'évadé des galères, puisqu'il est mort avec celui qui meurt, puisqu'il a éprouvé le désir unique de celui qui est enchaîné au mur pour six années : sortir dans la cour. Nul autre ne sait, ici, que tout malheureux possède une espérance infinie qui l'élève de toute l'immensité de l'espérance au-dessus de son malheur.

II

Quand il sortit de là, après quatre ans, il avait compris pour toujours qu'il est des intentions, et non des actes, que l'innocence peut exister dans le crime, l'ignominie dans la vertu, qu'il n'est pas de raison pour que l'assassin ne soit semblable aux autres hommes et les autres à l'assassin. Il rentrait dans la vie avec cette idée formidable qui l'y accompagna jusqu'au dernier moment. Tout se groupe autour et l'alimente, comme du bois mort, des mousses sèches, de la graisse et du vent le feu. Tout, son mariage, l'amour, ses enfants, sa traversée de la misère, sa pitié tragique, sa gloire et le tremblement de son cœur.

C'est pourquoi sa vie même semble un reflet lointain et triste de son œuvre. Il est comme un de ceux qui ont vécu dans ses livres, né dans un hôpital¹, d'enfance chétive promené dans les bois monotones et rencontrant tous les jours le peuple « porteur de Dieu ». Il est épileptique. Sa mère meurt de la poitrine alors qu'il n'a point vingt ans. Quand on l'enferme dans une Ecole militaire, il s'arrache au sommeil toutes les nuits pour écrire *les Pauvres gens*². Puis, des épisodes étranges, dans le froid, l'obscurité, le secret, Nekrassoff arrivant au milieu de la nuit, le serrant dans ses bras, restant à causer jusqu'à l'aube, l'emmenant à Bielinsky qui le salue grand écrivain. C'est le temps où règne l'esprit de Gogol et de Pouschkine, le temps d'Eugène Süe, des *Misérables*, l'approche de la seconde révolution de France et de l'affranchissement des serfs russes, et peut-être ne voit-on que la beauté sentimentale de ce livre dont la pudeur du pauvre est le prétexte continu. C'est probable. Ni Dostoïevsky, ni le monde ne sont encore mûrs pour son œuvre. Son âme erre et reçoit d'ailleurs. Il est indifférent aux idées et aux systèmes. Il n'apprit peut-être que le jour de son arrestation qu'il faisait partie d'un cercle interdit. Il suivait ses amis, son frère, et causait peu. Il ne sut sans doute jamais pourquoi on l'avait conduit, dans une nuit d'hiver, au poteau d'exécution. Si sa vie n'avait pas été jusqu'à la fin une souffrance qui se nourrissait d'elle-même et grandissait à s'ap-

1. 1818, à Moscou.

2. Publié en 1846.

profondir dans ses œuvres, cette révélation soudaine des prétextes les plus exceptionnels et les plus terribles de la souffrance serait le centre de ses jours.

Mais quelle triste histoire ! On ne voit de ces aventures que dans ce lointain pays glacé qui saisit la flamme asiatique et la disperse au travers des marais et des herbages comme pour lui fournir l'aliment primitif de la terre occidentale. Quatre ans de bague, dix ans de Sibérie, rien que des pleurs, des files sans nombre de disciplinaires enchaînés ou armés, la longue nuit, l'immense hiver polaire coupé de courtes brises tièdes et de vertes étendues qui ne réchauffent et n'éclairent la tombe que pour en faire sentir au misérable le froid et l'obscurité. Un mariage, lequel ? Sans doute une de ces amours poignantes qui livrent au premier amour qui s'offre, quel qu'il soit, le malheureux privé d'amour pendant des années de chasteté obligatoire. J'ai entendu un homme qui avait passé quinze ans au bague me dire son émoi devant toutes les femmes, le sentiment éperdu que faisait naître en lui un regard, un frôlement, un pas qui s'approche, l'invincible faiblesse où le jetait la première qui lui parlait. On raconte une vague histoire de sacrifice, Dostoïevsky s'effaçant devant un autre qu'elle aimait, dans une exaltation de tendresse déchirante, puis aimé à son tour, puis brisé quand elle mourut après cinq ans d'union... En tout cas toute l'œuvre tremble d'un immense tremblement d'amour, de cette chose physique et douloureuse qu'est l'amour. Partout, dans *Crime et Châtiment*, dans *l'Esprit souterrain*, les *Possédés*, *l'Idiot*, les *Frères Karamazov* surtout, le livre de la vieillesse enivrée

d'être sans espoir, partout l'amour hésite et rôde, saisissant tout être qui passe. Tout le monde aime, et tue, ou pleure, ou pardonne ou est pardonné. Qui aime? qui est aimé? L'essentiel est qu'on aime, l'amour ne serait pas l'amour s'il n'avait pour compagnes violentes l'angoisse et le soupçon. Quelle chose écrasante et veule... « tu les tues. — Je le sais, mais je n'y puis rien, ce n'est pas ma volonté... » Quand ils parlent, c'est formidable, l'épanchement d'une force brûlante, un fleuve ardent qui couvre tout. S'il dépeint une femme, l'esprit, le corps, tout vit ensemble, sa fierté, sa tendresse, sa cruauté et sa douceur apparaissent dans la façon dont elle marche, la stature, les lourds cheveux, la courbe des hanches et la hauteur des seins. Et quand on a aimé, fût-ce au plus lointain de sa vie, que le cœur est éteint et froid, on ne peut entendre cela sans avoir envie de souffrir.

Le secret de sa puissance est peut-être dans ce conflit entre une sensualité dévorante et sentimentale qu'aucune étreinte n'assouvit et le christianisme profond qui lui faisait chercher dans le renoncement une volupté plus haute que l'amour et qu'il n'y trouvait d'ailleurs pas? Eût-il, sans ce motif inépuisable de misère, résisté à l'autre misère, celle d'entendre ses enfants demander du pain qu'on ne peut toujours leur donner? Nous ne savons pas à quel degré de détresse ce grand homme descendit, expulsions du logement, fuites furtives, visites des hommes de loi, déchets de nourriture achetés à crédit, hivers sans feu, soirs sans lumière, feuilletons qui étaient des cris d'amour d'un bout à l'autre

écrits au crayon sur du papier d'épicerie, des marges de journaux, épouvante de perdre en des luttes déprimantes un temps d'autant plus mesuré qu'on se sent plus de choses à dire. Ce n'est donc pas assez du « pourquoi vivre ? » Le « comment vivre ? » est là qui exige qu'on pense à lui.

Et cependant, pour une seule fois peut-être, il ne faut pas en vouloir aux hommes de ce qu'un homme eut plus de misère que la plupart des hommes n'en peuvent supporter. La misère impose au misérable la connaissance et la culture de ce qu'il a de plus vil dans le cœur. La misère use et diminue. Mais quand le misérable brûle d'une ardeur exceptionnelle, peut-être lui livre-t-elle des éléments d'action qu'il eût ignorés autrement. Celui-là n'eut sans doute que des amours pitoyables, des femmes laides, le désir de n'avoir plus faim, d'avoir moins froid. N'importe. Il est Bacchus. On s'enivre du vin qu'on trouve. La pauvreté, le besoin de pain et de chair passent près de lui, il les prend. La sombre orgie dure quarante années. Plutôt que de renoncer à êtreindre la vie dans une exaltation lyrique où la conscience disparaît, il boit la douleur aux yeux qui pleurent, s'affole du désir qu'il recueille aux lèvres qui tremblent, titube d'ivresse amoureuse et danse en secouant le désespoir et la pitié comme des guirlandes de fleurs.

Il ne s'agit pas de savoir si Dostoïevsky vivant à l'aise eût été Dostoïevsky. Un tel être filtre tout à travers son âme, l'envie de manger et d'aimer, son malheur fait partie de lui, c'est pour les mêmes causes qu'il est génial et misérable. S'il s'était appli-

qué à ne point être misérable, il n'eût pas été ce qu'il fut. Il faut lire l'*Idiot*. Il fut l'*Idiot*. C'est là une vie pantelante, ce Russe a connu toutes les tortures dont le seul spectacle suffit à alimenter l'âme russe, éperdue de souffrance et aussi de consentement à ce qu'il y ait des êtres affamés et des enfants qu'on martyrise et des hommes qui tuent et des hommes qui sont tués, rien que du sang, rien que des larmes, tout cela sous la pluie et les lueurs des soirs tremblants ou dans des taudis noirs où des gens toussent, des escaliers visqueux, des cours boueuses où l'on ramasse des ivrognes qui baisent la terre pour s'accuser et portent un esprit pur.

Ici tous pleurent, et tout le temps. Pendant les mêmes mois qu'il écrivait ses *Souvenirs de la Maison des morts*¹, il adressait aux *Humiliés et Offensés* un livre tout illuminé de la splendeur sentimentale et passionnelle qu'on trouve chez les pauvres gens et que les riches écrasent sans savoir. Pourquoi toujours en scène des meurtriers et des filles? Il est comme les autres Russes, il a besoin de pardonner, besoin d'aimer, besoin de souffrir et qu'on souffre pour consoler et être consolé. S'il est du christianisme quelque part, non pas la politique de saint Paul, non pas «les idées de Genève, la vertu sans le Christ²» mais bien l'esprit du Christ, quelque chose d'artiste et de tremblant et d'héroïque placé à tous les carrefours que l'allégresse et la douleur traversent, c'est seulement là qu'on les trouve et c'est seulement,

1. En 1861-62.

2. *Les frères Karamazov*.

depuis Jésus, chez François d'Assise et chez Dostoïevsky qu'il emprunte un grand cœur pour faire de l'universelle faiblesse une forme capable de tout absorber, de tout comprendre et de faire remonter leur cours à tous les fleuves de la vie. Êtres sanglotants, corps, esprits qui se donnent pour l'ivresse de se donner, pitié qui n'est qu'un instrument lyrique fait pour conduire un peuple à la domination morale de tous les peuples de la terre, voilà la matière du drame qui se résume en un seul cri : « Vous n'avez pas de tendresse, mais seulement de la justice : c'est pourquoi vous êtes injustes ¹. »

III

Cependant, il faut dissiper cette pénombre qui tremble de lueurs pâles et qu'un énorme éclair illumine parfois une seconde pour montrer autour d'elle des ténèbres qui s'enfoncent on ne sait où. Le premier de ses plus grands livres n'est qu'un éclair un peu plus prolongé, il semble que l'œuvre entière va y dessiner tous ses angles et s'élever dans l'avenir avec des contours plus nets, puis de nouveau tout se confond. Dans *Crime et Châtiment* ² il n'y a qu'une tragédie simple, tout en sort, elle envahit

1. *Les frères Karamazov.*

2. Publié en 1861.

tout, on dirait qu'il la suit pas à pas malgré lui sans s'égarer autour d'elle, avidement, on dirait qu'il la vit à l'instant où il l'expose, et peut-être la vécut-il ?

Il la vécut. Entendons-nous. Jamais il n'a versé le sang. Seulement, quand un être dispose d'une puissance d'analyse aussi terrible, quand il donne la sensation d'être le criminel lui-même, tellement lui sont familiers chaque geste du criminel avant, pendant, après le crime, et son anxiété farouche, ses insomnies, son automatisme fatal, et sa jetée au gouffre qu'il voit pourtant jusqu'au fond et son isolement complet entre sa mère et ses amis et dans la foule, et toujours, toujours la pensée du même fardeau « à porter toute la vie, toute la vie, » c'est qu'on a soi-même accompli — chaque jour — quelque chose que les hommes appellent « crime » et dont on ne se peut délivrer qu'en se confessant à eux. Où donc est la différence entre l'assassinat et le larcin ou la délation ou le manquement à l'amitié ou l'adultère ? Il n'y a que des degrés imperceptibles pour celui qui sait lire en lui, et celui qui sait lire en lui donne des proportions tragiques à tout ce qu'il accomplit à l'insu de tous les autres, alors que l'assassin qui ne sait pas lire en lui peut massacrer innocemment des êtres qui sont ses semblables. La grandeur du crime se mesure à la sensibilité de celui qui commet le crime, mais lui seul peut se juger. Dostoïevsky a écrit un jour, rien que pour dire tout cela l'*Esprit souterrain*, livre sombre traversé de flammes et qui commence dans la fièvre amoureuse et la chaleur du soleil pour s'échouer dans la nuit, le doute et la torture de penser. L'homme est « victime de

sa trop vive clairvoyance intime », quand il est fait ainsi il insulte sa bassesse dans la bassesse des autres, il s'en veut de sa lâcheté dont il accuse les autres, il calomnie ceux qu'il aime et qui voudraient aussi l'aimer. Pourquoi celui-là seul qui possède la flamme est-il condamné sans repos à s'enfoncer dans les ténèbres ? Dieu des humains, suis-je noble ou suis-je vil ? Dostoïevsky a répondu à la question déchirante qu'il adressait à l'invisible en donnant aux humains des livres qui les élèvent jusqu'à lui.

Est-ce donc un crime que d'avoir fait une chose qu'il est impossible d'avouer à personne alors qu'on ne pense qu'à cette chose et qu'elle fait de vous un être absolument nouveau qui découvre en lui maintenant, à chaque seconde, des profondeurs de sensibilité et de passion qu'il ne se connaissait pas ? Et pourtant si, tu peux avouer. Assassin qui tournes seul dans l'horrible tumulte d'âme dont tu ne peux te délivrer, assassin qui te sens glacé à la pensée que tu viens de tuer quand ta mère et ta sœur t'approchent, assassin qui désire la solitude avec une espèce de fureur et qui t'en vas la nuit au devant d'elle, le long des canaux sourds et des rues clignotantes, voici la prostituée qui vient au devant de toi, parce que nul ne sait, qu'elle et toi, le besoin de rejoindre les autres qui brûle vos deux cœurs pareils. Vous êtes condamnés à vous aimer pour vous réunir à la force qui circule au dedans de tous. Et alors, assassin, voici que le miracle s'accomplit... De tous ceux qui passent dans le drame, parents, amis, curieux, juges, ennemis, indifférents, vous êtes tous deux les plus purs, ceux qui s'approchent de vous

sont d'autant plus purifiés qu'ils s'en approchent davantage. « L'enfer est l'impossibilité d'aimer »¹. Rodion Romanovitch Raskolnikoff, Sonia sentent en eux s'ouvrir des sources d'amour inconnues de tous les autres voyageurs depuis qu'ils ont quitté la route. Ils vivent une vie plus haute que tous ceux qui sont autour d'eux. C'est qu'ils communient dans le drame. La tragédie permanente qui les creuse en profondeur les rend mille fois plus sensibles qu'avant à la pénétration des choses, en fait des centres délicats et sonores où les plus fugitives nuances de la sensation révèlent des gouffres béants et des sommets inaccessibles. Est-ce la justification de leurs crimes ? Dostoïevsky ne le dit pas, et c'est sans doute parce qu'il ne le sait pas...

IV

Jamais il ne le dit. Non, il ne sait pas. Il erre dans la vie ardente comme une bête enivrée d'amour et de soif parmi les déserts et les forêts du monde. Comme lui, nous qui le lisons, il faut errer à l'aventure, nomades de la steppe à la recherche d'un puits. Nul sentier tracé dans les herbes, partout l'horizon bas, un vent éternel, rien pour guider les pas qu'une étoile vacillante que des nuages livides masquent

1. *Les frères Karamazov.*

à peu près constamment. Il a écrit l'*Idiot* pour essayer de se saisir lui-même, mais là surtout il se dérobe, et les autres avec lui. On croit le tenir, les tenir, ils font volte-face, se montrent le contraire de ce qu'on commençait à croire qu'ils étaient. Qui sont-ils ? Et par où les prendre ? A défaut de personnalité tranchée, les hommes d'Occident vivent depuis l'origine des civilisations méditerranéennes selon des conventions qui donnent à leurs rapports l'apparence au moins d'une architecture sociale et quelque style à leur action. Ici, ils s'en vont au hasard des impulsions qui les traversent, et l'œuvre les suit pas à pas. De plus en plus enflammée et vivante, elle est de plus en plus confuse aussi. Parfois, on va jusqu'au bout d'un roman de mille pages sans savoir si celui qui en est le centre est un misérable ou un saint. Rien n'est entité morale, tout vit. La passion nue parle seule, elle seule se fait comprendre par un seul geste ou un seul mot, elle emprunte la voix de la folie, une voix furieuse ou sanglotante, une plainte, un cri, comme si on jetait sur une plaie du vitriol. Tous ces êtres qui s'agitent dans le demi-jour plein de fumée et de vapeur de sang de la nature primitive à tout instant traquée par le mensonge social et la convention collective sont-ils des fous, sont-ils plutôt des êtres mis à nu par un homme profond qui ne leur permet pas de garder le masque et de se montrer incertains et déchirés comme lui-même ? L'*Idiot* c'est lui-même, il eut assez d'orgueil pour accepter ce titre et pour montrer sa Passion au milieu de la Passion des autres, gravissant une pente encore plus difficile et pourtant soutenant de la main ceux

qui trébuchent pour les aider à marcher. Voici un être si timide que l'enthousiasme seul peut vaincre sa timidité. Il est comme un enfant, il a la pénétration de l'enfant, sa sincérité, son innocence. Ses amitiés sont immédiates, rien ne le défend contre elles, et quels que soient les soucis que ses amitiés lui vaillent, il a toujours raison d'aimer. Il semble à tous ridicule, mais tous l'aiment, et du premier coup. C'est seulement à lui que tous avouent la vérité, l'escroc qui l'aime, la fille qui l'aime, le fauve qui l'aime, la vierge orgueilleuse qui l'aime, tous ceux qui l'aiment parce que seul il va tout droit, pour la bercer sur son cœur alors qu'autour d'eux on la blâme, à leur invincible faiblesse qui est aussi, lui seul le sait, la source de tout leur amour. Il fait semblant de croire aux mensonges du menteur, de s'enivrer avec l'ivrogne, plus la fille s'enfonce, plus il descend vers elle pour qu'elle sache bien qu'il l'aime davantage à mesure que son malheur devient plus grand. Et ces déchus l'adorent parce qu'ils sentent qu'ils ne sont pas à ses yeux des déchus. Il n'éveille autour de lui, cet homme gauche dont on rit quand il passe, que de la générosité. Chacun se déchire et s'accable pour conquérir le droit de se sacrifier à lui. Il n'y a pas autre chose dans ces pages interminables où les épisodes s'entassent sur les épisodes, où apparaissent, à tous les tournants, quantité de vies incertaines. Mais, à la fin du livre, on voit le saint et le sauvage parler paisiblement, en frères, quand ils veillent son corps sanglant, de celle qu'ils aimaient tous deux et que le sauvage a tuée peut-être pour la délivrer du supplice d'aimer

le saint. Alors, on est tout à coup traversé par l'orgueil d'avoir compris quelque chose qu'il n'a compris lui-même qu'en même temps que vous, ayant suivi pas à pas sa vie intime avec toute son innocence jusqu'à l'instant où, après des mois et des mois d'hésitations et de tortures, elle s'illumine en lui.

Il était donc ainsi, ce petit homme malingre que convulsait l'épilepsie et que la misère et la souffrance avaient creusé et tordu. Il allait ainsi par la vie, avide de donner et aussi de prendre, tout tremblant devant les femmes et les hommes qu'il fuyait pour les mieux aimer, mais cherchant de ses mains en fièvre les têtes des enfants pour les appuyer sur elles. Il était comme ses assassins, comme ses ivrognes, comme ses filles. Il errait par les rues, tout trempé de pluie, étant seul à voir dans les encoignures, au grelottement des flammes du gaz, un enfant en guenilles qui pleurait ou tendait la main ou le regardait d'un air sauvage. Auprès des enfants, sa candeur lui paraissait moins solitaire. Il retrouvait en eux son étonnement devant la vie et ne reconnaissait sa passion frénétique que dans la pureté de leurs haines et la fierté de leurs amours. Sûrement, quand on enterrait un enfant, il accompagnait le convoi, il sentait dans sa poitrine cette chose qui s'y gonfle quand nous voyons le cadavre de quelqu'un que nous chérissions, et qui monte en angoisse et se résout en pleurs et monte toujours pour toujours se résoudre en pleurs. Sûrement il achetait des fleurs pour les porter au cimetière, sûrement il se mêlait aux groupes qui commentaient la maladie dernière,

il suivait le père jusque dans la maison vide où il retrouve en arrivant les petits souliers du mort. Il avait des enfants. Il était de ceux qui ont pour eux une sorte d'amour physique, quelque chose de poignant qui ne nous quitte jamais, même quand nous pensons à autre chose, et il était aussi de ceux qui sentent l'amour intransigeant et fanatique que le fils a pour le père, même quand le père se refuse presque à l'aimer. Il a dit là-dessus des choses qu'on trouve seulement avant lui dans la confidence tragique que le maréchal de Montluc, couvert de sang, fit un jour à son ami Montaigne en lui disant sa souffrance de n'avoir pas montré son amour à son fils qu'il venait de perdre. Un de ses livres¹ est fait, presque en entier, de ce sentiment singulier et terrible qui arrête l'aveu entre le père et les enfants, peut-être par orgueil et pour ne pas convenir qu'ils ont besoin les uns des autres. Il voulait bien souffrir et pécher, il voulait bien que la souffrance et le péché se justifient par la possibilité d'une harmonie future. Mais cela n'expliquait pas la souffrance de l'enfant. Alors, au fond de son déisme vague et par cela même infini vivait un doute. Ce déisme, plutôt qu'une croyance, est un insatiable besoin, celui que nous éprouvons tous. Nous qui avons besoin de Dieu, sommes-nous donc des héros de résister à ses appels? Quand un latin prie Dieu, cela semble une comédie et cela semble un prêche quand c'est un germain. Ici, nous avons envie de rire, et là de fuir. Si c'est un Russe, toute notre âme est secouée. Quand les Russes,

1. *L'Adolescent*, paru en 1875.

et celui-là surtout, invoquent Dieu, comment ne criions-nous pas, ne pleurons-nous pas, n'implorons-nous pas avec eux ? Pourtant, avec leur cri, la liberté nous traverse. Hélas ! il faut suivre le dur chemin : nous n'avons pu encore recréer notre innocence, nous n'aimons pas assez l'enfant.

L'amour de cela seul qui est innocent, le désir de cela seul qui est éternel, voilà donc ce qui avait usé, martelé, bossué, défoncé cette face à poil rare, comme pendu aux joues tremblantes, et caché cet œil inquiet et fauve sous la bride de la paupière et l'ombre du front incliné. Amour malheureux, désir inassouvi, destinée poignante de celui qui vient parmi les hommes sans méfiance, les bras ouverts, et que les hommes refoulent en lui-même dès les premières effusions... C'est peut-être aussi pour cela que nous nous détournons des nôtres, nous n'avons pas confiance en eux, nous les croyons faits comme tous... Si donc vous voulez être forts, dominer votre action, sentir votre noblesse, n'ayez pas peur de lisser de la main les cheveux de votre mère, de prendre votre père dans vos bras, de dire à vos enfants l'amour que vous avez pour eux... Quand ils seront morts, il sera trop tard...

V

Tout flotte dans sa vie, tout dans son aventure ardente n'a que de vagues contours. Ses œuvres ne

sont pas des étapes dans la durée de son existence et l'incertaine évolution de son esprit, ce sont, sur une mer mouvante, des îlots imprécis, tantôt submergés, tantôt élevés sur la lame. Remarié à cinquante ans¹, entre *Crime et Châtiment* et *l'Idiot*, bientôt chargé d'enfants, toujours incapable d'organiser sa vie, il revient avec une œuvre nouvelle des voyages hors de Russie, en Allemagne, en Suisse, en Italie, en France, qu'il entreprend avec sa femme en partie pour fuir le créancier et d'où il rapporte un amour accru pour la terre et l'âme des Russes. C'est dans *les Possédés*² qu'il expose ou plutôt fait vivre de sa propre vie ondoyante et brûlante ce qu'il pense de Dieu et du monde, de la société et des peuples, de la révolution et de la tradition. Ici, une sorte d'amour furieux l'exalte, qui lui fait entourer de plus d'étrangeté, d'inexplicable, de confusion et de délire passionné tout ce qui est russe et seulement russe, et opposer à ce qui est la certitude, la calme architecture morale et le rationalisme objectif l'irrésolution déchirante, le tragique sentimental, l'incessant débordement de l'âme hors des cadres de la loi. Presque jusqu'à la fin de l'œuvre on ne sait ce qui s'y passe, la société tout entière, inorganique, haletante, indéfinie dans ses directions, ses éléments, ses cadres, semble flotter au hasard de son chaotique esprit... Sombre livre, il y a des complots, des hommes saignés comme des bêtes, l'héroïsme sauvage se mêle et parfois se confond avec la délation abjecte, des

1. En 1867.

2. Publié en 1872.

fous lyriques portent des flammes dans la nuit. L'esprit de l'Occident est jeté avec un ricanement de triomphe sur le foyer de l'esprit russe et s'y fond comme un lingot d'or roulé dans un fleuve de feu.

« L'âme d'autrui est un mystère, et l'âme russe est pleine de ténèbres ¹ ». Elle ne tiendrait pas dans l'âme même d'Hamlet, il veut qu'on le sente, il le dit, et il n'est plus tout seul au bord d'une tombe avec un crâne entre ses mains, isolé de tous et penché avec une ironie épouvantée sur les profondeurs invisibles d'une destinée que tous ignorent et dont presque tous se désintéressent tout-à-fait. Le drame du doute intellectuel et de la foi obscuré confondus là en un seul esprit est ici dans la foule même. Environné d'assassinats, de trahisons, de cris de démons dans les ténèbres, trempée de boue, elle vit sous l'incendie, tous les hommes qui la forment portent dans leur poitrine le cœur de Shakespeare. L'artiste élève chacun d'eux jusqu'au niveau déchaîné de la tragédie sentimentale qui l'oblige à aller sans repos au fond du rire pour y chercher la faiblesse des cœurs, à demander à ceux qui pleurent le secret des forces immortelles où s'alimentent le désespoir et le désir. Son emportement passionnel roule les hommes dans un orage de sanglots et de cris où la pensée s'exalte au courant ardent de la vie et bondit à chaque brûlure comme pour s'échapper et ne peut que s'enfoncer en elle plus avant. On pleure d'amour, on pleure de joie et d'enivrement à souffrir, on pleure avec une

1. *L'Idiot.*

volupté fanatique pour qu'éclate et s'impose et, prene tous les nerfs sa puissance à se sentir vivre, à aimer, à se donner. On montre ses plaies, on les fait saigner, on les arrose de vinaigre. Ce sont des pieds embrassés, des agenouillements dans le délire et les larmes, une frénésie d'adoration et de douleur. Quelquefois le rire s'en mêle, dans certains livres, comme le *Carnet d'un Inconnu*¹, on peut se croire dans une maison d'aliénés et une maison d'aliénés comme on n'en verrait que chez les Russes : tout le monde crie, se prosterne, sanglote et s'étreint à la fois. L'esprit de bien des pages est furieusement satirique, le rire fuse dans une explosion d'amertume, au moment où l'on croit tenir le bouffon, où il accomplit son geste le plus ridicule, tout au fond de lui et de nous passe la tragédie sans que nous puissions la fixer. Quelquefois tu les veux grotesques, et tu les découvres sublimes au tournant de ta propre idée. Il faut prendre garde que cet ivrogne qui divague et renifle ses larmes entre deux vomissements, qui se bat avec sa femme, prostitue sa fille, vole les siens et roule à tous les ruisseaux, marche dans son abjection tout éclairé de lumières intimes. L'*Eternel Mari* recrute les amants de sa femme et pleure avec eux en évoquant leurs communs souvenirs, mais il rôde dans l'ombre un rasoir ouvert à la main, mais il adore et tue la fille du rival. Quand tu les veux sublimes, jamais ils ne sont grotesques. Il faut prendre garde que cet autre mari qui accouche sa femme rentrée la nuit après plusieurs années d'absence, lui

1. Publié en 1859.

maladroit, elle farouche, devient grand comme Dieu quand l'enfant apparaît.

Il savait bien qu'ils n'étaient pas pareils à ceux qu'il avait rencontrés dans les villes policées de l'Europe, tous ceux-là qui poussent le besoin qu'ils ont de frénésie religieuse jusqu'à s'immoler au nihilisme et à l'athéisme même comme à des idoles sanguinaires dont la présence ne les abandonne jamais. Lui, ivre de sacrifice, comme eux, il savait bien qu'ils étaient, comme lui peut-être, des bouchers mystiques, ne tenant ni à leur vie ni à celle des autres et s'en allant répétant avec des signes de croix qu'on ne doit pas verser le sang. Douceur? Violence? Nul n'en sait rien. Ici, on compte les rentes des riches par le nombre d'âmes qu'ils possèdent, et « le fouet et la verge marchent de front¹ » Tous veulent souffrir, et tout autour d'eux est souffrance, la faim et le froid, le supplice, l'esprit traqué sont les ombres du voyageur, mais aussi les voyageurs se rapprochent sur la route, sans se connaître ils se baisent aux lèvres, tous, même les esclaves vous nomment par le petit nom, et ce n'est pas assez, ils vous caressent avec celui de votre père, ils mettent dans le vôtre son écho, ils inventent des diminutifs et des surnoms qui vont se perdre en inflexions subtiles dans les fibres les plus intimes de la sensibilité. Le moindre mal physique les terrasse, leur parle-t-on de se faire éventrer pour une idée, ils se lèvent et vont où l'on meurt. Ici l'impulsion est la règle, l'homme est un être total que nulle armature sociale n'empêche de

1. *Les frères Karamazov.*

se chercher et qui jamais ne se découvre et qui n'hésite pas à mourir s'il croit se trouver dans la mort. Ils veulent tous aller au bout d'eux-mêmes, l'un se tuant à l'heure fixée par lui pour affirmer sa liberté, l'autre se tuant pour se prouver sa propre incertitude, tous braves devant la mort, lâches devant la vie, mais versant au vieil esprit régulier et calme du monde ces terribles ferments qui nous tiennent aux entrailles depuis que nous les connaissons et ne s'apaiseront en nous que le jour où nous suivrons les chemins qu'ils nous ont ouverts.

Il était Russe. En proie à la vie quand il écrivait un roman, il se laissait traîner par elle partout où son esprit soufflait. Comme tous ceux qui expriment avec puissance, il ne savait pas démontrer. S'il n'avait écrit pendant des années un journal¹ où il nous confie, dans un désordre confus et passionné, ses idées politiques et philosophiques, nous pourrions hésiter sur la signification des *Possédés*. Mais là, quelles que soient l'inconsistance des doctrines contradictoires, toute la neige et la fumée flottant autour, nous ne pouvons pas nous tromper. Il y a d'abord et partout l'amour du Russe et de son sol et l'amour pour tout ce qui reste soi-même et se découvre et s'élargit en s'attachant à son sol. Son nationalisme est trop pur pour ne pas s'étendre à tout ce qui est nation. Chaque grand peuple porte en lui son dieu propre que les autres ne sentent pas et qu'il veut leur faire sentir. Que ce soient les Russes qui portent « le vrai Dieu », Dostoïevsky ne serait pas un Russe s'il

1. *Journal d'un Ecrivain*, de 1873 à 1881.

ne le pensait pas et s'il ne pensait pas aussi que ce Dieu, ne ressemblant pas aux autres, ne peut être soumis à la mesure des autres et doit accepter, pour assurer sa victoire, tout l'appareil social, religieux et politique qu'entraîne la croyance en lui. Voilà le fatalisme supérieur qu'il a tiré de sa condamnation à mort, de la chaîne qu'il eut aux pieds, de l'interdiction qu'on lui fit à son retour en terre russe de vivre dans les capitales, de quarante ans de pauvreté. Ceux qui proposent le néant à la place de cela, les nihilistes sont « les laquais de la pensée, hostiles à la personnalité, ennemis de la liberté ». Il faut à la Russie une religion, une hiérarchie pour que la Russie se saisisse, s'empare de sa force propre, l'impose à l'univers par le fer ou la douceur. L'Occident s'épuise en luttes misérables de partis, d'opinions, de classes. Ici, une harmonie interne pousse l'esprit à envahir le monde pour l'amener à la fraternité spirituelle indifférente aux formes extérieures si chères à l'Européen. « L'Européen a quelque chose d'impénétrable. Le Russe peut vivre avec tous les hommes et plonger partout ses racines. » Ceci doit être vrai. Mais qu'en savons-nous et qu'en sait-il, et qu'y a-t-il derrière l'horizon? Qu'est-ce donc que la pensée, la personnalité, la liberté? Tu le savais moins que nous, étant plus grand que nous ne sommes. Faut-il essayer d'ouvrir tes yeux, d'attenter à ton innocence, et te rappeler ce que toi-même as dit? Avec toute notre raison, ne sommes-nous pas des aveugles, n'y a-t-il que des voix héroïques exprimant les dieux antagonistes que l'instinct des sociétés fait surgir, pour réaliser leur fuyant équilibre,

du cœur des hommes puissants, hors de tout but, hors de toute morale, à seule fin d'élargir toujours l'universelle tragédie et de projeter sur l'horizon qui ne se rapproche jamais une Illusion toujours changeante?... « L'homme a inventé Dieu pour vivre sans se tuer. »¹

VI

Dostoïevsky, par un renversement singulier de toutes les habitudes de l'artiste, écrivit au jour le jour ce journal dans ses dix dernières années, alors que l'artiste abandonne de plus en plus la spéculation pour la vie. C'est là sans doute l'un des caractères de l'esprit primitif en marche. On le retrouve chez Tolstoï, dissertant et moralisant davantage à mesure qu'il devient vieux. Les peuples passent tous par des évolutions pareilles, les derniers venus d'entre eux, d'abord éblouis de vivre, sentent peu à peu, comme l'ont senti tous les autres, le doute les envahir. Les enfants des civilisés, au contraire, héritent du doute au berceau et ce n'est qu'après avoir fait le tour du cercle où il les condamne à tourner qu'ils reviennent à la vie avec un amour reconquis. Il semblait que Dostoïevsky tentât d'introduire dans son intelligence un ordre que bousculait chaque nouvelle sensation. L'histoire de son esprit ressemble au développement de ses livres et

1. *Les Possédés.*

justifie ce qu'il disait de l'âme russe et de l'impossibilité où nous sommes de la saisir. Plus il allait, plus ses sens embrassaient de choses, l'univers sentimental était pour lui une rumeur de plus en plus vaste et confuse qu'il éprouvait une peine de plus en plus grande à enfermer en un seul cri. D'œuvre en œuvre, les pages s'ajoutaient aux pages, la foule des héros s'accroissait et se dispersait, c'était comme mille ruisseaux coulant au travers des sables, s'entrelaçant, se réunissant peu à peu en flaques, en lacs, en inondations où la vie tremble, se noie, surgit ainsi que des herbes et des pailles couchées ou entraînées par le courant. Il ne pouvait jamais réunir trop d'hommes ensemble, il ne lui suffisait plus d'en pénétrer quelques-uns jusqu'au fond, il fallait que tous ceux qui vivent entrassent en lui pour s'y mêler, que leur murmure universel l'emplit de ses innombrables échanges pour que le drame s'accusât à chaque flot, se nuancât à chaque reflet, hésitât à chaque remous, que rien de ce qui était les hommes ne fût jamais fini, n'eût jamais l'air de commencer.

Dans ces vastes œuvres errantes, tout se confond et s'enchevêtre à tel point aux profondeurs sensibles de tous les individus, que chacun semble disparaître. Pas une âme qui ne vive des échos de toutes les autres. Une vie générale passant de l'une à l'autre par des mobilités de réactions imperceptibles. C'est une sorte d'impressionisme psychologique, il y a là des êtres épars dont chaque aveugle sensation, chaque sursaut obscur, chaque mouvement intérieur s'imprime tout de suite en traces lumineuses et confusément mêlées, dans un esprit subtil et trouble

placé au centre insaisissable de leurs vies. Ni loi morale, ni caractères dessinés, rien qui se meuve dans un cadre fixe et selon une ligne constante. Ici l'esprit régulateur de l'Occident est inconnu, les forces floues et diffuses de la vie sentimentale s'échangent en mille réseaux entrecroisés, comme il arrive pour les organismes primitifs qui sont au bas de l'échelle vivante, l'âme a retrouvé la mobilité formidable de la matière originelle qui fermente au fond des eaux. On a la sensation de choses terribles et tremblantes qui s'en vont au hasard, se pénètrent, se répandent. L'esprit est une flamme errante qui se fixe en chaque homme une seconde, passe à un autre, pousse l'incendie devant elle et derrière laisse des braises prêtes à se ranimer. En tous ces fous hésite et soudain éclate en brillant l'étincelle divine. Quand l'ombre aura saisi la terre, qu'il n'y aura plus ici que des formes glacées par la mort lente du soleil, quelles que soient ailleurs les apparences de ce qui vivra dans l'espace, elles ne se manifesteront à l'intelligence qu'en les frappant du même éclair.

Nous avons la tendance d'attribuer à ceux que nous aimons les qualités qui nous définissent nous-mêmes. Tout Français a l'esprit architectural et cherche, parce que Français, partout quelque architecture. Nous avons déjà transporté nos dons de constructeurs plastiques dans nos tragédies, nos romans, notre histoire, notre politique et même dans nos Essais. Nous projetons partout autour de nous, jusque dans nos doctrines anarchistes et l'interprétation des esprits anarchiques qui nous sont venus du dehors, une charpente idéale qui exprime notre

désir. Comment saisir cette charpente dans cette âme en tumulte où le vent souffle roulant la neige et la poussière, où mille ans de mysticisme, de famine et d'esclavage percent de leurs lames de fond l'épaisseur ténébreuse, où l'analyse corrodante rongé la masse par-dessous et la fait crouler à mesure qu'elle paraît s'établir ? C'est comme un temple indou qui ne peut contenir la vie poussée de l'intérieur des choses, elle crève l'écorce, coule par toutes ses fissures, submerge la volonté. Toute l'Asie afflue au cœur du Russe qui transpose son sens de l'instabilité, de ses flottements immenses de matière dans la psychologie et la musique. Leurs nuances qu'on ne peut pas exprimer avec des mots s'organisent tant bien que mal en symphonies dispersées, le sentiment rôde au hasard, cela monte et descend en modulations bizarres, en brusques rafales, en silences poignants. La splendeur passionnelle et l'épouvante de la pénétration s'imposent comme un bruit sourd et continu venant d'une eau souterraine.

La construction n'est plus comme chez nous géométrique. Nous n'aurions pas compris ce grand homme vingt ans plus tôt. Il est venu au moment où la façon de raisonner des biologistes remplaçait progressivement dans nos habitudes mentales l'influence ancienne des mathématiciens. Il construit organiquement, c'est un être vivant qui pousse, ses formes, comme les rameaux d'un arbre, semblent s'éployer au hasard, il faut remonter aux racines pour suivre de branche en branche et jusqu'au bout des feuilles les sucs amers et riches modelant l'édifice selon la force irrésistible qui les gouverne obscu-

rément. Toute chose que nous croyions savoir sur la manière de bâtir devient le prétexte d'un doute. Il est de ceux qui nous font perdre de vue nos sources et nous entraînent hors des routes que nous suivions. Avec lui, on n'a pas le droit de parler de ce qu'on appelle le style. Il ne sait pas écrire, il n'écrit pas. Sa forme n'est pas neuve. Elle n'a pas besoin de l'être. Une puissance interne anime tout, incorporant les scories et les pierres mortes à l'organisme primitif qui sort de son incessante action. La trame est misérable. C'est un fait-divers quelconque, rien d'extérieur ne sépare le livre du plus insane feuilleton, ni dans la qualité du fait, ni dans le récit, ni dans la succession et l'exposé des épisodes. Les moyens de mélodrame abondent, cauchemars, spectres, sang sur les mains, escaliers livides de lune, portes qui s'ouvrent en silence à la seconde où une pensée terrifiante vient à celui qui leur tourne le dos. Seulement, l'esprit de l'effroi est notre compagnon muet. Celui-ci n'est qu'un assassin, celui-ci n'est qu'un misérable, celle-là n'est qu'une putain. Seulement nous nous consumons à la flamme de leur cœur.

Il n'y a pas d'autre action que le dedans de l'homme, rien que l'indication d'un geste est une tragédie capable d'en faire éclater dix autres, l'intensité psychologique hallucine et angoisse tout. Pas une description, ni un paysage, le drame crée autour de lui le monde, évoque la nuit dans la rue, le silence sur la neige, l'humidité sordide du palier et du couloir. Il essaie bien toujours dès le début de dire comment sont faits les êtres qui sont les symboles de la grande tragédie poignante et toujours renaissante qui roule

de l'obscurité de ses sensations aux quelques sommets éclatants de son intuition lyrique. Il ne sait pas. Ils sont lui-même. Ils sont comme lui-même déchirés et contradictoires et comme lui sollicités à la fois par l'habitude et l'élan. Chacun est une multitude comme lui. Il hésite sur eux comme sur lui puisque c'est en lui qu'il les contemple. Il les découvre. Ils se dessinent avec lui, au cours du livre, ils se créent d'eux-mêmes en agissant, paroles, attitudes s'amalgament pour les dégager une seconde du fond obstinément diffus et flou. Et quand on croit les saisir, ils échappent. Notre regard fuit avec le leur et se cherche dans le leur. Il y a dans leur action des incidents qui nous semblent sans importance, des faits qui surviennent sans que nous sachions pourquoi, il ne le sait pas mieux que nous sans doute mais quand il erre ainsi, ce fait, cet incident lui font entendre cent mille échos profonds que nous n'avions pas entendus. L'acte insignifiant devient, avec les circonstances qui l'amènent à son insu, l'entourent, le suivent, une espèce de vibration dont les sonorités rayonnent en s'élargissant et vont se perdre dans la vibration éveillée par l'acte qui suit... Il n'avait presque jamais de rapports avec le drame, mais la vie est surprenante. Il suffit à un seul être de saisir au vol et par hasard l'un de nos gestes machinaux pour déterminer un ébranlement formidable de notre univers intime, tout est changé, notre bonheur, notre malheur, notre vision des choses, notre destinée, cent destinées attachées à la nôtre et tout autour la face de la terre et la couleur du ciel... Et c'est ainsi qu'après vingt pages languissantes où nous nous

sommes endormis, la fièvre d'un seul coup brûle une page qui s'éteint sous un flot de pleurs...

Aussi ne pouvons-nous savoir si une seule ligne est inutile, de ces œuvres énormes qui s'enflent et se dispersent d'épisodes en épisodes et dont la complexité structurale répond à la complexité infinie et mouvante des drames intérieurs qui se jouent chez chaque personnage et se mêlent pour les compliquer, aux drames intérieurs dont l'âme de chacun des autres est le théâtre permanent. Les rares et vagues portraits qu'il trace d'eux sont-ils superflus, ou bien sont-ils l'un des moyens dont il dispose pour essayer d'entrer en eux, comme au cours de nos aventures nous tentons nous-mêmes de saisir au fond des regards, sur les lèvres ou dans les gestes de tous ceux que nous rencontrons quelque chose qui nous révèle à nous-mêmes en nous renseignant sur eux ? Certainement il ne sait pas si celui-ci qui marche à grands pas militaires ou celui-ci qui regarde fixement les hommes sans rien dire ou celle-là dont tous les mouvements sont souples et rythmés et la chevelure royale, lui ont révélé par leur marche et par leur regard et leur splendeur féline qui ils étaient, ou bien si c'est la force interne dont il les a vus dévorés qui l'a conduit à leur prêter ces attitudes. Une fois qu'ils sont entrés dans l'œuvre qui parfois bondit en torrent et parfois s'étale en marécage, c'est eux qui se sont emparés de sa vie. Il éprouve leur torture, et partage leur volupté. Il ne sait plus s'ils sont heureux ou bien s'ils souffrent. Cela sort du récit enivré, terrible, haletant, selon qu'ils sont en même temps ou tour à tour soulevés d'exaltation sentimentale,

déchirés de ne pas choisir ou stupéfiés de douleur. Il ne s'est jamais demandé s'il y avait des hommes non pareils aux hommes innombrables dont il saisissait en lui la présence confuse parce qu'il était innombrable, parce qu'il était fort et connaissait sa faiblesse, parce qu'il était pur et se savait des coins de fange, parce qu'il était bon et avait surpris sa cruauté, parce qu'il était fidèle et souffrait de son inconstance, parce que quels que fussent ses actes, jamais il ne s'était menti.

VII

Quel splendide présent de la force du monde, aveugle ou clairvoyante, appelée Dieu par toi, Dostoïevsky, que cette vie devenant en nous plus ardente tandis que notre corps décline et promettant à notre inquiétude un avenir qui se magnifie d'heure en heure à l'approche de la mort ! *Les frères Karamazov*¹ sont le dernier cri de ton cœur et le plus pur. Ici, vraiment, il n'y a plus rien entre toi et l'âme des hommes qui s'enfonce avec toi dans l'ivresse et l'horreur de sentir son mystère croître à mesure que vous descendez ensemble plus avant. Tu la vois nue, elle « danse nue pour toi »², chaque geste et chaque mot de ceux en qui tu la places et qui sont tous le centre de toi-même n'est plus qu'un symbole

1. Publié en 1880.

2. *Les Possédés*.

vivant de ses convulsions et de son désir. Tu la possèdes comme une femme, avec cette fureur caressante et brutale qui vous mêle l'un à l'autre et vous fait tous les deux gémir. Aux prix de toutes tes souffrances, j'aurais voulu goûter la joie que tu eus à arracher de toi ces pages comme des lambeaux saignants d'une virilité dont chaque abandon est une nouvelle victoire.

C'est ici que la volupté, la pureté, l'impuissance à se vaincre et le désir d'être fort, tout ce qui fait l'homme vivant habite à la fois les mêmes êtres, circule de l'un à l'autre pour nouer et dénouer leurs cœurs au gré du poème tragique dont le cœur d'un artiste est le foyer. En vérité tout le poème n'est que l'enivrement de quelque roi hagard du profond empire des âmes, à sentir tourner autour de sa puissance éperdue d'elle-même tout ce qui était épars avant lui de ce fluide humain que nous appelons tour à tour, selon qu'il nous sert ou nous résiste, amour, orgueil, cruauté, humilité, faiblesse, choses invincibles et tremblantes où notre passion à vivre essaie de se définir. La luxure est le fond de l'homme, rien ne s'abaisse et ne grandit qu'elle n'ait auparavant touché de sa bouche enflammée. Celui d'entre nous qui n'a jamais « aimé une femme, le corps d'une femme, une partie du corps d'une femme », celui-là seul est incapable de tant s'enfoncer dans l'abjection qu'autour de lui tout semble jaillir en eau rafraîchissante, ou de s'élever si haut dans l'orgueil de se répandre et de rayonner de l'esprit qu'autour de lui tout semble éteint et misérable. Pas un religieux athée, pas un saint, pas un artiste, pas un

fauve qui n'ait été ou ne soit luxurieux. Celui-là seul crée de la vie qui est capable de tuer par luxure ou de résister à l'envie de tuer par luxure pour accroître son pouvoir : « Qui n'a le droit de désirer ? — Même la mort d'autrui ? — A quoi bon se mentir à soi-même, si l'homme est ainsi et ne peut pas être autrement. »

Voilà donc le plus haut de tous les livres qui pardonnent. Fous qui courez sur les routes, les mains rouges de sang, à la recherche d'une femme et qui demandez de vous absoudre au pauvre homme qui vous conduit, exaltés qui aimez un être et voulez par orgueil en aimer un autre, débauchés qui demandez à une jeune fille de venir elle-même chercher chez vous l'argent qui sauvera son père et le lui donnez sans toucher sa robe, ivrognes qui marchez dans une douceur sainte, c'est à votre dégradation que la splendeur du monde doit de s'être cherchée et de se révéler dans la courte illumination de quelques-uns de vos actes, alors que celui qui n'a pas péché ne pourra jamais l'entrevoir.

Qu'importent tous nos actes, qu'importent même nos intentions ? Il en est parmi nous au fond desquels est la noblesse, une aspiration trouble à grandir en générosité. Qu'importe même que cette noblesse n'apparaisse pas au jour, qu'elle soit vaincue d'avance à tous les assauts de la vie ? En vérité il en est parmi nous au fond desquels est la noblesse, et ceux-là seront pardonnés. Ils sont soumis plus que tous aux remous d'une vie incertaine et contradictoire, mais nobles ils sont un centre de force groupant autour de lui l'amour de tous ceux qui en ont senti l'attraction.

Tu es une prostituée mais tu jettes au feu des billets de banque et les offres à un être bas qui sait se vaincre une seconde et les laisse se brûler. Vous êtes nobles tous les deux. Et toi qui as vendu ton enfant, tu es sauvé puisque tu l'aimes. Fût-il un assassin, un fou, une fille, il n'est que l'être noble au monde, celui qui a l'orgueil de lui jusqu'à accepter sa défaite et qui fait de la vie un poème auquel il consent à ne pas toujours ou à ne jamais ressembler. Est-il diminué, même s'il déchire de ses mains toutes les feuilles du poème ? Egoïste soit, lubrique soit, violent, joueur, tu es un homme noble puisque tu entrevois quelque chose d'inconnu de tous les autres et qu'aucun de tes vices n'est capable d'obscurcir. Voici que l'assassin donne l'aumône au pauvre et que sa mère et sa sœur et tous ceux qui l'aimaient avant son crime ouvrent leurs bras à l'assassin. Celui qui a tué est innocent, s'il souffre d'avoir fait cela, ou ne sait qu'on en peut souffrir. Ici, on peut être même un mouchard, et rester noble. Tous sont faits n'importe comment, fluides divers, déconcertants comme est la vie, seulement, parmi eux tremblent quelques lueurs cachées, et, dans l'oscillation de l'océan vital, un courant profond passe quelque part sans que personne sache ni d'où il vient ni où il va, et tout le monde est purifié. L'esprit circule, et sauve tout... Si tu avoues que tu es bas, cela est d'un homme noble. Il n'y a pas de justice, mais des justes, pas de vérité, mais des êtres sincères, pas de beauté, mais des artistes et le décor du monde croule pour tout être qui sait sentir, à travers l'épaisseur des foules, le faible battement d'un cœur.

Ceux-là seuls vivent qui sont indifférents à l'opinion de ceux qu'ils n'aiment et qui ne les aiment pas. Ceux-là seuls qui ont la foi, l'imagination et la tendresse et quels qu'ils soient et de quelque façon qu'ils vivent, ceux-là seuls sont rois parmi nous. Qu'importe que la foi, l'imagination et la tendresse n'expriment pas la vérité, si l'enthousiasme et les larmes jaillissent là seulement où leur éclair a traversé les esprits ! Ecoutez comment l'âme est faite : « Parce que quelqu'un est venu lui dire une parole sincère, elle oublie tout, elle pardonne et elle pleure. » Tu n'exiges de ton semblable, Dostoïevsky, ni la chasteté ni la volonté, ni la sagesse, ni même la bonté, ni même l'orgueil, tu lui demandes « un cœur ardent »... Saint Augustin aussi disait à ceux qui lui réclamaient une loi pour vivre : « Aimez, et faites ce que vous voudrez. »

VIII

Il mourut quelques mois après, qu'il eût publié ce grand livre, l'un des plus grands qu'on ait écrits. Le 18 janvier de l'année 1881, malade depuis plusieurs jours, il ouvrit l'Évangile au hasard et lut à sa femme le verset qui lui tomba sous les yeux : « Jean s'y opposait et disait : C'est moi qui ai besoin que tu me donnes le baptême et c'est toi qui viens me le demander ! — Et Jésus répondant lui dit : Ne t'y oppose pas pour le présent, car ainsi nous

accomplirons ce qui doit être accompli. Alors, ne t'y oppose pas. » — « Tu l'entends, dit-il à voix basse : ne t'y oppose pas... Je vais mourir. » Le soir, ayant béni ses enfants et sa femme, il mourut.

Sa mort et sa mise au tombeau furent l'image de sa vie. Notre harmonie intime, avec ses dissonnances ou ses vastes ondes tranquilles, nous poursuit au delà des jours que nous passons au milieu des vivants. La foule envahit la chambre funèbre, tant de monde se pressait autour du cercueil qu'il faillit être renversé. Un peuple déferlant, des princes, des paysans, des mendiants, le clergé, des forçats libérés, des filles suivirent à l'église et au cimetière avec des croix, des bannières, des fleurs, des chants, des larmes... le désordre profond et grandiose de son génie, la Russie frénétique et sainte. Chacun de ceux qui marchaient derrière son corps avait reçu de lui la consolation ou l'espoir. Les cent mille qui étaient là étaient ses pères et ses mères et ses frères et ses sœurs et ses enfants.

La Russie est le seul pays du monde sans doute où ceux qui lisent savent lire. Tous savent lire, même quand leurs yeux n'ont pas appris à suivre sur la page les caractères imprimés. A ceux là on lit, et ils sentent. Depuis quelques années, une gloire immense, une de ces gloires qui ne se mesurent pas aux applaudissements ni aux louanges, mais se reconnaissent à la pâleur de ceux qui vous regardent, aux pleurs qu'ils versent quand vous les regardez, à la qualité anxieuse et grave de leur amour, l'accompagnait vers la mort. A la fin de sa vie, c'est par centaines qu'il recevait chaque jour des lettres de malheureux

Un an à peine avant de mourir, il avait prononcé un discours au monument de Pouschkine. Pendant qu'il parlait la foule pleurait, dès qu'il eut fini elle se rua vers l'estrade pour toucher ses mains, son visage, ses vêtements, la place où il avait été.

Son œuvre, sa vie et sa mort donnent la mesure de sa puissance. J'imagine que l'avenir retrouvera la voix d'Eschyie dans le vaste drame confus où il a exprimé la passion et l'incertitude de ceux qui vivent selon les forces saintes déposées en eux par l'instinct. L'esprit de tous ceux qui construisent la maison sur la hauteur tremble, depuis qu'il a parlé, de la joie de savoir qu'on peut s'enivrer de souffrance... « Il viendra un homme nouveau, heureux et fier. Celui à qui il sera égal de vivre ou de ne pas vivre, celui-là sera l'homme nouveau »¹.

1. *Les Possédés.*

FRÉDÉRIC NIETZSCHE

*« Il faut une grande âme pour
supporter mes écrits. Aussi ai-je
le bonheur d'irriter contre moi
tout ce qui est faible et vertueux. »*

I

QUAND Frédéric-Guillaume Nietzsche, professeur allemand de philosophie à l'Université de Bâle, atteignit sa vingt-sixième année, les deux forces antagonistes d'où sortit l'esprit moderne, le monde latin, le monde germanique se heurtaient. Du Rhin, on entendait les échos du canon de Frœschwiller et de Forbach. Les soldats confiaient à la bataille la solution du problème que les maîtres de la jeunesse allemande lui soumettaient depuis Napoléon. La profondeur philosophique, la musique et la moralité allaient

délivrer l'Europe et nettoyer l'esprit allemand de l'indulgence, du roman, de la fantaisie intellectuelle. Nietzsche, hésitant d'abord, fut soulevé par la victoire. Il fit la campagne de Metz comme ambulancier volontaire, accompagna à Carlsruhe des convois de blessés, tomba malade, se rétablit lentement auprès de sa mère, à Naumbourg. Il accepta tout sans se plaindre. La guerre sainte, pour lui aussi, avait brisé le négateur.

Quelle rencontre ! A cette heure précise, l'esprit tragique l'habitait. Le livre de Schopenhauer, qui ne le quittait pas depuis cinq ans, lui enseignait le néant de tout ce qui n'est pas la Volonté. Richard Wagner, dont il avait fait la connaissance après une audition des *Maîtres Chanteurs* d'où il était sorti bouleversé, l'entretenait dans cette idée que l'art a pour mission de consoler ceux qui ne partagent pas l'Illusion morale et religieuse indispensable au maintien de l'équilibre social. Enfin, dans la rumeur montante de la préparation à la lutte que toute l'Allemagne virtuellement reconstruite attendait depuis Sadowa, il avait passé l'année précédente — la première de son professorat — à scruter avec passion l'esprit primitif de la Grèce. Il avait découvert, sous l'optimisme des artistes du siècle de Périclès, un gouffre d'horreur guerrière, des mythes effrayants, la cruauté d'une philosophie impassiblement clairvoyante. Il crut tenir la vérité. Il s'initiait au pessimisme allemand et l'Allemagne affirmait sa royauté matérielle et morale par une guerre victorieuse et le *Crépuscule des Dieux*, à l'heure où il entrevoyait, aux sources de la Tragédie grecque, les mêmes éléments

de brutalité militaire, de mirage accepté, de désespoir intellectuel. Le monde antique avait trouvé dans l'Allemagne régénérée l'héritière de son esprit.

Le choral de Luther n'avait-il pas retenti depuis longtemps « comme le premier appel dionysiaque ? » La victoire, l'Empire, c'était l'affirmation et le passage dans les faits de la force renouvelée qui surgissait du vieux panthéisme germanique dont le souffle, de Sébastien Bach à Beethoven, de Beethoven à Richard Wagner, ne s'était jamais tout à fait éteint dans la poitrine des artistes. Wagner était le poète tragique qu'attendait la nouvelle Allemagne, avertie par les philosophes du mensonge de l'idéalisme moral et décidée à oublier le drame d'une vie sans but en vivant résolument ce drame et en demandant à sa volonté de projeter dans la musique l'oubli du néant entrevu. *L'Origine de la Tragédie*¹ tremble de la première à la dernière page de ce formidable espoir. Les Grecs, avant les Allemands, avaient eu « besoin » de la Tragédie. Ivre d'orgueil, ivre de force, ivre d'avoir trouvé l'équilibre une seconde, elle avait jailli soudain du bref accouplement des deux tendances despotiques qui se partagent l'âme humaine et dont les Grecs seuls, jusqu'à présent, ont su réaliser l'accord. Dionysos et Apollon, la foule anonyme et l'individu, l'ivresse sensuelle et l'illusion intellectuelle, l'anéantissement du « moi » dans l'océan des sensations où l'homme mêlé par l'amour, la musique et la danse à l'homme roule avec les forces naturelles dans l'oubli grandiose et total

1. Publié en 1871.

de son épouvantable destin, et le surgissement superbe et douloureux du « moi » au-dessus des puissances fatales qu'il veut combattre et modifier, c'est là ce que l'âme d'Eschyle souda de son éclair. Depuis que la « naïveté » d'Homère avait remporté contre le pessimisme la première victoire d'Apollon, depuis que les poètes avaient créé l'Olympe pour objectiver son rêve de domination sur la mort et l'inutilité de tout pendant que les sculpteurs lui donnaient sa forme tangible, la guerre et la philosophie ne cessaient pas de semer sur le monde le meurtre et la vérité. Seuls les tragiques avaient vaincu le pessimisme en traduisant l'ivresse dionysienne dans le langage d'Apollon et en maintenant dans le drame, en face des héros qui exprimaient sous une apparence plastique l'illusion de la volonté, le chœur où Dionysos faisait entendre la voix de la sagesse pessimiste victorieuse du néant.

Or, c'est de la musique, entraînant les hommes parvenus au bord du gouffre de la connaissance vers l'orgie silencieuse de l'oubli, que la Tragédie jaillit du chœur d'Eschyle sous sa forme la plus terrible et la plus consolante à la fois. Richard Wagner, qui s'emparait du mythe allemand, n'était-il pas le sommet de la grande musique allemande ? Et puisque Socrate, à la fin du vieux monde grec, avait vaincu Dionysos par la bouche d'Euripide en substituant à l'illusion esthétique la dialectique et la morale et en chassant le chœur du drame, n'était-ce pas, par la voix du musicien allemand que la tragédie ressuscitée allait vaincre, l'esprit socratique représenté dans le monde moderne par le rationalisme fran-

çais ? Socrate, vers la fin de ses jours, éprouvait le besoin de réapprendre la musique. Le serpent qui se mord la queue est le symbole de la vie. Quand la logique a parcouru le cercle de la connaissance réapparaissent inévitablement le vide et le creux de l'idole morale que les artistes seuls, en nous apportant l'Illusion, peuvent nous faire regarder en face et sans horreur. Il était donc réservé à l'Allemagne de rendre à l'univers intellectuel la possibilité de vivre, en recréant la Tragédie par le génie de ses chanteurs et la force de ses soldats.

II

Le jeune homme profond qui avait écrit ce premier poème tragique, était né à Roecken, en Thuringe¹, d'une famille de pasteurs. Il eut une dure enfance. Il atteignait à peine ses quatorze ans quand son père mourut fou. Lorsque, en 1850, M^{me} Nietzsche quitta Roecken pour Naumbourg avec le petit Frédéric-Guillaume et sa sœur, elle venait de perdre son second fils. Frédéric, comme son père, comme ses grands-pères, devait être pasteur, et le voulait. Il grandissait donc dans le deuil. Il était grave, net sur lui et en lui-même, avec une puissance singulière à se maîtriser et à vouloir. Il considérait le mensonge

1. Le 15 octobre 1844.

comme un mal répugnant, et sa sévérité à se regarder vivre lui imposait des examens de soi dont il sortait épuisé mais toujours droit, n'appelant jamais au secours. Ses camarades le nommaient « le petit pasteur », et ce n'était point par dérision. Il avait en lui tout ce qu'il fallait pour les tenir à distance et les forcer au respect. Un jour que l'un d'entre eux émettait des doutes ironiques sur l'aventure de Mutius Scævola, il prit un charbon dans la cheminée, serra le poing, resta ainsi plusieurs minutes, les dents jointes, les jambes roides, tous les muscles contractés pour interdire au cri et au geste de trahir la douleur. Il entretint la plaie pendant des années, par un de ces entêtements d'enfant qui constituent souvent l'ébauche instinctive d'une discipline du vouloir. D'ordinaire il était froid, peu liant. Sa force concentrée n'éclatait que quand il s'asseyait au piano, tirant de l'instrument si puissant sous des mains puissantes des improvisations furieuses après lesquelles il s'enfermait dans un silence orageux. Depuis qu'un chœur de Haendel lui avait révélé la musique — vers sa dixième année — le monde lyrique qui s'enfonçait dans une ombre infinie où l'éclair de plus en plus rare mais de plus en plus lumineux révèle des paysages éternels par delà la morne route, des visages de dieux sous des masques d'hommes, l'illusion toujours renaissante sous le désastre permanent de la vérité et de la foi, le monde lyrique s'était déployé devant sa face sans que personne le sût.

C'est au collège de Pforta, où il entra en 1858 et où il passa quatre années, que l'initiation commença. La culture grecque, le christianisme romantique, ces

deux éléments principaux du drame moral qu'ont traversé toutes les grandes natures du siècle, lui infligèrent des crises de conscience auxquelles sa foi religieuse ne survécut pas, mais dont il eût pu sortir avec cette amertume et cette lassitude où nous plonge le plus souvent l'abandon de nos croyances, si son orgueil ne l'avait prévenu que l'intérêt supérieur de son âme lui commandait de vaincre sa douleur pour monter d'un degré plus haut. Quand il entra à l'Université de Bonn, qui représentait à ce moment-là en Allemagne les idées d'unité nationale et de liberté, il avait tout à fait renoncé au pastorat. Pour se le prouver à lui-même, il traversa la noce allemande, la bière, les tabagies, les chansons bachiques, le duel. Ecœuré, il s'enfuit à Berlin où un séjour de deux semaines le dégoûta de l'esprit symétrique, pesant et morne des Prussiens ; puis à Leipzig, où il devait terminer ses études. C'est là qu'en 1865, à l'étalage d'un bouquiniste, il acheta le *Monde comme volonté* : « Je ne sais quel démon me souffla : Rentre chez moi avec ce livre. A peine dans ma chambre j'ouvris le trésor que j'avais acquis et commençai à laisser agir sur moi cet énergique et sombre génie ». Quinze jours il ne dormit pas, mangeant à peine, relisant dix fois le volume, interrompant sa lecture pour transposer à son piano la pensée du philosophe qui avait vu dans la musique, image de la volonté, le principe même du monde. Il avait franchi la seconde étape. Il était délivré de la philosophie d'école et pénétrait dans la passion, indifférente aux fins morales, de consentir au destin. Il ne lui restait plus qu'à apprendre de sa propre bouche que le

héros vivant de la musique allemande était lui-même, un disciple de Schopenhauer, pour tenter de trouver dans la création personnelle de l'univers la raison esthétique d'une vie que la raison pure s'avoue impuissante à justifier.

La première année qu'il passa à Bâle, où son maître Ritschl, qui l'aimait, lui avait fait donner la chaire de philologie, dut être la plus heureuse des vingt ans qu'il avait à vivre. Il y devint l'ami de quelques professeurs dont l'un, Overbeck, fut le premier près de lui à l'heure la plus tragique de sa vie, et dont l'autre, Jacob Bürckhardt, qui lui révéla l'Histoire, devait plus tard reconnaître avec grandeur sa supériorité. Chaque fois qu'il était libre, il allait voir Richard et Cosima Wagner qui vivaient à Tribschen, sur les bords du lac de Lucerne, et l'accueillaient de telle façon qu'aucun d'entre eux ne s'aperçut de la distance qui séparait le jeune inconnu de vingt-cinq ans du vieillard glorieux de soixante. Ils connurent une de ces communions intellectuelles qui s'usent comme l'amour. Nietzsche écoutait passionnément Wagner développer et magnifier la pensée de Schopenhauer sur la royauté de la musique, Wagner suivait avec la fièvre où nous jette la confirmation de nos propres pressentiments les progrès des idées de Nietzsche vers les sources tragiques de l'héroïsme eschylien. Quand un génie naissant recherche la lumière d'un grand esprit pour éclairer son ascension, quand un grand esprit s'avance pour attiser la flamme d'un génie naissant, le plus saint spectacle du monde n'est pas comparable à celui-là. Autour, toute la vie n'est qu'un faible mur-

mure, il n'y a plus dans l'espace et la durée que des forces confuses qui vont toutes vers un brûlant foyer central. Nietzsche et Wagner ne sentaient sans doute tout-à-fait la majesté de leur amour qu'aux heures où le premier improvisait au piano les cantates ardentes qui étaient comme le choc sur les parois de sa poitrine des ondes d'harmonie arrachées au silence par le maître des orages alors qu'il sentait poindre dans les derniers souffles du *Crépuscule* le prélude de *Parsifal*.

III

Lorsque Frédéric Nietzsche, en congé de convalescence après sa campagne de Metz, revint à Bâle, il ne s'attendait pas à l'accueil qu'il y reçut. Bürckhardt lui sembla triste, la joie de Wagner était si grosse qu'elle le choqua. Il rentrait grave de la guerre. C'est seulement avant l'holocauste qu'on couronne de fleurs la gueule des canons. Il avait vu trop de blessés, trop de morts, trop de sang. Sombres victoires, qui masquaient d'un brouillard fétide les souvenirs de la Grèce de Marathon. Il descendit vers le soleil, passa le Saint-Gothard en compagnie de Mazzini dont la ferveur imprima dans sa mémoire une marque de flamme qu'elle conserva jusqu'à la fin. Au printemps il rentrait à Bâle pour apprendre l'incendie du Louvre, pleurer avec Bürckhardt sur toutes ces forces amassées détruites en un seul jour.

Que croire ? Voici que le guerrier ne chantait pas sur les ruines, ou chantait faux, qu'un militarisme bureaucratique se préparait à couler dans la terre allemande une armature de métal qui glacerait tous ses germes. Partout un plat et bas triomphe. Wagner entouré d'imbéciles et ne s'en apercevant pas. Aucun éditeur capable de comprendre, à la lecture du manuscrit des *Origines*, que la force allemande était là. Quand le libraire de Wagner consentit, à la fin de 71, à l'éditer, il y eut bien un grand moment d'espoir que l'enthousiasme du musicien, à l'apparition du volume, réchauffa jusqu'à lui ramener Nietzsche aimant comme au premier jour. Mais Bürckhardt excepté et quelques amis d'études, presque personne ne le lut, personne ne le comprit. Il fallait lutter encore pour élever l'Allemagne à la hauteur de sa victoire et des hommes chargés par le destin d'en répandre dans les âmes la fécondité.

La nouvelle que le projet de Bayreuth était sur le point d'aboutir lui parut providentielle. Il se rendit aux fêtes de la pose de la première pierre du théâtre wagnérien. Tout l'y blessa. La foule était grossière, les nouveaux amis du maître serviles, Wagner jaloux, menteur, mesquin. Il s'enfuit à Munich où l'on jouait *Tristan*, y puisa quelque courage. Mais en vain. Une amitié intellectuelle qui s'effrite est ce qu'il y a sur la terre de plus décourageant. A chaque occasion de rapprochement on espère, on respire, on se persuade pour quelques heures qu'on ne s'était pas trompé. Le lendemain tout recommence, le doute, l'instinct d'un désaccord fondamental, l'affreux devoir de ne plus se mentir, de briser l'attache de l'esprit alors

que l'attache du sentiment tient encore et tire à les déchirer sur toutes les fibres du cœur. Nietzsche, après un été passé à Bergame, refuse une invitation de Wagner, le froisse, est pris de remords, se rend près de lui au printemps de 73, ne peut s'empêcher de publier un pamphlet dont bien des phrases l'atteindront¹. Il s'agit, sans doute, de dégonfler un cuistre allemand. Mais que de mots cruels : « Notre victoire (pourrait bien se transformer) en une défaite radicale : *la défaite, je dirais même l'extirpation de l'esprit allemand au bénéfice de l'Empire allemand.* » Les Allemands sont des « philistins cultivés ». Ils ont toujours imité les Français, même après les avoir vaincus. L'Allemagne ne saurait dresser devant l'unité de culture de la France une image harmonieuse et stylisée de son esprit.

Dès lors, tout ce qui suit rend l'écart plus large. A mesure que Nietzsche soupçonne que Wagner n'était pas dans la vérité propre à Nietzsche, il s'éloigne pas à pas avec autant d'hésitation que de douleur. Non, ce n'est pas lui qui se dément, il se trompait sur lui-même quand il mettait dans la musique de Wagner les besoins qui étaient en lui. Nous brûlons les idoles que nous avons adorées lorsque nous nous apercevons que nous adorions en elles l'image d'un désir masqué que nous connaissions mal. Nietzsche n'y peut rien, ni Wagner. L'amitié, comme l'amour, est soumise aux forces fatales dont dépend notre volonté. Il ne mentira pas. Les Allemands sont des érudits, non des civilisés¹. Tout chez

1. Premières *Considérations intempestives*, David Strauss.

eux est convention, leur unité politique est une armure sur une forme sans contours. Ils n'ont pas su manier la connaissance qui les domine et dont ils se servent contre la vie au lieu de demander à la vie d'utiliser la connaissance au gré de ses propres besoins. A ce moment, il lit Montaigne. Il s'aperçoit qu'aux origines les plus lointaines de l'optimisme français on retrouve, comme sous la surface du magnifique décor grec, une clairvoyance implacable. La Rochefoucauld et Pascal finiront de l'éclairer. Les Français ont vécu et construit leur édifice sur un gouffre qu'ils connaissaient. Il traîne de Bâle à Bayreuth, de Bayreuth dans la Forêt-Noire, où il va lire *Don Quichotte* qui le rend très malheureux. L'Allemagne s'obstine et s'enfoncé. Wagner voit bien qu'il n'est plus le même avec lui, s'irrite et gronde. Nietzsche est souffrant. Un de ses amis se fait moine. Wagner écrit *Parsifal*... Hélas! c'est donc cela! Celui qui devait sauver l'Allemagne est un chrétien! C'est une fin, une agonie, un symptôme de déchéance! Nietzsche mettra encore bien des années à voir tout-à-fait clair en lui-même, et ce n'est que cinq ans après « l'heure sainte où Richard Wagner mourait à Venise » qu'il s'expliquera là-dessus². Mais le pas essentiel est fait. Schopenhauer, lui aussi, est un signe de mort. Il a incliné la volonté devant la morale. Là où le pessimiste n'a pas triomphé de lui-même, là est la mort, et « celui qui s'effondre devant la croix est un vaincu ». L'art wagnérien est un art

1. *Ile Intempestive. Les Etudes historiques* (1874).

2. Dans *Le cas Wagner* (1888).

hystérique, que noie l'ornement, le détail, la surcharge décorative, un art d'histriion prodigieux qui, tout en « augmentant à l'infini la puissance expressive de la musique » a noyé sous des fleuves de larmes la splendeur de vivre en santé et découragé le désir de regarder en face la mort et l'absence de but. C'est l'artiste des femmes, des comédiens et des déçus. Ce n'est pas Eschyle, mais Socrate revu par Platon et féminisé par le Christ. Et l'Europe qui meurt peut reconnaître en lui l'image de sa décadence.

Désormais, c'était l'agonie d'une flamme, de hautes lueurs qui montent soudain mais s'espacent de plus en plus. Nietzsche n'ira pas au banquet qu'on offre à Wagner à Bayreuth en 76, mais il écrira une lettre qui enchantera Wagner. Il fera un plus grand effort. Il ira suivre, à Bayreuth, les répétitions de *Parsifal*. Hélas ! il s'y sent seul, tout l'irrite, surtout le délire des snobs. Tous ces gens-là sont des chrétiens, lui seul sent monter l'avenir. Il est tout déchiré, mais une clarté s'éveille. Oui, au-dessus du désespoir, au-dessus des illusions détruites, au-dessus des globes morts qui roulent dans l'obscurité, il y a des sphères éclatantes. La nuit chante. Sur les champs de carnage frissonnent des nappes de fleurs. La mort n'est pas. La vie perle des pierres mêmes. Il est malade. Qu'importe. Il reviendra vers la lumière pour lui demander de réchauffer en lui l'orgueil d'être plus fort que le néant. Il part pour Naples, où il retrouve des amis. Ils lisent ensemble Hérodote, Thucydide, Michelet, Bürckhardt, l'Histoire. Ils parlent de fonder un couvent laïque. Que devenir ? Il est malade. Sa clairvoyance le brise, son instinct le pousse en avant,

ses forces centrales agissent pour l'écarteler. Toute grande âme est le théâtre de l'éternelle tragédie où la forme des dieux hésite.

Il nous a dit plus tard que *Humain trop humain*¹ était « l'histoire d'une crise ». A le lire on le voit bien. C'est là qu'il a brûlé ses idoles mourantes. Stendhal, Chamfort, les moralistes français qu'il étudie à Naples avec son ami Rée continuent la délivrance. Il écrit même à leur manière, par aphorismes courts et durs. Il faut qu'il soit impitoyable envers lui-même. Oui, la réalité est atroce. L'idéalisme moral est une duperie grossière. L'égoïsme est partout. Aux sources boueuses et sanglantes de l'action où le vieux monde avait versé le vin du mirage esthétique, le christianisme a répandu son poison endormeur. Il a installé le mensonge à la place de l'illusion. L'honnête Kant est un menteur. La Rochefoucauld seul est véridique. Il faut aller jusqu'au fond de nos actes, il faut savoir la vérité. Si quelque chose, un jour, adoucit notre sauvagerie, ce sera la connaissance. Il est retourné tout entier. Savoir, d'abord. La vie en lui est comme suspendue, c'est la seule fois qu'il soumettra sa force devenante, le sourd enfantement qu'elle fait d'elle-même, se dépassant toujours et se contredisant, à l'immobile vérité. Entre le premier de ses livres et le livre dominateur qu'il publiera cinq ou six ans plus tard il y a ce terrible passage, nu comme un couteau.

Nietzsche reçut le livret de *Parsifal* au moment où Wagner recevait le nouveau volume de Nietzsche.

1. Publié en 1877.

Wagner ne répondit pas. Lisbeth, la sœur de Nietzsche, Cosima Wagner eurent beau faire. Les femmes ne comprennent pas ces haines intellectuelles. C'était fini. *Le Voyageur et son ombre*¹ rendit la brouille irréparable. Nietzsche y prenait Wagner à partie, fonçait sur la musique romantique. Il dédiait son livre à Voltaire. Il attaquait avec violence la morale traditionnelle dont il dénonçait l'utilitarisme mesquin, établissait que le premier devoir envers soi-même était d'en purger son esprit et voyait poindre déjà, par delà la conquête décevante de la réalité, une activité reconquise qui pût vaincre le désespoir. Ce qui est riche en signification, « ce n'est pas le monde en tant que chose en soi..., c'est le monde en tant qu'erreur ». La morale de l'intelligence, dégagée de l'illusion ancienne, ne pouvait aboutir qu'à reconstruire une illusion.

« Un homme qui souffre n'a pas encore droit au pessimisme ». Et lui souffrait. Il n'avait droit qu'à l'espérance. Depuis trois ou quatre ans, sa santé, touchée par la guerre, déclinait de jour en jour. Ses yeux brûlaient. Un marteau tapait dans son crâne. Il ne pouvait plus faire son cours. L'Université de Bâle accepta sa démission. Il partit pour la Haute-Engadine où l'air est comme du cristal.

1. Publié en 1880.

IV

De profundis clamavi! La voix de Nietzsche, toujours, est montée du fond des abîmes. La connaissance et la maladie provoquaient incessamment en lui une aspiration vers la santé et l'oubli du néant du monde qu'il n'avait pas besoin d'arracher à tous ses nerfs tordus, aux terribles clartés que jetait son intelligence sur la dérision du destin. Toute hymne qui jaillissait était la révolte d'une nature indomptable et haute contre l'action déprimante de la vérité et de la douleur. Chaque torture de la chair, chaque vertige de l'âme étaient le prix d'une ascension instinctive et volontaire dans la joie de vivre et d'agir. S'il a exalté la santé et la force, c'est avant tout qu'il était faible et mal portant. La souveraineté qu'il savait à son esprit s'irritait d'avoir pour enveloppe un corps débile dont le dégoût le prenait devant tous les spectacles de puissance indifférente qui s'offrent sans cesse à nous. Quand une imagination qui sent rouler en elle, rythmiques, ordonnées, royales, les violences confuses de l'instinct, est condamnée à s'abaisser à l'observance tyrannique du froid, du chaud, des régimes alimentaires, des potions et des cachets à prendre, des tisanes à absorber, un impitoyable élan vers l'animalité sainte l'élève d'un seul coup au-dessus des marécages pour la faire bondir libérée vers l'eau courante et le soleil. Il a bien affirmé que le choix de l'aliment et du climat constituaient « les affaires

fondamentales » de la vie — et c'est rigoureusement vrai — il était peut-être bien aussi atteint de la manie d'introspection de ceux dont les nerfs sont malades, c'est de sa misère physique tout de même qu'il tirait avant tout la haine de ce qui est malsain et l'amour de ce qui est fort. Il sentait le besoin de défendre sa pensée, et s'il a porté au christianisme les coups les plus durs, nous le devons sans doute à ce qu'il pénétra les origines de la religion qui renversa le culte de la force, de la joie et de la santé pour introniser à leur place la maladie et l'aspiration à la mort. C'est pendant ses plus noires années qu'il médite et écrit *Humain*, le *Voyageur*, les livres pessimistes où l'on sent monter quand même sa fureur contre la pitié et son besoin de redonner aux hommes un évangile d'orgueil. Dès qu'il est mieux, l'hymne reprend, il se rue vers la lumière, *Aurore*, *Zarathoustra* surtout sont chantés en quelques jours. Il passe presque brusquement de la haine à l'amour, de la négation à l'affirmation, de la clarté apollinienne à l'ivresse de Dionysos, toujours obéissant aux ordres de ses nerfs, mais puisant dans leur état même le pouvoir d'utiliser son supplice ou sa délivrance au profit de sa grandeur.

Depuis la guerre, il ne s'était jamais bien porté. Mais c'est surtout à partir de 76 que le martyre commença. Il aggravait lui-même l'exaspération de ses nerfs par les drogues qu'il employait pour combattre ses insomnies, ses vertiges, ses migraines. Le chanvre indien, le chloral abîmaient son estomac qu'il soumettait en outre aux épreuves des cuisines trop épicées des trattorias italiennes. Pauvre, il était obligé

de sacrifier une grosse partie de ses ressources à faire éditer ses volumes, dont personne ne voulait. Il habitait la plupart du temps des garnis assez misérables, errant de ville en ville à la recherche du bien-être et du sommeil, surmené par ses voyages incessants, ses nuits blanches, le passage sans transition des petites tables d'hôtes suisses aux gargottes de la Riviera, la surexcitation cérébrale forcenée et continue à laquelle il se condamnait. Quand il était dans la montagne, il respirait et dormait mieux, mais la neige blessait sa vue. En Italie, il avait contre lui le bruit et la poussière. Il était réduit à la vie nomade, passant presque tous les mois chauds dans la Haute-Engadine, à Sils-Maria, allant l'hiver de Gênes à Venise, de Venise aux lacs italiens, des lacs italiens à Nice, restant parfois plusieurs semaines où le hasard l'avait conduit, d'autres fois deux ou trois jours, poursuivant sans cesse le fantôme d'une santé à laquelle il ne tenait peut-être pas beaucoup, puisqu'il considérait son mal comme une épreuve nécessaire à sa discipline morale. Au fond il devait le chérir. Il le rendait à peu près inapte à l'amour. Et comme il voyait dans l'ascétisme du philosophe une condition de spiritualité plus haute et un instrument créateur, dans l'ascétisme de l'artiste une transposition de l'appétit sexuel¹, comment lui, monstre à deux têtes, artiste et philosophe, n'eût-il pas saisi cette occasion de se vautrer avec fureur dans cette « forme sacrée de la débauche ?... »

Il trouvait aussi dans sa maladie, dans sa vie no-

1, *La Généalogie de la Morale* (L'Idéal ascétique).

made, un moyen de fuir ceux qu'il dépassait trop. Ses amitiés s'égrenaient sur la route l'une après l'autre. Jalouses, enthousiastes, fébriles dans sa jeunesse, elles devinrent plus tard assez circonspectes, mais aussi moins tyranniques. Du moins n'exigeait-il plus de ceux qu'il rencontra dans l'âge mûr le même élan que lui vers des certitudes qu'il savait devoir lui apparaître comme des erreurs un peu plus tard. Les premières amitiés sont cruelles. Nous ne pardonnons pas à ceux que nous aimons et qui nous aiment d'être différents de nous. C'est la maîtrise de nous-mêmes qui met l'amitié à son plan et laisse à nos amis le droit de ne plus penser comme nous à la condition que nous reconnaissons en eux l'exemple de la fidélité et de la noblesse à laquelle nous aspirons. Après la trente-cinquième année, Nietzsche était à peu près seul. Ses derniers livres devaient accroître le silence qui se faisait autour de lui : « Un homme profond a besoin d'amis, à moins qu'il n'ait un Dieu. Et je n'ai ni Dieu, ni ami ! »

Souffrait-il de sa solitude, alors qu'il était tout-à-fait perdu dans un hôtel de montagne, plus perdu encore dans la foule sordide et turbulente du port de Gênes, la foule oisive de Nice, ou parmi les touristes convaincus qui promènent de la place Saint-Marc au quai des Esclavons leurs sacoches en bandoulière, leurs Baedekers et leurs chapeaux verts ? Oui. Pas un encouragement, presque jamais de ces lettres réconfortantes qui relèvent votre vaillance et vous révèlent, au delà des visages connus et des voix familières, un cœur qui monte et qui s'ouvre et se contracte avec le vôtre, une sensibilité loin-

taine où le moindre de vos cris entre comme un rayon. Ces gens qui le coudoyaient dans la rue, qui se permettaient d'admirer sans aimer et de juger sans comprendre alors qu'il était là, ne savaient pas qu'une force terrible agissait à côté d'eux. Et jamais ils ne le sauraient. Ils en étaient incapables. Les phénomènes naturels ravissent ou épouvantent les plus humbles d'entre nous, les bêtes mêmes les sentent, pourquoi la grande âme seule est-elle condamnée à passer sans être écoutée ? Il était donc vrai qu'il portait en lui tout ce qui est ombre et lumière, et personne ne le savait, et personne ne le sentait. Aucun visage avide ne se tendait vers ses lèvres. Tout le fardeau était pour lui. Une implacable roue tournait dans son crâne, broyant la matière pensante d'où ruisselaient des éclairs. Plus il s'élevait, plus il se sentait la puissance de recréer aux hommes un prétexte d'action, plus ils l'isolaient dans cette puissance dont ils n'avaient pas même peur, qu'ils ignoraient tout simplement. Sa revanche, c'est qu'il errait près de la mer ou habitait la montagne. Il en arrivait à croire, — il l'a répété vingt fois, — qu'il il y avait entre l'air silencieux et frais des hauteurs, l'haleine des glaciers, la proximité des étoiles et son essor violent au-dessus des mensonges et des compromissions du monde, un échange de confidences qui peuplait sa solitude et l'arrachait au désespoir... « Nous voulons vivre au-dessus des impurs comme des vents forts, voisins des aigles, voisins de la neige, voisins du soleil, ainsi vivent les vents forts¹. »

1. *Ainsi parlait Zarathoustra.*

Il supportait le plus insupportable des supplices, qui est de se sentir au cœur quelque chose de pire que la mort et les ténèbres, le doute de soi, la certitude de l'anéantissement du globe et de l'oubli définitif, et de ne pouvoir interroger une âme là-dessus et lui demander son appui, précisément parce qu'il n'y avait pas d'âme autour de lui et que l'isolement même, en se prolongeant, lui donnait le temps de repousser les tentations du pessimisme que procure l'isolement. « Quand il m'arrive de penser : je ne peux plus endurer la solitude, alors j'éprouve une indigne humiliation devant moi-même ; je me sens en rébellion contre ce qu'il y a de plus haut en moi. » Puisque sa propre activité suffit à justifier la vie, le génie, qui est la vie portée par l'homme à son plus haut point d'activité, ne peut-il pas, hors de tout but, de toute sanction, de toute admiration témoignée ou sollicitée, tourner sans fin dans son propre cercle au risque de ne jamais être entendu ? Et quand l'homme a dépassé l'heure où il avait besoin de la société des autres hommes, quand il a tant monté qu'il n'a plus rien à apprendre de tous ceux qui sont vivants, qu'il ne trouve plus à dialoguer à travers le silence des siècles qu'avec quelques rares esprits dont la cime émerge seule de l'ombre du passé et seule s'entrevoit dans l'ombre du futur, ne peut-il pas trouver dans cette certitude un orgueil capable d'entraîner son consentement à l'obscurité de son nom et une liberté de création qui l'élève toujours plus haut ? Dans les pensions où vivait Nietzsche, parmi des malades, de pauvres êtres effacés, des vieilles dames, il s'était composé tout naturellement

une personnalité de surface. Pourquoi tenter de donner aux vers des yeux et des oreilles et de proposer l'air violent des montagnes à ceux qui vivent dans les caves, même à six mille pieds de haut ? Il s'informait avec politesse de la santé des convives, parlait du temps qu'il faisait, paraissait écouter avec intérêt les nouvelles que commentaient ceux qui avaient lu les journaux. Cet homme propre, peu disputeur et courtois inspirait de la sympathie. On savait vaguement qu'il avait été professeur et qu'il écrivait des livres, mais c'étaient de ces livres que personne ne lisait; lui-même n'en parlait jamais et n'insistait pas pour qu'on les lût. Quand, par politesse, on l'interrogeait là-dessus, il détournait la conversation. Tous lui étaient reconnaissants de ne pas leur imposer l'ennui de le lire et l'effort de le comprendre. Tous lui savaient gré de sa noble figure, de son menton soigneusement rasé, de la décence avec laquelle sa forte moustache militaire cachait l'amertume et la sensualité des lèvres agitées de tremblements. Personne ne songeait à lire ce qui se passait réellement sous ce beau front qui s'avancait comme une proue au devant des deux yeux inquiets et douloureux dont d'épais sourcils atténuaient la flamme trop fixe. Dans les ports, au milieu des pêcheurs, des débardeurs, des pauvres gens, il était encore plus à l'aise. Ils l'aimaient. A Gênes, on l'appelait « il Santo », pour sa douceur. Le spectacle de ses tortures, l'épouvante de ses découvertes étaient pour lui, et pour lui seul. Il tenait tout entier dans la question muette qu'il se posait sans répit: Qui était-il ? « Les natures grandioses souffrent... des doutes

que leur inspire leur propre grandeur, non de sacrifices et des martyres que leur tâche exige d'eux »¹. C'est demain qu'il s'emparerait de sa force, hier était mort. Il courait après ses idées dans de longues marches exténuantes dont il rentrait anéanti, incapable de dormir, mais avec une page, un chapitre, un livre nouveau. Il était presque constamment en proie à une agitation terrible, que l'orage de sa pensée dominait de son tumulte et qui le poursuivait même la nuit. Dans son crâne, là où il n'y avait chez les autres le plus souvent qu'un marécage endormi ou quelques filets d'eau claire, des fleuves, des torrents coulaient, brisant les digues élevées par l'éducation, l'habitude, l'atavisme conservateurs. Il se comparait lui-même à une femme dont l'enfant va naître, pour la tension qu'il donnait à ses nerfs, l'effort douloureux qu'il accomplissait quand il sentait l'idée prête à jaillir des ténèbres, les flots de larmes qui coulaient de ses yeux au moment où elle apparaissait jeune et nue et chétive dans sa puissance, encore rabougrié et souillée du sang qui inondait son cerveau à chaque crispation du cœur. Il écrivait « pour se débarrasser de ses pensées ». Débordé par l'incessant afflux de création qui montait mêlé-pêle avec les pleurs d'amour et le rire héroïque, il était obligé, pour maintenir en lui la lucidité nécessaire au passage de la pensée à la réalisation, de commander à tout son être un ordre et un silence dont il sortait à demi-mort.

1, *Le Gai Savoir*.

V

*Aurore*¹ est sa nouvelle aurore, son retour à la santé. Au printemps de 1890, il avait quitté l'Engadine en meilleur état et fait à Venise, en compagnie de son ami Peter Gast, un séjour qui lui fit du bien. Il passa son hiver à Gênes et c'est là, dans les rochers où il allait s'étendre tout le jour pour absorber par les poumons, les yeux, par toute la chair offerte le soleil, l'iode, le vent salé, qu'il sentit sa vie animale un moment anéantie revenir, et avec elle une de ces joies monstrueuses d'où le lyrisme s'épanche comme des gerbes d'eau pure, bouillonnante des forces souterraines qui le poussent hors du sol.

Quand on compare ce livre d'aphorismes et le *Gai Savoir* qui suivit aux livres d'aphorismes qui précèdent, on s'aperçoit que ce n'est plus le même ton. Partout l'affirmation commande, la force reconquiert ses droits. La vie reprend le terrain qu'avait gagné la connaissance et s'échappe par bonds vers la connaissance supérieure qui tend à refaire l'instinct. La morale traditionnelle est la « Circé des philosophes » et la philosophie, depuis vingt siècles, a fait faillite, parce qu'en découvrant son mensonge elle a voulu le maintenir. Personne jusqu'ici ne l'a considérée comme un problème à résoudre impartialement, mais comme « un terrain neutre » où tous se

1. Publié en 1881.

trouvaient d'accord. Les « mauvais instincts sont nécessaires à entretenir les forces sans lesquelles l'humanité serait amollie et corrompue depuis longtemps »¹. L'homme moral est un pauvre homme qui n'invente et ne crée rien, veut abaisser l'homme supérieur au niveau de sa timidité et étendre sur lui le lent linceul du marécage. Tout grand homme est hors la loi, la tradition, le devoir, la conscience. C'est un criminel de grand style. Qu'importe la vertu, qu'importe le bonheur, si le bonheur, si la vertu provoquent dans le corps social l'immobilité mortelle. « Il faut anéantir la morale pour délivrer la vie »².

Nietzsche aussi était délivré. Un animal qui s'ébroue pour se débarrasser d'un fardeau qui l'étouffe ou des dernières pesanteurs du sommeil n'est pas plus vivant ni plus jeune. Il secouait joyeusement tout ce que l'éducation et l'habitude avaient pu laisser dans son esprit de crasse séculaire et de dépôts étrangers. Pendant l'hiver de 81 il entendit, à Gênes, la *Carmen* de Georges Bizet. Cela lui parut une aventure providentielle. La violence et la gaieté de cette musique inconnue emportèrent tout de suite Nietzsche vers des certitudes nouvelles qui le forçaient à abandonner à leur moralisme compliqué tous les artistes allemands pour demander à l'art « latin » le secret de la vie saine. S'il ne s'était laissé séduire un peu trop vite, en barbare mal dégrossi qu'un rire étincelant et des yeux et des dents attirent, peut-être

1. *La Volonté de Puissance.*

2. *Idem.*

fût-il entré plus profond dans l'âme réelle du Sud. Homme du Nord, il ne pouvait s'apercevoir que Bizet évoquait en homme du Nord, par ses dehors ardents, sa tâche un peu tapageuse et vulgaire, un monde que les artistes du Midi ont exprimé par le dedans, dur, hautain et terrible, linéaire comme l'éclair. Eschyle et Michel-Ange pouvaient s'atteindre là où le Casino et l'Opéra ne lui livraient qu'une caricature puissante de l'image qu'il poursuivait. Le XVI^e siècle lui eût donné Palestrina, le XVII^e Monteverde, le XVIII^e Marcello, le XIX^e Berlioz. Et le contact profond de cette pureté et de cette force l'eût probablement à la longue réconcilié avec Beethoven, Sébastien Bach et même Wagner auxquels Mozart, qu'il aimait, apporte sans effort avec sa grâce herculéenne, l'immoralisme auguste des prophètes du Midi.

N'importe. Il lui fallait de la lumière. Qu'il fût injuste pour les héros de sa race, qu'il choisit un peu hâtivement ceux qu'il leur opposait, il allait dans le sens de sa puissance dont ses erreurs et ses paradoxes mêmes précipitaient l'ascension. Nietzsche est comme la vie qui revient sur elle, s'égare aux méandres et aux accidents de sa pente, mais marche toujours vers son but qui est d'entretenir en elle le mouvement qui la nourrit. Tout en lui roule en tumulte, se heurte aux parois de son cœur. A cette époque de sa vie, il était habité par une puissance lyrique qui fût sortie de lui malgré lui-même si la peur ou le préjugé eussent tenté de la retenir. Sa pensée surgissait des profondeurs de l'inconscient avec une telle ivresse qu'il en voulait à sa faculté

critique de ne pas lui permettre toujours de « dire des choses les plus abstraites de la façon la plus corporelle et la plus sanglante ». Presque tous ses vers datent de ce temps-là où il cherchait d'instinct, pour en accentuer la violence, tout ce qui était directement contraire au courant qui naissait en lui. Malade, il lui fallait la solitude où la plainte n'est entendue que de l'esprit intérieur qui l'accueille pour en faire un chant de combat. Libre et fort, il allait au devant des drames où l'homme noble est presque toujours condamné à faire un choix tragique entre sa gloire et son bonheur. Il aima pour la seule fois de sa vie vers l'époque où, arrêté un instant sur le chemin de la déchéance physique, délivré du fardeau de la morale séculaire, il sentait remuer en lui son plus beau livre, dont il écrivit en quelques jours chacune des quatre parties. Ses amis l'avaient fait venir à Rome où il rencontra une jeune Russe déjà familiarisée avec sa pensée et à laquelle, plein de sa nouvelle jeunesse, il livra généreusement en des causeries passionnées, l'inépuisable trésor d'allégresse qui allait bientôt aboutir à la conception et au chant de *Zarathoustra*. Il y eut une poursuite douloureuse à Lucerne, à Bâle, Nietzsche la suppliant de venir avec lui juger sur place, à Bayreuth, le conflit de sentiments qui le séparait de Wagner, persuadé dans son innocence que s'il lui démontrait la supériorité de son génie, elle tomberait dans ses bras. Il ne savait pas encore que l'admiration ne commande pas à l'amour.

C'est cependant l'écho de cette courte aventure qui dut lui inspirer le beau chapitre sur la femme qu'il

écrivit trois ans plus tard dans le terrible livre où son chagrin, la chute de *Zarathoustra*, l'échec de sa candidature à l'Université de Leipzig qui ne voulait pas d'un antichrétien, le retour progressif de son mal, ses nouvelles courses errantes de l'Engadine au littoral des mers latines, l'entraînaient à esquisser l'image d'une passion de vivre neuve sur le fond noir d'une raison de vivre que le christianisme avait détruite en voulant la développer¹. Il avait tout-à-fait surmonté la morale. Il n'acceptait du monde que les instincts vivants gouvernés par la volonté, et voyait en eux seuls le moyen d'augmenter le monde. Il gardait ses deux poings armés pour démolir les idoles, et ce n'était pas pour vaincre en lui-même quelques restes de préjugés qu'il devait encore se battre, mais pour étayer sur la connaissance historique les affirmations tranchantes que lui dictaient ses sens blessés. La *Généalogie de la Morale* n'aura d'autre but apparent que d'appuyer sur la philologie le combat qu'il a soutenu au nom de la vie contre le dogme négateur qui cherche à la diminuer.

La lecture de Spencer lui avait révélé l'antagonisme fondamental de sa pensée scientifique avec la pensée de ceux qui se sont emparés de la science pour donner à la morale la base utilitaire qui tend à la maintenir. Non, le *Bon* n'est pas à l'origine l'utile aux autres, et le non égoïste, c'est le puissant, c'est l'homme selon la nature qui imposa par sa noblesse même au malvenu le sens des mots *bon* et *mauvais*. Toutes les langues sont d'accord. Aux

1. *Par delà le Bien et le Mal* (1887).

sources, le *Bon* est ce qui est noble, le *Mauvais* ce qui est bas : « *Si le plus haut degré de puissance et de splendeur* du type homme n'a jamais été atteint, la faute en est à la morale ». Elle a domestiqué le fauve, l'être qui promenait par le monde, avec la passion, l'imprévu, le mouvement, la guerre, les biens et les devoirs qu'il distribuait selon sa force et qui créait entre ses pairs et lui une égalité supérieure où l'amitié, la fidélité et l'honneur devenaient autant de leviers pour élever plus haut la vie. Mais le prêtre est venu, l'impuissant, le haineux, le diffamateur de l'action. Il a « renversé les valeurs ». Il a dit : Heureux les faibles d'esprit, heureux les médiocres, heureux les malades, ce sont eux qui sont les bons, ce sont eux qui sont les élus, ce sont eux qui se portent bien. Le méchant, c'est celui qui est fort. Et puisqu'il est le vice, c'est toi, faible, le vertueux. Et la morale des esclaves a vaincu celle des maîtres et entraîné le monde qui montait vers ce qui est haut à descendre vers ce qui est bas.

Nietzsche a symbolisé, au fond, dans sa pensée et sa vie, la civilisation chrétienne, malade presque volontaire aspirant à la santé et projetant hors d'elle-même, dans les élans de révolte désespérée qu'elle éprouvait contre elle-même, un jour la Cathédrale, un autre jour la Renaissance, un autre jour la musique allemande qui a brisé le christianisme malgré elle, à l'heure où Kant démontrait malgré lui que le christianisme adorait des fantômes. Barbare, Nietzsche éliminait violemment ce qui fut « un poison pour les jeunes peuples barbares ». Il avait vu le prêtre maintenir dans l'ornière les faibles

dont la ruée hors le l'ornière eût peut-être ruiné la vie en détruisant tout ce qui dépassait. Il avait assisté tout le long de l'histoire au spectacle tragique de deux forces coexistantes, l'une de vie, l'autre de mort, dont les conflits perpétuels, les victoires, les défaites alternatives avaient créé le drame même de l'Histoire. Tandis que la Renaissance affirmait le réveil des valeurs aristocratiques, l'instinct délivré, la puissance de vivre exaltée et divinisée, le nouveau triomphe des forts, la Réforme avait réagi au nom des valeurs hébraïques, soulevé de nouveau contre la vie la platitude et la moralité et abouti en fin de compte, malgré la noblesse française, à la Révolution. Napoléon, un homme antique, un moment dressé contre elle n'a pu barrer la route à la révolte des moutons... L'esclave triomphe, l'Europe s'enfonce dans la veulerie et la peur, elle regarde comme mauvais tout ce qui élève l'individu au-dessus du troupeau, comme bon tout ce qui l'y maintient ou l'y ramène¹, le socialisme est la dernière invention de Saint-Paul, la pitié dissout dans les pleurs les volontés et les caractères qui tentent de se ressaisir. Nous ne sommes plus capables de supporter avec calme le spectacle de la souffrance, n'étant plus capables de souffrir. Nous sommes égalitaires, ne sachant plus monter, et envieux de ce qui monte. Le nihilisme des philosophes est venu nous verser un anesthésique nouveau². Ayant nié Dieu, l'humanité n'a plus de but, et comme

1. *Par delà le Bien et le Mal.*

2. *La Volonté de Puissance.*

la morale meurt, son dernier support s'écroule.

Dieu, au moins, était une illusion puissante. Mais ne sentez-vous donc pas que Dieu mort, la morale n'est plus qu'un épouvantail ridicule, un écriteau posé sur le chemin par l'être incapable de conquérir la vie pour lancer dans une direction fausse l'être capable de créer ? Au fait, le savez-vous, ô hommes, que Dieu est mort ? Savez-vous pourquoi vous errez ainsi dans les ténèbres, vous cognant à tous les obstacles, vous qui avez voulu substituer à l'erreur divine une vérité que vous n'avez pas la puissance de regarder sans pâlir ? N'avez-vous donc pas vu passer auprès de vous un homme hagard, une lanterne à la main ? Il est pourtant assez hideux, il crie, il pleure, il va de l'un à l'autre, personne ne l'entend : « *Nous avons tué Dieu, vous et moi ! nous tous, nous sommes ses assassins*¹... » Le monde est vide. S'il n'y a que des gouffres sans fond autour du héros en marche, s'il est seul à y voir les hommes patauger dans l'ombre fangeuse depuis qu'ils n'ont plus pour les en arracher le mirage menteur des oasis célestes qui miroite sur l'horizon, quelle force pour lui s'il voit briller, aussi haut que ses regards portent, une cime éclatante où pas un homme n'est monté, d'où Dieu assassiné ne tend plus ses deux mains ouvertes, mais où rient la source et l'éclair et d'où l'aigle s'élance pour voler vers le soleil ! Le pessimisme intellectuel est fait pour les nobles natures écrasées par un monde où baisse le flot vivant, l'optimisme moral est fait pour les êtres vulgaires inca-

1. *Le Gai Savoir.*

pables de supporter l'épouvante du néant. Allons vers l'optimisme intellectuel qui ne reconnaît d'autre sens à la vie que de vivre en tirant d'elle toute l'ivresse et la puissance dont son indifférence à tout ce qui n'est pas elle-même nous offre l'exemple quotidien. Quand nous aurons visité les gouffres, nous danserons sur leurs bords.

Il n'y a pas de raisons morales; il n'y a pas de raisons métaphysiques pour que ce qui est faible asservisse ce qui est fort. Puisque le lent déclin du monde a commencé le jour où les malades, venus dans un monde malade, ont nié les vieilles « valeurs », mis la faiblesse là où était la force et la résignation là où était la volonté, il faut que les hommes vivants renoncent aux valeurs chrétiennes. Puisque le monde-vérité, le monde de l'être éternel d'où découlent les valeurs fixes du bien et du mal assignées à notre misère a été détruit par les philosophes qui l'avaient édifié, il faut diviniser contre les philosophes le monde merveilleux des artistes et des vainqueurs, le monde de l'illusion que nous construisons nous-mêmes, le monde du devenir et de l'apparence qui est seul éternel puisqu'il dépend de notre volonté de le créer et de l'embellir. Nous qui avons franchi les horribles solitudes de « l'âge tragique » où la morale et Dieu détruits nous ont laissé face à face avec le néant, nous seuls avons le droit d'opposer nos poitrines à la déroute et de dire au monde vaincu : Remonte la pente. Renverse toutes les valeurs. Là où *on* avait proposé pour buts à ta misère le sacrifice continu, l'ascétisme, l'humilité, assigne *toi-même* pour moyens à ta force l'égoïsme, la sensualité,

l'instinct de domination. Et puisque la pitié te perd, sois dur. Tous les maîtres de l'action, tous les artistes, « tous les créateurs sont durs ». Sois créateur, parviens jusqu'à toi-même, conquiers la vie, et tu te riras de la mort.

VI

On n'a le droit de penser et de dire ces choses-là que quand on a pratiqué vis-à-vis de soi-même la discipline impitoyable des passions qui pourraient adultérer et dévier de leur route les instincts ramenés à leur santé première et utilisés à porter l'homme total au plus haut degré de puissance. Ce négateur de la morale était parvenu à l'immoralisme à force de moralité. Il était de ceux qui aiment mieux voir s'abîmer le monde que de ne pas s'avouer à eux-mêmes la vérité qu'ils ont en eux. Il n'en était pas responsable. « Ce qui a triomphé du Dieu chrétien, c'est la morale chrétienne elle-même, la notion de sincérité appliquée avec une rigueur toujours croissante, c'est la conscience chrétienne aiguisée dans les confessionnaux jusqu'à devenir la conscience scientifique, la propriété intellectuelle à tout prix¹. » Son père était quelque chose comme le Brand d'Ibsen. L'agonie du protestantisme a fourni ces hommes de pierre pour essayer de soutenir l'entablement du temple que leur instinct sentait crouler. Pour leurs

1. *Aurore*.

femmes, leurs fils, leurs filles, pour tous ceux qui les aimaient, ils étaient impitoyables. J'en ai connu un, c'était mon grand-père. Dans sa maison on parlait à voix basse, les enfants eux-mêmes savaient qu'il n'était pas permis de rire, et ses fils de cinquante ans, qui avaient connu les fusillades et les pontons de la Commune, tremblaient devant lui. Détachés de sa religion, mais pleins d'amour pour sa personne, et muets quand il était là, la plupart allèrent jusqu'au bout des enseignements moraux qu'ils en avaient reçus, leur probité intellectuelle les conduisit au nihilisme. Leur père en souffrit d'autant plus qu'il se jugeait responsable devant Dieu de n'avoir pas su les lui conduire, leur vie commune était un horrible silence, mais le respect qu'il leur portait l'empêcha de les maudire. Ils étaient bien ses fils, il leur savait sa pureté et sa passion. Les hautes natures ne se comprennent jamais mieux que quand quelque chose d'irréductible les sépare et les condamne à ne pas se communiquer leurs désirs.

Nietzsche a semé sur ses pas des victimes innombrables. La vie passe comme la guerre, dévastant tout. Malheur à qui ne sait pas se défendre contre un grand esprit promenant à travers le monde l'incendie de la vérité. Nietzsche a beaucoup servi aux jeunes hommes de ce temps qui avaient lu ses premiers livres à la course, dans l'exubérance indisciplinée de leurs vingt ans, à masquer leurs chutes successives d'oripeaux philosophiques hâtivement cousus de sa forme paradoxale et à décorer des noms d'immoralisme et de volonté de puissance leur lâcheté. Je sais des anarchistes qui sont devenus sous-

préfets en invoquant les mots de l'homme inexorable envers lui-même qui vécut au désert et mourut dans la pauvreté parce qu'aucune fonction, aucune vanité, aucune fortune ne lui paraissait correspondre à la force qu'il se savait. « Tu aspirés à la gloire ? Ecoute un conseil ! Renonce à temps, librement, à l'honneur ¹. » S'ils avaient vécu profondément dans sa pensée, si surtout ils avaient cherché à purifier et vivifier en eux-mêmes les sources troubles et trop tôt taries que sa parole y faisait sourdre, ils eussent lentement appris, pour leur joie, que celui qui veut dominer avant d'avoir créé par le dedans sa raison de dominer est un esclave. Les forts ne s'imaginent pas qu'ils goûteront sur la terre ou ailleurs une autre récompense que de sentir monter en eux l'enivrement de leur force. Nietzsche repoussa toujours la pitié pour lui-même, jamais il ne se plaignit. Et s'il se permit d'écrire que « presque tout ce que nous appelons culture supérieure repose sur la spiritualisation et l'approfondissement de la *cruauté* » ², il entendait d'abord parler de la cruauté envers soi-même, qui n'oblige pas à repousser tout ce qu'on a envie de prendre, mais à écarter de ses désirs tout ce qui n'est pas susceptible d'accroître la grandeur interne de sa vie, le doute qui la tord, l'enthousiasme qui la gouverne, son rayonnement silencieux qui pénètre en général les hommes longtemps après qu'il s'est éteint, comme la lumière de ces étoiles mortes qui nous vient après deux mille ans.

1. *Le Gai Savoir*.

2. *Par delà le Bien et le Mal*.

L'ascétisme de Nietzsche est une arme de combat. Toute passion est un moyen de parvenir à quelque chose de plus haut dont cette passion elle-même restera l'instrument si celui qui la possède, loin de lui obéir, la dirige et la perfectionne en n'abandonnant pas une minute sa volonté d'accroissement. Elle ruine et détruit le faible, mais elle fortifie le fort. Ce qui est un poison pour l'un peut nourrir l'autre¹. La vertu consiste à vaincre, le vice à s'avouer vaincu. Le vice et la vertu n'engendrent pas la décadence et la puissance, c'est la décadence et la puissance qui créent le vice et la vertu². Nous sommes destinés à nous battre avec les bras, avec le cœur, avec l'esprit, afin d'atteindre le pouvoir de saisir notre propre loi. « L'homme doit être élevé pour la guerre, la femme pour le délassement du guerrier, tout le reste est folie. »³. Ce qui est fait pour conquérir doit vivre dans la volonté d'être maître de sa conquête, ce qui est fait pour consoler doit vivre dans la gloire de sa puissance à consoler. Si les trois choses les plus maudites, la volupté, l'égoïsme, la soif de domination sont les trois vertus cardinales, c'est seulement chez l'homme libre qui eut « la volonté de répondre de soi ». Lorsque tu pris pour témoin un arbre solitaire, le jour où tu pesas les qualités du monde et que la balance pencha vers ces forces terribles qui brisent et violentent la vie, font couler les pleurs, entretiennent dans l'univers le drame comme l'instrument

1. *Le Gai Savoir.*

2. *Le Crépuscule des Idoles.*

3. *Ainsi parlait Zarathoustra.*

essentiel de sa propre génération, tu savais bien, Frédéric Nietzsche, que celui qui se nourrit des pluies, respire les orages, essaie toujours de monter au-dessus des autres pour aspirer la foudre, ne se récuserait pas. Lui seul connaît la cruauté divine, la cruauté qu'il faut bénir pour le pouvoir que nous en retirons. La rafale des germes l'environne pendant mille ans. Ses feuilles étalées ne reçoivent qu'une faible partie de cette poussière vivante que reprennent la mer, le roc, les vents éternels qui font le tour de l'étendue. Comme il a vu toujours la vie crever le roc, fleurir le mer, errer dans les vents au hasard, il ne sait pas ce qu'on veut dire quand on commande à la vie de nier la force indifférente qui la promène et la gaspille, mais sème ses victoires perpétuelles sans se pencher vers les déchets et sans compter les morts. Il a confiance. Des racines qu'il enfonce jusqu'au cœur tremblant de la terre aux branches supérieures qui s'élèvent éperdument pour aller plus près du soleil, il sent circuler sa puissance, il en jouit, il est lui-même... La volupté est « le vin des vins » pour les forts. La soif de dominer est l'élévation de soi-même puisqu'elle s'exerce toujours sur ce qui est plus bas. L'égoïsme chasse de soi tout ce qui compromet sa formidable ivresse, l'humilité, l'effacement, la lâcheté. Mais il faut « apprendre à aimer » et « celui-là s'est découvert lui-même qui sait dire : voici *mon* bien, qui sait dire : voici *mon* mal ». A mesure que nous montons dans la possession de notre personne profonde, que nous saisissons dans nos irrésolutions anciennes le germe de notre pouvoir, les idoles placées devant nos yeux pour effrayer

notre enfance, s'effritent sous le choc des tragédies que nous vivons. Le faible seul a besoin d'une morale, pour préserver sa vie chétive contre l'assaut des sens. Le fort est plus fort que ses sens, leur ivresse augmente sa force, là où le faible est englouti il nage joyeusement. Quand il est pris de défaillance, même longue, même presque mortelle, il se relève plus puissant, et s'il succombe tout-à-fait, c'est qu'il n'était pas digne de vaincre et de commander.

L'amour est donc interdit à cet être qui monte, et qui semble ne concentrer en lui tout ce qui est que pour s'accroître et dominer ceux qui l'entourent ? Ce n'est pas vrai. Les déchus seuls ignorent tout ce qu'il y a d'amour dans le vainqueur. Seulement il en est le maître, comme il est le maître de lui. « Malheur à tous ceux qui aiment sans viser une hauteur plus haute que leur pitié ! » Il faut comprendre. Comprenez-vous le péril où vous entraînez la pitié, vous qui êtes toujours prêts à verser des larmes, toujours prêts à céder, toujours prêts à exalter ce qui est chétif et vaincu, toujours prêts par conséquent à mépriser et méconnaître ce qui est libre et sain ? Comprenez-vous pourquoi la religion de Saint-Paul fut « la plus grande folie collective de l'Histoire » pour avoir voulu maintenir le courant profond de la vie, qui tend toujours à briser ses digues, à inonder ses rives, à porter plus haut sa surface, dans une chambre basse où s'étaient réfugiés les déchus, les malades dont l'énorme masse inerte finit par immobiliser les vivants, ceux qui élevaient l'homme en eux-mêmes et portaient la compassion comme une aile

qui délivre et non comme un fardeau qui vous abat sur les genoux ?

La bonté sera la dernière victoire de l'homme puissant sur lui-même, un fruit mûr qui tombe de la branche sans l'incliner vers le bas. Nietzsche l'a dit. Mais peut-être l'eût-il mieux dit s'il avait rendu au christianisme la justice qu'on lui doit. Il nous reste quelque chose de toutes nos maladies. Nous aurons beau renverser les valeurs, les valeurs nouvelles frémiront intérieurement de l'écho de vingt siècles, tant de souffrance dépensée ne peut pas être perdue et l'épouvantable silence imposé à tout ce qui donne à la vie sa force retentira dans la force renouvelée que la vie viendra nous offrir. Comme elle passera à travers la tragédie du monde en acceptant de l'agir, comme l'allégresse de la conquête fera son pas léger et sûr, elle répandra sa richesse sans se laisser arrêter dans sa route par ceux qui, ne pouvant la suivre, tenteront de la calomnier. Elle ne compatira plus, elle sera généreuse, et son pardon s'appellera l'oubli. Ce qui est vivant donne et oublie sans cesse. Comme la vie est « ce qui doit toujours se surmonter soi-même », elle abandonne à ce qui meurt à côté d'elle tout ce qui n'est pas cette force ascendante après laquelle elle court. L'homme noble est si bien la vie portée au plus haut point d'abondance disciplinée que la moindre de ses victoires est de perdre le souvenir des formes anciennes de sa puissance pour n'accepter du dieu qui l'habite que la puissance à conquérir.

Dès *Aurore*, Nietzsche entrevoyait cette morale surhumaine que le livre ébauché de la *Volonté de*

puissance avait pour but d'asseoir sur un développement historique et philosophique complet et que laisse pressentir *Zarathoustra* comme un prélude grandiose en même temps qu'il joue de la durée et de l'espace pour enfermer l'être et le devenir dans ce cercle sans fin de l'Éternel Retour où l'amertume et la joie entrelacent en guirlandes les feuilles de chêne et les roses. Tout ce qui vit, tout ce qui a vécu, même tout ce qui semble aspirer à la mort est une manifestation ouverte ou déguisée de cette volonté de puissance qui est la seule action du monde, « monstre de force sans commencement et sans fin ». La morale est une arme imaginée par le troupeau dans sa lutte contre le fauve, employée par le médiocre dans sa lutte contre le fort, par le malheureux dans sa lutte contre l'heureux, par le riche dans sa lutte contre le pauvre. La morale ne triomphe que par son immoralité. Pour se transformer en vertu, le désir se débaptise. La sensualité prend les noms d'idéalisme platonicien, d'art, d'ascétisme, la chasteté dompte le mâle et l'attache à tous ses pas. Quand l'esclave veut dominer, il invoque la liberté et la justice dont le philanthrope et l'humanitaire entretiennent l'idée dans le monde pour y fortifier leur pouvoir. La résignation et le courage sont les moyens dont nous usons pour exercer sur nous-mêmes notre instinct de domination. L'homme uniquement bon, qui n'est bon, lui aussi, que pour jouir de sa puissance, est cependant, de toutes ces forces sociales qui se déguisent l'une pour l'autre et mentent à elles-mêmes pour mieux vaincre et subjuguier, la plus dangereuse de toutes parce qu'elle

nous désarme pour la lutte et nous déconseille l'effort.

Voilà le mensonge percé. Sur ses ruines, l'homme est tout seul en face de la vie qu'il n'a pu dompter malgré ses ruses, ses divinisations verbales, son douloureux effort pour l'abaisser vers ce qui est en lui de plus craintif et de moins pur. Ce qui est pur, c'est le flot qui monte, non ce qu'il dépose après lui. L'homme est un être total qui ne recherche dans le monde ni le plaisir bas de l'utilitariste qui fait voir dans la vie l'impossible bonheur, ni la souffrance immorale du chrétien qui le promet après la mort. Il recherche la puissance, et par tous les moyens. Sa science — un mythe, — sa volonté — un mythe, — tous ses mythes sont au service de cette volonté obscure qui jaillit de toutes les sources de l'être pour le porter plus haut. Une conséquence sociale en découle, effroyable pour tous ceux qui n'auront pas le courage de l'explorer à fond. Toute la morale chrétienne est basée sur l'idée de réciprocité. Or, là où il n'y a pas égalité, la réciprocité n'est pas possible. « Pour toute élévation du type homme il faut une nouvelle espèce d'asservissement¹. » Il est fatal et nécessaire que les uns commandent, que les autres soient commandés. Seulement, que les uns et les autres essaient d'écouter jusqu'au bout.

Rien, ni le hasard, ni les complicités de caste, ni la fortune, ni la naissance, à moins d'une cruelle discipline héréditaire ou personnelle ne désigne pour dominer. Mais « on commande à celui qui ne sait

1. *Humain, trop Humain.*

s'obéir à lui-même »¹ et cela seul marque le caractère ou l'esprit qui dominera. « Les masses sont prêtes à *l'esclavage* sous toutes ses formes, pourvu que celui qui est au-dessus d'elles... légitime le fait qu'il est né pour commander². » Dans un mode pareil la vie est délivrée, « tout ce qui est vivant est chose obéissante », celui qui ne sait s'obéir regarde avec reconnaissance celui qui sait à la fois s'obéir et le commander, car il est soulagé par lui d'un fardeau insupportable. Celui qui sait s'obéir et commander est d'autant plus fort au contraire que le fardeau devient plus lourd. Et comme « le jour où ce qui est vivant commande, ce qui est vivant risque sa vie », c'est lui qui est la justice et le droit. Il est libre. Il protège. Il délivre. Il monte. Il accumule sur son cœur la charge redoutable d'introduire dans le monde l'énergie de ses créations et porte pour ceux qui sont faibles le poids tragique de la vie. Il ne demande en échange du bonheur dont il ne veut pas que l'obéissance à sa force qu'il paie de son repos, de ses illusions, de l'abandon des voluptés vulgaires, de la connaissance qu'il a du néant final qui l'attend. « A mesure que la vie s'élève, elle devient plus dure; le froid augmente, la responsabilité augmente...³ » Que celui qui veut commander médite ces paroles terribles avant de décider s'il n'est pas fait pour obéir.

1. *Ainsi parlait Zarathoustra.*

2. *Le Gai Savoir.*

3. *Ecce Homo.*

VII

Alors, le rire est mort ? Le rire n'est permis qu'à celui qui a remis entre des mains plus fortes le soin d'agir pour lui ? Celui qui monte et qui commande ne connaîtra pas l'ivresse joyeuse d'un monde dont chacune de ses minutes crée l'harmonie pour la détruire et la recréer de nouveau ? La joie n'est pas « le symptôme du sentiment que la puissance est atteinte ? » Au-dessus de l'homme innocent qui n'a pas trouvé l'inquiétude, au-dessus de l'homme inquiet qui a dépassé l'innocence, il n'est donc pas quelque part, dans la volupté de comprendre la nécessité de tout, une seconde innocence conquise que la force du créateur épouse pour s'amuser avec elle d'une illusion qu'ils reconstruisent ensemble, tout en « jouant aux dés avec les dieux ? » Et si cette illusion s'efface, celui qui possède la vie n'aura donc pas la ressource de conquérir la puissance suprême qui est de rire de lui-même ? De rire, de rire fort, sans amertume, sans écouter le son de son rire, sans se regarder dans la glace, de rire de joie dans le sentiment de sa force que ce riré même accroît ? Ce n'est donc pas joyeux d'avoir refait un univers, d'être Eschyle, ou César, ou Michel-Ange, ou Shakespeare, ou Rubens, ou Rembrandt, ou Beethoven, ou Napoléon ? Aussi joyeux que d'être une bête enivrée ? « Zarathoustra est un danseur », il n'a plus « d'objection contre l'existence »,... il dit « oui et amen d'une façon énorme et illimitée ». Comme un enfant, il rit de la

lumière, des fleurs, il dialogue avec les monstres, son doute même est de la joie qui vient... Celui qui porte en lui l'évolution du monde et le cheminement des astres, qu'il agisse par le rêve ou qu'il imagine en action, celui qui a la faculté lyrique — et c'est d'enfermer dans son être la force éparsé et de la libérer et de la répandre à son gré — est le créateur de sa joie. L'ombre approche, le jour décroît... Qu'une ivresse plus grandiose s'accumule entre la puissance qui ne cesse pas de monter et la mort qui va venir...

Nietzsche avait conçu ce grand livre, un de ceux qui donnent à notre âme son architecture éternelle en la ramenant et en l'attachant à ses origines et à ses conditions permanentes de vie, — il n'y en a guère de ceux-là, trois ou quatre peut-être, le *Prométhée*, le *Don Quichotte*, le *Faust* — au cours des quelques mois qui suivirent la préparation et l'exécution d'*Aurore*, dans l'enivrement de santé et de liberté qui fut le centre de ses jours. Durant l'été de 81, une après-midi qu'il errait dans les bois de Sils-Maria, une idée lui vint, dont la lueur tragique le remplit d'une exaltation qui lui fit verser des pleurs. Il lui apparut tout d'un coup qu'aussi nombreux que soient les éléments du monde, ils sont en nombre fini, et que leur combinaison actuelle reviendra par conséquent un jour après une accumulation de siècles qui ne compte pas pour les morts. Oui, vous tous qui êtes vivants, vous revivrez vos vies, toutes les douleurs que vous avez eues reviendront identiques, et les joies, et les doutes, et dans le même ordre et dans les mêmes circonstances et selon le même progrès.

Vous recommencerez à rouler le même rocher jusqu'au haut de la même pente. Vous avez peur de cela, vous tremblez ? Vous qui réclamez la vie éternelle, vous repoussez cette vie qui ne continue pas, mais recommence, ne laissant rien à l'espoir ? Il n'est donc qu'un homme capable d'éprouver l'orgueil où doit nous élever l'effort toujours pareil de recréer la minute immortelle ?... Le livre est fait, le poème du devenir que personne n'écrira plus, l'enivrement d'être seul avec le tonnerre dans les solitudes glacées, de jouer avec l'esprit et le destin comme une femme en luxure bondissant sur ses deux pieds nus. Il abandonnera les hommes de la ville qui ont « inventé le bonheur » et qui « deviennent de plus en plus petits à cause de leurs petites vertus... de leur continue petite résignation ». Il abandonnera ses disciples par amour pour eux, afin qu'ils ne le suivent pas comme un troupeau suit son maître. Il abandonnera les « hommes supérieurs » le jour où il verra fuir devant l'innocence le lion qui léchait ses larmes, le jour où il se sent délivré, où ses « enfants sont proches », où lui-même s'aperçoit qu'il va redevenir enfant. Il vient de chanter le *Chant de Minuit*, de découvrir que toute joie veut l'éternité de toutes choses, les tombes, la douleur, l'amour. N'est-ce pas une illusion encore, le « Grand-Midi » va-t-il bien se lever ? Il avait cru déjà trouver une minute un sommet qui est au-dessus des étoiles, et il a fallu redescendre « jusqu'à l'onde la plus noire..., plus bas qu'il n'est jamais monté ». Le moindre arrêt est un recul, il faut abandonner tout ce qu'on a conquis, dès qu'on a trouvé une cime pour y danser, le pied

vous manque, l'œil regarde en bas, l'abîme s'ouvre, il faut encore repartir. Est-il certain que la pitié qu'il éprouve pour les hommes supérieurs soit « le dernier de ses péchés ? » Quand il a quitté sa caverne « ardent et fort comme le soleil du matin qui surgit des sombres montagnes », était-il sûr, même alors, que ses enfants allaient venir ? Le poème du doute a-t-il le droit de s'arrêter, l'orgueil n'a-t-il pas le devoir de surmonter sa dernière conquête, et si Frédéric Nietzsche a vu se lever l'aurore de la foi qu'il a fondée, ne sait-il pas qu'elle aussi, tôt ou tard, tombera de lassitude ? Le jour où il chanta le chant sublime des *Sept Sceaux*, devin suspendu sur les gouffres où il brisait et précipitait en riant les tables de la loi, s'enfonçant dans la mer après avoir rompu sa chaîne, volant comme l'oiseau dans sa propre liberté, le jour où le mot formidable reparut sept fois sous sa plume... « Car je t'aime ô Eternité... *Car je t'aime ô Eternité* », n'entendait-il pas dans ces dures paroles, martelées comme un glas de fer, une de ces voix désespérées qui crient au fond de nous quand nous venons de voir, derrière une certitude nouvelle que nous nous figurions tenir, le visage du doute se profiler comme l'ombre du voyageur ? L'Eternel Retour nous promet, sans doute, que la douleur doit revenir. Mais avons-nous le droit de compter sur cette promesse ?

N'importe. Ce qui le soulevait d'orgueil, ce n'était point d'avoir trouvé l'idée, c'est la puissance supérieure où l'élan vers l'idée portait son être total : « la sentence tremble de passion, l'éloquence est devenue musique, des foudres sont lancées vers des

avenirs qui n'ont pas été devinés »¹. En vérité, il faut remonter jusqu'au *Cantique des Cantiques* pour trouver quelque chose qui soit comparable à cela... « Et mon âme, elle aussi, est une fontaine jaillissante... Et mon âme, elle aussi, est un chant d'amoureux. » La nuit même et la lueur des cieux dialoguent au-dedans de nous. Le cœur tout à fait solitaire est éperdu d'ivresse, il a trouvé l'onde éternelle, par delà le Bien et le Mal, et le bonheur, et la souffrance, où la vie reconquise par l'intelligence du monde et le courage a le droit de se laisser bercer au gré des puissances aveugles dont notre volonté est l'image et la reconnaissante sœur. Les puissances aveugles chantent. L'esprit se livre à elles innocemment, comme aux temps primitifs où les bergers des montagnes choisissaient pour porter leur verbe les brouillards qui montent, les vents qui soulèvent la mer, et les rayons du ciel qui dessèchent les marécages et les murmures imprécis qui sortent des sombres feuilles et le grondement des sources souterraines dans les cavernes inexplorées d'où s'échappent des vapeurs. A force de comprendre, tout ce qui est candide se retrouve. L'artiste est un enfant qui joue, une grosse abeille bourdonnante allant des fleurs saines aux fleurs vénéneuses, prenant aux unes et aux autres, mêlant leurs sucs et fabriquant son miel dans un enivrement lucide où les cellules géométriques s'étagent régulièrement. On dirait un énorme bavardage, brutal et joyeux, roulant l'idée dans son écume. Mais ce lyrisme torrentiel marche comme un théorème,

1. *Ecce Homo.*

un mot sauté ou mal lu empêche de rien saisir. La phrase est d'un éclat terrible, un éclair, un autre éclair brillent, tout rentre après et avant eux dans un grondement continu. Elle est taillée comme à coups de silex, avec des irrégularités tranchantes qui enfoncent dans les nerfs le sarcasme et la majesté. Elle est gonflée de force tendue, dure comme un cœur trop plein, et les images qui s'échappent ont l'air d'en crever l'écorce, comme si la langue des hommes ne pouvait les contenir. Elle exprime une joie animale de créer et de détruire telle que le cri de l'artiste qui voit en lui « un vainqueur dégouttant de sang », est le cri même de sa chair, la clameur d'un monstre divin qui a pour la première fois peut-être le courage d'ouvrir les yeux et de compter sur combien de mutilés et de cadavres s'édifie l'intelligence. Elle est cruelle, elle est gaie. « Mon style est une danse ; je joue avec les symétries de toutes sortes et je me joue de ces symétries même jusque dans le choix des voyelles »... Zarathoustra est marqué du signe suprême, qui est de s'enivrer de sa propre création. Zarathoustra a raison d'habiter au milieu des aigles et de prendre pour confidentes les serpents et les lions. Bien peu d'hommes peuvent l'entendre. C'est un appel qui vient de haut, qui exige qu'on s'élève pour l'écouter, qui exprime un amour de l'homme sans limites, puisqu'il ne considère aucun sommet comme au-dessus de sa grandeur. Si celui qui veut le comprendre le suit jusqu'au moment où il pourra se passer de lui, celui-là sera l'homme de plus haute moralité. Il inondera de puissance ceux qui vivent dans le cercle de son action.

VIII

Quand la santé l'abandonna, après ce court répit où il avait fait tant de grandes choses, il retourna à l'abstraction, comme pour se tenir prêt à utiliser les éléments de son ivresse rajeunie dès qu'il se sentirait sur le point de la retrouver. Il écrivit son nouveau livre ¹, cette « école du gentilhomme », avec une sorte de fureur. Il fallait donc nier encore ! Pour poser en termes plus positifs ses affirmations prophétiques, il était obligé de définir une morale qui s'appuyât sur les instincts rendus, par l'épuration d'une discipline volontaire, plus impérieux et plus capables de créer. Il était obligé de dépouiller plus brutalement que jamais le christianisme de son masque, de dénoncer l'esprit scientifique moderne comme un déguisement dernier de l'ascétisme négatif, inventé pour détourner les hommes de l'illusion qui les grandit. C'est pourquoi il se vit forcé, pour répondre à un esclave suisse l'accusant d'immoralité, d'écrire encore la *Généalogie de la Morale* et de démontrer au pauvre homme que toutes les puissances vierges de la vie, l'eau pure, le sang pur, le regard libre et tranquille, la poitrine qui s'offre, le front qui ne s'abaisse pas et la main qui frappe et protège restaient seuls au fond de l'histoire sur les multitudes oubliées pour approuver son action.

1. *Par delà le Bien et le Mal.*

Entre temps, il avait traîné de ville en ville sa misère physique, passé des hivers à Nice, des printemps à Venise, des étés à Sils-Maria. Ses insomnies, ses douleurs étaient revenues. En outre, il ne trouvait plus d'éditeurs, les hommes ne voulaient pas du meilleur pain qu'on leur eût offert depuis longtemps. Pourtant, il recevait parfois quelque encouragement où son innocence inséparable des grandes profondeurs d'esprit, trouvait un réconfort puissant. Un jeune écrivain allemand vint le voir à Sils, il rencontra l'hiver suivant à Nice un de ses rares lecteurs. En revanche, tous ses amis de jeunesse l'abandonnaient l'un après l'autre, sa sœur, mariée en 1884 à un agitateur antisémite, s'était éloignée de lui, sa mère, qu'il alla voir en 1886 ne lui cachait pas que ses livres la désolaient... Il allait trop vite pour tous. Comme il les publiait par fragments, l'un n'attendait pas l'autre. Sa pensée était le théâtre d'un drame intellectuel dont les péripéties se précipitaient à une allure qu'il s'épuisait lui-même à suivre. Quand il écrivait un poème, quand il écoutait ébloui le bruit du torrent des images dont chacune résumait un monde de méditations voici qu'il entendait venir sous ce tumulte le murmure lointain d'une angoisse nouvelle qui le forçait à accélérer son travail pour recueillir, dès qu'il avait tracé le dernier mot de la dernière phrase, les éléments déjà flétris pour lui de l'œuvre qui montait de tout son être sans qu'une heure de repos lui permit de la ralentir. A peine, s'il avait le temps de lire quelques volumes achetés au hasard, Maupassant, Baudelaire, Guyau en qui il reconnut un esprit fraternel et qu'il

annota avec fièvre, Dostoïevsky, sa plus grande rencontre depuis Stendhal... Il y trouvait des appuis ou des occasions de lutte, mais plus jamais ces départs décisifs que lui avaient fournis ses lectures de Schopenhauer et des moralistes français... Il dominait toutes les âmes. Il était devenu un de ces centres de puissance qui rayonneraient même dans un désert absolu, se passant de tout aliment, se dévorant eux-mêmes et s'éteignant tout d'un coup, sans fumée, après avoir brûlé jusqu'à leurs cendres. « Je vis dans ma propre lumière. Je me nourris des flammes qui s'échappent de moi...¹ ».

Il avait fait le tour du cercle. Cette exaltation frénétique était la révélation intérieure des énergies calmes du monde qu'il retrouvait intactes aux limites de l'intelligence, ayant lui-même vécu la Tragédie de ses origines à sa fin, prêt à rouler comme un enfant dans l'orgie de tout comprendre. *Le Crépuscule, l'Antéchrist, Ecce Homo*, des livres sortaient brûlants, sa force et son orgueil montaient avec sa fièvre à mesure qu'une lucidité supérieure élargissait l'espace de volupté totale et d'inconscience reconquise qui s'étendait autour de lui. L'automne qu'il passa à Turin dans un état divin de délivrance qui lui permit d'écouter avec la même allégresse Beethoven et Offenbach, Bizet et Wagner marqua sa suprême victoire. Ce fut court. Des pressentiments l'agitaient. Les derniers mots qu'il envoya à Brandès, à Peter Gast, et, par une illumination tragique, à Cosima Wagner, étaient signés LE CRUCIFIÉ... Ecce

1. Ainsi parlait Zarathoustra.

Homo . . . Voici l'Homme. Il se présentait déchiré, mais victorieux, prêt à paraître devant ceux qui comprendraient dans le futur qu'un homme comme lui avait le droit de proclamer qu'il fut indispensable à l'homme. Quand, dans les premiers jours de janvier 1889, Overbeck, appelé de Bâle en hâte, le trouva « labourant le piano avec son coude, chantant et criant sa gloire dionysiaque »¹, Frédéric Nietzsche pouvait s'endormir. Son esprit allait de pair avec les forces éternelles qui existaient avant les hommes et qui leur survivront.

Il s'endormit. Il ne mourut que onze années² après la crise de folie où son âme sombra toute, d'un seul coup. Depuis deux ou trois ans, une vague rumeur rôdait autour de son œuvre, Taine le remerciait de l'envoi d'un livre, Brandès lui consacrait des conférences, il apprenait que Brahms était de ses lecteurs. Strindberg lui avait écrit. Mais, vivant, il ne sut rien de la grandeur que prit si vite son nom vers la fin du dernier siècle. Les journaux étaient pleins de ses nouvelles, on allait le voir, on le photographiait, les éditions de ses livres se succédaient partout. Il ne sut rien. Seulement, avant que la raison lui eût échappé, il avait écrit ceci : « L'homme qui a découvert la transmutation des valeurs est une fatalité. Il brise l'histoire en deux tronçons. On vit *avant* lui, on vit *après* lui³. »

1. Daniel Halévy, *La Vie de Frédéric Nietzsche*. — J'ai pris dans ce beau livre tous les éléments biographiques de ce travail.

2. Le 25 août 1900.

3. *Ecce Homo*.

I X

Eh bien oui ! Nietzsche est un prophète *. Que ce « créateur césarien de la culture » soit un commencement absolu, comme son orgueil admirable l'entraîne à l'affirmer souvent, ou plutôt la révélation des besoins essentiels épars avant et autour de lui dans la multitude des hommes, c'est un prophète. Il agira sur le monde moderne encore empoisonné d'humilité et de renoncement comme Saint-Paul avait agi sur le monde antique encore parfumé dans son agonie de l'esprit tout puissant qui avait fait l'Olympe à son image. Il agira en sens inverse, et voilà tout. Comme saint Paul disait aux hommes d'obéir à une prétendue vérité morale susceptible de les soumettre à une loi commune inventée par la peur d'affronter la vie, il leur propose de conquérir une illusion esthétique perdue qui soit capable d'entraîner le monde à la suite de quelques hommes vers une humanité décidée à vivre la vie et à en élever en elle le niveau. C'est un prophète. Mais ce qui le sépare des prophètes des anciens jours, c'est que ceux qui l'écouteront n'ont que faire des conseils qu'il leur a donnés pour refuser de le suivre partout. Il n'était pas nécessaire qu'il dit à ceux qui l'ont compris : « Maintenant je vous ordonne de me perdre et de vous trouver, et ce n'est que quand vous m'au-

rez tous renié que je reviendrai parmi vous¹ ». Il les a délivrés des buts métaphysiques — et de lui-même — et replacés hors des principes dans le flot ascendant de la grande fatalité.

Lui aussi apporte l'épée. L'Europe lui apparaissait comme un corps qui s'affaisse et que de grandes convulsions seules, en réveillant en elle l'esprit de sacrifice et de conquête pouvaient sauver de la mort. Quelle que soit la forme de l'effort qu'exige la vie pour maintenir dans nos caractères sa richesse et son élan, il faut en user sans peur, quand elle s'impose à nous. Tout homme fort est un guerrier, avant tous celui qui pense. La paix est une guerre souterraine, toutes les forces comprimées s'y livrent à un massacre silencieux auprès duquel les hécatombes des batailles ne comptent pas. La charge des créateurs qui ne cessent pas de lutter contre la tradition, pour ou contre la vérité, contre eux-mêmes et pour la puissance, est précisément d'entretenir dans le monde un état de guerre latent.

Nietzsche ne pensait pas que l'aristocratie future pût saisir pour s'affirmer une autre occasion que la guerre entre classes ou nations. Il savait qu'il ne suffit pas qu'une classe commande pour être digne de commander, lui qui n'avait pas cessé d'affirmer que depuis deux mille ans, malgré la Renaissance et la culture française, l'esclave était Roi. Il connaissait cette fausse aristocratie qui n'est que le plus bas rebut démocratique, une horde d'esclaves parvenus au sommet en flattant les autres esclaves et étouffant

1. Ainsi parlait Zarathoustra.

sous sa masse imbécile tout ce qui est noble et fort. Il savait que les maîtres de l'heure ne justifiaient leur conquête par aucune des qualités qui font aimer le conquérant. En haussant les faibles au sommet, l'imposture chrétienne a mis partout des masques, le marchand a pris un masque de noble, le banquier un masque d'apôtre, l'histriion un masque d'artiste, le militaire un masque de guerrier, le ministre un masque de chef. « Populace en haut ! Populace en bas ! . . . Le monde tourne autour des inventeurs de valeurs nouvelles, il tourne invisiblement. Mais autour des comédiens tourne le peuple et la gloire : ainsi va le monde ¹. »

Comment donc Nietzsche, qui savait bien que tout est fluidité et devenir et dut avouer que les démocraties contemporaines recherchaient une société susceptible de révéler le fort en délivrant l'individu ², méconnut-il à ce degré les mouvements historiques qui tendent à renouveler de fond en comble l'Occident ? Comment ne sut-il pas dompter sa nature d'aristocrate jusqu'à la forcer à subir les contacts qui lui répugnaient mais qu'il savait nécessaires à préparer l'homme futur ? Sans doute, le sacrifice est difficile, « et plus d'un s'en fut au désert et y souffrit la soif parmi les bêtes sauvages pour ne pas s'asseoir autour de la citerne en compagnie de chameliers malpropres ». Comme il voyait régner les faibles, reconnaissables à ce qu'ils ne peuvent ni ne savent accorder la justice à ceux qui sont au-dessous d'eux,

1. *La Volonté de Puissance.*

2. *Ainsi parlait Zarathoustra.*

comme il voyait que le maître de hasard ne ressentait pour l'esclave de rencontre que de la haine et de la peur, il engloba dans le dégoût de l'heure tout ce qui tend à renverser les rôles et à préparer, par la guerre, une race de vainqueurs. Lui qui avait sondé tous les regards à travers tous les trous des masques, il jugea la Révolution d'après le masque que la bourgeoisie intéressée à son triomphe lui appliqua candidement. Ce qui éclate en elle, sa force guerrière et conquérante d'où Napoléon jaillit comme la pierre d'une fronde pour frapper les formes agonisantes des aristocraties anciennes, renverser les murs lézardés, retremper le monde fatigué dans la force qui vient d'en bas, il ne voulut pas le comprendre. Il ne voulut pas voir que le soldat qu'elle fit roi était d'accord avec elle, lui qui faisait rois ses soldats, contre une Europe à bout de souffle dont toutes les puissances usées, la noblesse française en tête, se levèrent pour défendre l'immobilité mortelle et dont toutes les puissances jeunes, la musique allemande en tête, se portèrent au-devant de la France avec de grands cris d'espoir. Il ne voulut pas avouer qu'elle déchaîna d'un seul coup toute la pensée du siècle, que c'est à elle qu'il dut lui-même d'être « un bon Européen ». Ayant un jour écrit que la révolte est « la noblesse de l'esclave », il en voulut à l'esclave d'avoir été noble une heure et d'avoir espéré l'avènement d'un monde où les aristocraties régnautes, au lieu de mourir d'elles-mêmes, accueilleraient l'apport du flot qui monte pour se renouveler en lui.

Quand on domine ainsi l'évolution des heures, le sens des grands rythmes sociaux, la prodigieuse

oscillation qui conduit l'homme des limites de l'intelligence aux commencements de l'instinct, on doit élever sa puissance jusqu'à tout accepter des moyens dont use la vie pour se préserver et grandir. Pourquoi, puisqu'il sentait que la démocratie, comme l'homme lui-même, est « un passage », une aristocratie qui se dissout pour refaire une aristocratie, pourquoi n'a-t-il pas cherché à saisir, dans la confusion et la pauvreté de ses formes, le germe d'un organisme assez fort pour faire éclater l'organisme vieilli au sein duquel il doit s'accroître¹? Il avait vu que le nivellement européen prépare une « hiérarchie » nouvelle. Il savait que l'individu libéré d'un ordre ancien cherche autour de lui ses semblables pour constituer avec eux de nouveaux groupes, réaliser de nouveaux équilibres, lutter pour la domination, s'étendre par la conquête et protéger par la victoire². Comme il se demandait où se trouvaient « les barbares du vingtième siècle » qui referaient notre force, il avait affirmé « qu'ils n'apparaîtront et ne consolideront qu'après d'énormes crises socialistes », et que ce seront « les éléments armés de la plus grande dureté à l'égard d'eux-mêmes et capables d'obéir à la plus longue volonté³. » N'était-ce pas assez? Son œil ne pouvait-il apercevoir, au milieu des débris de l'autorité, au sein des puissances d'argent avilies par l'anonymat de leur tâche, quelque chose de terrible qui montait du fond noir des masses avec une irré-

1. *Ainsi parlait Zarathoustra*

2. *La Volonté de Puissance.*

3. *La Volonté de Puissance.*

sistible lenteur et durcissait comme un métal dans la boue brûlante de l'Europe ? S'il avait vu naître et grandir dans les associations du travail, hors de toute attache dogmatique, de toute entrave sentimentale, de tout respect des choses qui s'en vont, cet instinct de force et de guerre qu'il voulait rendre aux hommes fatigués, le prophète eût été content.

Une aristocratie se refait par la base, dans l'oubli total d'une morale qui n'est entre les mains des aristocraties dégénérées ou des démocraties flottantes qu'un outil d'asservissement. Le fruit doit tomber et pourrir pour que la terre en refasse, à travers de nouvelles branches, un nouveau fruit... « C'est aux époques de « relâchement » que la tragédie court les maisons et les rues, que naissent le grand amour, la grande haine, et que la flamme de la connaissance monte éclatante vers le ciel¹ ». Oui, pour éclairer les ténèbres des puissances d'instinct. La « culture » ne peut avoir de continuité extérieure. Elle se dévore elle-même. Elle se refait par les forces aveugles qui viennent du dedans de nous. Les barbares souhaités approchent. La décomposition morale du monde a toujours constitué, par la libération de l'homme, son moyen principal de renouvellement. Il y a des esclaves qui ne veulent plus de la morale des esclaves, et la laissent à leur maître, s'il en veut. Frédéric Nietzsche est « l'éclair créateur que suit en grondant, mais avec obéissance, le long tonnerre de l'action² ».

1. *Le Gai Savoir.*

2. *Ainsi parlait Zarathoustra.*

Les hommes danseront encore sur l'abîme, car un homme approche à grands pas, dur et rude, et tendre quand il le voudra, à qui les mythes reconquis diront qu'il y a un abîme, mais dont la vie sera tellement forte qu'il le verra couvert de fleurs.

PAUL CÉZANNE

LES rentiers d'Aix qui sortent après le repas de midi de leurs grands vestibules frais pour se hâter vers le domino quotidien en suivant l'étroite bande d'ombre que le bord des toits conquiert sur le soleil d'un côté de la rue déserte, les cochers du cours Mirabeau qui se retournent sur leur siège pour s'interpeller en patois dans la poussière et le tintamarre des roues, les mendiants qui choisissent l'heure de la messe pour aller se chauffer contre le mur de Saint-Sauveur, se souviennent d'avoir vu souvent, dans les dernières années du siècle précédent et les premières de celui-ci, un vieil homme singulier. A peu près tous savaient son nom, très peu connaissaient sa voix. Le matin, on ne le rencontrait guère qu'à l'heure où il rentrait déjeuner car il était parti dès l'aube pour aller au travail. L'après-midi, il reprenait le chemin de la banlieue, à pied presque toujours, parfois dans un fiacre. Le soir, il se couchait avant que la table fût

levée, il n'allait jamais dîner en ville, il ne recevait jamais. Depuis longtemps, les gens d'Aix s'étaient mis d'accord sur son compte: Monsieur Cézanne était fou.

Assez grand, un peu voûté, avec une barbiche envahissant parfois les joues et une moustache blanche, le front élevé, le crâne chauve, il avait l'aspect d'un vieux soldat maltraité par la vie de garnison. Un nez violet, des paupières retournées, rouges et larmoyantes, la lèvre inférieure en avant rendaient le visage moins martial. Il était vêtu bourgeoisement, jaquette noire, pantalon un peu tirebouchonné, chapeau de feutre rond l'hiver, chapeau de paille l'été. Souvent un carnier en bandoulière. Parfois, une pèlerine aux épaules. Mais il ne fallait pas voir sa mise de trop près. Quand il se laissait approcher, on constatait qu'il n'avait pas sa cravate, ou que son col de chemise tenait par une ficelle, ou que des traces de peinture tachaient son habit. Il évitait le regard des passants. Quand ils trouvaient le sien, ils y lisaient une sauvagerie craintive, quelquefois un éclair de fureur qui s'éteignait sous la paupière tandis que sa marche prenait une allure de fuite. Il avait l'air traqué, cherchant les rues les moins passagères, faisant des crochets brusques pour échapper aux survenants. Les polissons de la ville le connaissaient bien. Ils le poursuivaient, lui jetaient des pierres. Cézanne s'éloignait aussi vite que le permettait l'enflure de ses vieilles jambes. Mais son itinéraire, à peu près le même tous les jours, de la maison de ville à la maison de campagne, de la maison de campagne à l'atelier, de l'atelier à la maison

de ville, le leur livrait. Le dimanche seulement, il se détournait de sa route habituelle pour aller s'asseoir, à la messe et aux vêpres, au banc de la fabrique de la cathédrale blonde dont la nef s'emplit de lauriers, d'orangers et de chênes toutes les fois qu'on ouvre les volets du *Buisson ardent* que Nicolas Froment d'Avignon, le peintre du roi René, y suspendit il y a cinq siècles. Ce jour-là, il y avait à la porte deux haies de pauvres bougres qui savaient ses poches toujours pleines de petites pièces et de gros sous.

Très rarement, on le rencontrait dans les rues d'Aix, poudreuses l'été, durcies par le mistral l'hiver et toujours blanches, avec un jeune homme inconnu qui ne ressemblait pas à tout le monde. Parce qu'on savait vaguement que le vieux rentier s'amusait à faire de la peinture, on supposait que le jeune homme était un peintre, venu de Marseille pour le voir. Ces jours-là, son allure changeait. Il parlait beaucoup, avec de grands gestes, il s'arrêtait en marchant, éclatait en jurons furieux. Pour les habitants d'Aix, sans doute, les intonations méridionales de sa voix ne s'accroissaient pas davantage, mais son compagnon, qui venait en général de beaucoup plus loin que de Marseille, en recueillait avec attendrissement la musique innocente, et les sonorités qui soulignent la vigueur des épithètes. Quelquefois, on le voyait quitter brusquement le jeune homme et s'enfuir en mâchonnant des mots rageurs... Il avait ainsi de longs silences d'une année, de brusques expansions d'une heure, des sautes d'humeur et d'allure que personne ne comprenait... C'était un vieillard sauvage, candide, irascible et bon.

II

Sauf un long séjour à Paris, où il prit contact avec son siècle, il n'a jamais quitté Aix-en-Provence que pour y rentrer presque tout de suite. Son apathie rencontrait ailleurs trop d'obstacles inutiles et sa timidité trop d'occasions d'étrangler sa gorge et d'indisposer contre lui ceux auxquels il ne livra jamais une parcelle de son intelligence et de sa faculté d'aimer. Il y était né en 1839. Il y avait fait, au collège, de bonnes humanités. Non qu'il fût très ardent au travail. Mais, à cette époque, les maîtres faisaient plus souvent appel à la sensibilité qu'à la raison de leurs élèves. Ils négligeaient un peu les études scientifiques. Ils donnaient leurs soins aux langues mortes, et ni le grec ni le latin n'étaient tout à fait morts dans ce coin de terre antique où le roc est à fleur de sol, où les lignes des coteaux se détachent sur le ciel, où les villes sont pleines de ruines de temples, d'aqueducs, de théâtres, où les éléments méditerranéens de la race n'ont subi que peu de mélanges, où l'idiome populaire participe encore intimement du génie et de la structure du vieux langage maternel, comme les logements des pauvres qui avaient envahi jusqu'au début du dernier siècle les gradins, les couloirs, les vomitoires des arènes de Nîmes et d'Arles sans en altérer la courbe, la masse et l'accent. Cézanne garda de ses études une amitié particulière pour les vieux

artistes latins qui lui révélèrent la poésie d'un monde dont il reconnaissait les horizons et les profils. Il les lisait dans le texte. Au cours des promenades qu'il faisait à travers la campagne aixoise avec ses rares visiteurs et les amis beaucoup plus rares, qui avaient, à Aix même, bravé le préjugé bourgeois et les railleries des sots pour venir lui demander la protection et l'encouragement de son esprit, tout était prétexte pour lui, les rencontres sur la route, la vue d'un attelage de labour, d'un vieux mur, la traversée d'un ruisseau, le passage d'un vol de pigeons ou simplement le bruit intime de son cœur, à demander à Virgile ou à Lucrèce l'appui de leur complicité.

Il commit, dans sa jeunesse, des vers latins. Il composa même en français un poème païen, *Hercule*, que Zola, s'il faut en croire les lettres qu'il lui envoyait de Paris à cette époque, ne semble pas avoir beaucoup goûté. Zola, d'ailleurs, bien qu'il ait écrit à propos de Cézanne un livre parfois très beau¹, le comprenait assez mal, même au temps où ils s'aimaient en frères. Ils avaient fait leurs classes ensemble. Surtout ils avaient ensemble parcouru la terre jusqu'à l'horizon et le rêve jusqu'à l'infini de l'enthousiasme et du désir. Rien d'émouvant comme cette amitié ardente où communia la jeunesse des deux hommes qui ont exercé sans doute la plus vivifiante action sur les artistes d'aujourd'hui. Il y eut quelque chose de divin dans leur enfance païenne, nous l'avons tous senti passer, que nous ayons ou non saisi les mouvements qu'ils ont mis en nous l'un et

1. *L'Œuvre*.

l'autre, nous l'avons tous senti passer, ce souffle d'ivresse brutale qui gonfle les premiers livres du poète, *La fortune des Rougon*, *La Conquête de Plasans*, *La faute de l'abbé Mouret*, et les étranges toiles bleues ou vertes du peintre, où le frisson de l'espace et de l'eau agite le monde et murmure autour des êtres nus assemblés sous les rameaux des arbres. Ils partaient tous deux par les routes où la poussière cède en criant sous le pas. Pendant les heures chaudes ils barbottaient dans l'Arc, nageant, plongeant, se roulant sur la mousse tiède pour sécher, replongeant tout nus dans l'eau et le soleil tant que l'air ne fraîchissait pas. Ils ne rentraient souvent chez eux qu'après deux ou trois jours, ils couchaient sous un hangar, ou sur les feuilles, dans les nuits d'été immobiles qui froidissent au matin. Ils arrivaient le cuir brûlé, les pieds cuisants, de la terre rouge sous les ongles. L'écorce des chênes trapus, l'âpre jus des feuilles mâchées, les sentes rocailleuses où ils poursuivaient les lézards, les épines des haies, les ronces, les silex avaient incrusté dans leur peau l'âme éparse des poètes morts ou vivants dont ils emportaient les vers pour se les lire, en criant fort. C'étaient deux petits faunes noirs, avec un cœur tendre et sauvage, et pas un doute.

Cézanne lutta trois ans contre son banquier de père qui voulait lui laisser son comptoir et essaya honnêtement de faire son droit à Aix, avant d'emporter l'autorisation de rejoindre à Paris Zola qui l'appelait. Dès qu'il y fut, il parla tout de suite de retourner en Provence. La brutalité de la ville, sa fièvre, l'indifférence de ses foules pour ce qu'il re-

gardait comme étant la vie essentielle, tout cela l'abasourdit. Le contraste était trop fort entre sa jeunesse vivante et ses premiers contacts avec les hommes. Sa sensibilité farouche se rétracta brusquement. Il cessa de vivre tout haut, d'abandonner son être entier à l'ami des commencements de la découverte du monde. Enfant, il avait cru tous les êtres très près de lui. Il s'ouvrait à tous, il se répandait sur tous, il croyait du moins le faire. Il ne s'apercevait pas encore que l'ami choisi dans l'élan de l'instinct était, lui aussi, l'exception. Ils ne savaient ni l'un ni l'autre que presque tous ceux qui vivent dans les villes n'aperçoivent, quand ils sortent des villes, rien de ce qui les enivrait eux-mêmes. Ils ne savaient pas qu'ils étaient presque les seuls à retrouver dans le murmure des feuilles, et la sonorité de l'eau, et la vibration des cigales, les vibrations, les sonorités et les murmures qui courent comme une brise enflée de voix chuchotantes et d'odeurs, d'un bout à l'autre des vers qu'ils se disaient en marchant. Ils ignoraient qu'ils possédaient un cœur sincère et que le cœur des autres hommes ne l'est pas. C'est celui des deux qui était le moins fait pour la lutte extérieure, celui qui appartenait le moins au courant général du siècle, celui qui vint à Paris le plus tard, celui qui se heurta le premier à l'incompréhension des hommes parce qu'il s'exprimait dans celle de toutes les langues qu'ils entendent le moins, c'est celui-là qui s'en aperçut le plus vite et ne put s'y résigner... Zola, moins sensible, plus combatif, ne comprit pas. Il trouvait son ami, cet être éperdu d'amour, étouffant de vie comprimée, labouré

d'hymnes magnifiques que tous les regards arrêtaient sur ses lèvres, il trouvait son ami fantasque, plein de contradictions et d'ombre : Il est fait d'une seule pièce, raide et dur sous la main ; rien ne le plie, rien ne peut en arracher une concession... »¹.

Je crois bien. Le temps était passé de l'expansion lyrique, le temps était passé de prendre à témoin, et tout haut, la nature, d'accorder à tous la confiance qu'on a en soi, de croire que nous avons tous le désintéressement d'esprit et le désir de communion dans l'enthousiasme que l'artiste porte en lui. Le temps était venu de se raidir contre la fuite désespérée des illusions trop enfantines, de cuirasser son cœur aux blessures de l'incompréhension inépuisable des humains pour l'ouvrir de plus en plus grand au baume de l'exploration intérieure et des revanches de l'espoir. Où se tourner, et que d'années encore avant de comprendre tout-à-fait que les hommes nous respectent d'autant moins que nous les respectons davantage, et que nous ne trouvons jamais hors de nous-mêmes les consolations et les appuis qui nous sont nécessaires pour ne pas faiblir avant la fin ? Le jeune provincial de qui l'accent était candide, les regards confiants, les abandons illimités, fréquente l'atelier Suisse, échoue au Concours des Beaux-Arts. Autour de lui des rapins ineptes, de jeunes bourgeois sortant du collège avec un premier prix de dessin et qui parlent de l'art comme on parle d'une carrière administrative, de la femme comme de la denrée qui s'achète à très bas prix dans les ruelles

1. Emile Zola, *Lettres de Jeunesse*.

puantes des ports de mer de chez lui. Et partout, partout l'hostilité, l'indifférence pire, la laideur agressive, la béatitude immuable de ceux qui ne comprennent pas.

On se disait pourtant çà et là à cette époque le nom d'un peintre qu'aimait Baudelaire et dont le Salon refusait les envois. Maintenant que la foule subit Delacroix, d'ailleurs académicien et décoré, que les expositions officielles ne repoussent que les plus belles œuvres de Courbet, c'est autour de Manet qu'on retrouve les jeunes gens dont les ateliers ne veulent pas. D'autres désirs naissent, et des visions neuves, et des certitudes heureusement intransigeantes. On rencontre des littérateurs au cours de Claude Bernard. On voit des peintres aux fenêtres de l'Ecole. Le spiritualisme romantique cède tout à coup la place au matérialisme expérimental. Il faut engager de nouveau, contre les trafiquants du génie de Hugo et de Delacroix, la lutte qu'ils ont eux-mêmes soutenue contre les usurpateurs du classicisme. Le combat pour la tradition continue contre l'Ecole. Et la révolution recommence pour sauver de la mort le mouvement vital du monde compromis par ceux qui se réclament de la révolution d'hier. Encore un exode de Barbizon, moins complet, mais plus décisif. Il ne s'agit plus de vivre en paysan, d'ignorer tout du monde, de se replacer devant la nature en sentimentaux désabusés de la vanité des villes et dédaigneux de ce qui n'est pas l'arbre vierge et l'homme des champs. On accepte tout du monde, au contraire, les rues comme les usines, les campagnes aussi bien que les cathédrales. On est bien résolu

à l'explorer impartialement, à condition qu'aucun préjugé livresque ou scolastique ne se glisse entre l'œil de l'artiste et lui. L'artiste ne subit plus aucune contrainte littéraire. C'est la contrainte scientifique qui va commencer.

Elle lui fut nécessaire. Elle rétrécit une minute sa puissance à imaginer, elle accrut sa puissance à voir. Une heure viendrait, sans doute, où, débarrassé du brouillard sentimental qui masquait sa vision, il recommencerait avec un œil plus clair la poursuite de l'illusion dans la volonté magnifique du tempérament renouvelé. Cézanne, rentré à Paris en 63 après un court séjour à Aix où il était parti navré, désorienté, se demandant s'il était fait pour être peintre, et où il avait essayé de travailler quelques mois à la banque paternelle *, tomba, par hasard, chez Suisse, où il revenait, sur Pissarro. Quelques mots suffirent. Pissarro lui révéla Courbet. Zola, un peu plus tard, le conduisit chez Manet. Au fond du jeune cœur serré par le doute, la désillusion trop précoce, le bruit d'enfer des rues cruelles, le désir se ralluma.

A vrai dire, s'il partageait les révoltes et s'associait aux rêves d'émancipation des jeunes gens que Pissarro lui fit connaître, il ne se sentait pas tout à fait pareil à eux. On déclarait volontiers autour de lui que la peinture allait seulement naître, que la science permettrait bientôt la création d'une méthode artistique infallible, qu'il n'y avait rien hors de la vérité de fait, que l'effort ancien des hommes était entaché d'erreur mystique et que les temps conscients allaient venir. Cézanne sentait bien la sincérité de ses amis, il

se rendait bien compte que l'artiste avait besoin de reprendre avec le dehors un contact profond et prolongé. Tout de même, quand les vers de Virgile ou de Racine remontaient à ses lèvres, quand il s'échappait brusquement du groupe enthousiaste où son silence faisait trou depuis un moment pour courir à la grande galerie du Louvre où il errait jusqu'à la nuit, il se disait qu'il y avait autre chose, que d'autres hommes, avant ceux-là, donnèrent à leur âme une forme sensible qui paraissait impérissable. Il se disait que, dans leurs vers ou dans leurs tableaux où le monde extérieur se manifestait puissamment, un certain ordre apparaissait, un certain rythme, quelque chose de cadencé, d'harmonieux et de musical, où l'esprit humain affirmait le désir et le sens d'une direction mystérieuse. Alors que ses nouveaux amis ouvraient bruyamment la fenêtre pour laisser entrer l'odeur de la campagne et la lumière, il s'apercevait que ses anciens amis s'étaient longtemps, et sans bruit, accoudés à cette fenêtre pour rechercher, dans l'entrecroisement confus des lignes et le jeu complexe des reflets, la marche de l'ombre et des hommes, des accents particuliers et des orientations dominantes dont la répétition et le retour s'imposent comme des lois.

Pour les suivre jusqu'au bout, il se fit tirer l'oreille. Ce n'était pas impunément qu'il avait emporté avec Zola, dans leurs courses violentes, les poèmes de Hugo et de Musset. Il restait, comme son compagnon, imprégné de romantisme. Dans ses essais de cette époque, des centaures emportent des nymphes au fond des bois obscurs. Des muscles monstrueux bos-

sèlent les épaules, des bras pendent, gonflés de sang, le drame s'écrit brutalement dans les creux pleins d'ombre et les saillies éclatantes, il suit Delacroix et Daumier jusqu'au bord de l'abîme où l'âme de Michel-Ange roule depuis quatre cents ans. Il cherche, il souffre. L'absolutisme positiviste de ses amis heurte les désirs qui le brûlent d'atteindre un absolu placé au-dessus et en dehors de leurs besoins provisoires. S'il reste avec eux, c'est qu'il les sait peintres, aimant leur art pour lui-même. C'est que Pissarro, le théoricien de la bande, a comme lui, avant de se lancer vers la conquête exclusive de la lumière, erré d'inquiétudes en inquiétudes, suivi Corot, suivi Millet. Courbet l'arrête longtemps. C'est lui qui doit le libérer de la littérature romantique, il ne l'oubliera pas plus qu'il n'oubliera Delacroix, Daumier, tous les bâtisseurs puissants de la matière et de la forme dont l'œuvre domine de plus en plus dans l'avenir le prétexte qui l'a fait naître. Il suspendra plus tard au mur de sa chambre une étude de Delacroix, une estampe de Daumier. Il ôtera son chapeau chaque fois qu'il prononcera le nom de Gustave Courbet. Trente ans après s'être détaché du plus solide et du plus terre à terre des pétrisseurs de vie qu'il y eut jamais dans la peinture, il éprouvera, chaque fois qu'il se retrouvera en présence de *l'Enterrement à Ornans*, — les juges, les pleureuses, le morne ciel, les oppositions formidables des noirs et des blancs, le poème massif de la réalité brutale, — le même enthousiasme sacré. Sans souci des jambes enflées qu'il traîne après lui comme une chaîne, il gravira d'un bond les échelles des copistes, perdra sa sainte pudeur, ameu-

tera par ses exclamations les passants et les gardiens*.

Pour retourner aux réalitions les plus sereines de son art, Cézanne revécut donc, l'une après l'autre, toutes les œuvres décisives de son temps. Un à un, il éprouva les chaînons de la tradition éternelle vers qui, depuis Delacroix, et pas à pas, les artistes s'acheminaient. Avec Delacroix et Daumier, il faut qu'il délivre la forme emprisonnée dans les formules scolastiques. Il faut qu'il se défasse, avec Courbet, du mensonge des sujets nobles. Il faut qu'avec ceux de sa génération, il consente à étudier sans parti pris les phénomènes de la lumière suivant l'heure du jour et le temps et la saison. Ce n'est que bien après l'âge où d'autres ont fini leur tâche, Masaccio, Raphaël, Watteau, Mozart, qu'il commence vraiment la sienne, laissant derrière lui à leur fonction nécessaire et libératrice, mais limitée, ceux qui lui ont montré le vrai chemin.

Il consentit donc, un peu passivement, et parce qu'il aimait la pureté de leur vision, et parce qu'il sentait la nécessité du passage, à se joindre, après avoir retrouvé Pissarro à Auvers-sur-Oise, au groupe des impressionnistes. On était en 73. Entre temps, la guerre, un mariage, un fils. En 70, quand les gendarmes le cherchaient à Aix, il était à l'Estaque où sa mère le cachait. Il ne manifestait aucun goût pour le métier des armes. Il avait autre chose à faire, et le sentait, et le savait. Sa paresse, sa timidité, son incertitude se changeaient soudain en passion du travail, en résolution, en assurance, comme chaque fois qu'on propose à un esprit d'élite qui ne se connaît pas bien

une besogne qu'il sent inférieure à son désir. Il avait peur ? Sans doute. Peur qu'on brisât la coupe ou fermentait le vin de l'illusion.

Il partagea la vie de réprouvés des peintres de son époque qui eurent la hardiesse de revenir aux sources de la beauté du monde sans regarder en arrière et sans consentir à voiler leurs découvertes sous des concessions d'apparence qui eussent assuré leur succès. Refusé chaque année au Salon en compagnie de Pissarro, de Claude Monet, de Sisley, il fut celui d'entre eux, avec Renoir, qui apportait comme lui dans cette association de malfaiteurs des préoccupations de traditionnalisme et de composition dépassant l'impressionnisme et finissant même par combattre le principe fondamental qui lui donnait son nom, à exciter le plus de rires, d'injures, d'imbéciles plaisanteries. La vision la plus personnelle est la plus âprement et la plus longtemps combattue. Il eut beau, comme eux, avec moins de spontanéité sans doute, mais plus de sobre force à s'exprimer, il eut beau redécouvrir la face mouvante de la terre, surprendre les reflets du ciel qui tremblent dans chaque frisson des rivières, retrouver la couleur variable des choses dans les ombres transparentes qu'elles promènent sur le sol, restituer à l'univers l'infinie mobilité d'apparences que la hauteur du soleil, l'interposition des nuages, la décomposition de la lumière qui se brise aux aspérités imposent à nos sensations. Il eut beau explorer pour nous les vallées bruissantes, apercevoir la tache des toits rouges au travers des branches remuées, saisir les irisations du vent sur l'eau qui réfléchit les choses, mêler aux vapeurs de

l'espace l'incessant frémissement des feuilles. Tous faisaient rire, et surtout lui.

III

En 79, il s'enfuit de Paris. L'œil nettoyé par l'Impressionnisme de toutes traces de tons et de formes d'Ecole, le cerveau débarrassé du fatras sentimental où le bas romantisme s'alimente, il voit s'ébaucher, sous les visages instables de la terre, un squelette imprécis que personne n'aperçoit. Mais il est blessé, sans courage, doutant de lui, des autres, torturé par l'analyse impitoyable à laquelle il soumet ses impressions, désolé de sentir qu'à mesure qu'il veut comprendre et comprend un peu mieux, les hommes le comprennent moins, ne trouvant plus d'ailleurs dans la société de ses amis l'intime approbation des incertitudes qui tourmentent son esprit. Depuis un an déjà il renonce à envoyer ses tableaux, de plus en plus rares, aux expositions de peinture. Le terrible « à quoi bon ? » surgit à chaque minute, depuis qu'il connaît mieux la dureté de la route, qu'il s'est plongé plus avant dans l'immensité de Véronèse et de Rubens, qu'il a entrevu le faite de son rêve et calculé la longueur de l'effort qui l'en sépare. Peut-être même a-t-il, vers cette époque, une heure de lâcheté ? Il fait des morceaux de peinture, pâte épaisse et savoureuse, tache noire de l'œil sur l'exces-

sif éclat des chairs, étoffes rutilantes enlevées d'un coup où l'imitation de Vélasquez, à travers Manet peut-être, semble annoncer en lui la tentation de développer ses qualités de virtuose aux dépens de sa sincérité. Peut-être l'exil à Aix était-il la renonciation, peut-être le désir de s'arracher aux influences tyranniques qui l'eussent conduit à la déchéance, au dégoût de soi-même, au néant des apothéoses mondaines et des faciles succès. Il ne devait plus quitter la Provence que pour de brefs séjours à Paris. Il n'alla jamais en Italie, bien qu'il pût ainsi trouver à sa porte un témoignage dont il redoutait sans doute la puissance de fascination. Il fit de courts voyages en Belgique, en Hollande. Tout cela était trop. Il y avait en lui-même de si profonds, de si confus désirs que le bruit environnant l'empêchait de les entendre. La solitude seule pouvait le renseigner en lui permettant de regarder jusqu'au fond du propre mystère qu'il promenait autour de lui dans le mystère universel. Il verrait bien s'il y trouverait le silence ou la montée des forces inconnues dont aucune force extérieure ne pourrait plus désormais empêcher l'affirmation.

Maintenant, il n'a plus d'histoire. Ce n'est pas qu'il ait été heureux. Il a trop poursuivi dans le bruit du combat que le doute et le désir se livraient sans répit dans son être, il a trop poursuivi le but fuyant de ce désir pour connaître jamais la minute de repos à laquelle l'artiste aspire incessamment sans la saisir, — par bonheur pour la gloire du monde et sa marche obscure en avant. Mais comme il concentrait dans une idée fixe toutes les puissances de vie dont le

hasard l'avait fait le dépositaire, les événements extérieurs ne pouvaient plus le toucher. Parce qu'il fuyait l'anecdote dans l'art, l'anecdote fuyait sa vie. Elle entrait dans une ombre dont rien, malgré tous les récits et les divinations de ceux qui l'approchèrent ne pourra plus la tirer. Il n'a voulu qu'en faire une œuvre impitoyablement objective, où rien n'apparaîtrait des sentiments momentanés que ses rapports avec les hommes provoquaient dans son cœur. C'est une façon de se définir qui vaut l'autre, si nous savons aller au delà des relations superficielles de l'homme et de la société pour saisir, à travers son œuvre les directions de son esprit.

Quand il rentra dans la cité des grands hôtels sévères et des fontaines, la ville royale du Sud, où par l'université, l'archevêché et le parlement, le sceptre de Louis XIV s'étendait entre les villes crapuleuses des trafiquants et des forçats, la sensation de stupeur tourmentée qui l'avait prise quinze ou dix-huit ans plus tôt, à son arrivée à Paris, le ressaisit, plus forte. Il s'attendait sans doute à retrouver les campagnes antiques, la fin des tentations, la solitude, le pur enseignement du ciel et des collines, et la bibliothèque paternelle où dormaient, comme des oiseaux emprisonnés, les vers des poètes latins que ne comprenaient plus les littérateurs de Paris. Mais son cerveau avait fait, à son insu, une route énorme et personne, ici, n'avait bougé. On ne connaissait pas même de nom l'impressionnisme, nul n'avait entendu parler de Courbet et la lutte entre Ingres et Delacroix n'avait jamais trouvé dans ces milieux sans inquiétudes, l'écho des passions vivantes qu'elle manifesta

cependant. Autour de lui, des gens paisiblement installés dans l'habitude, la haine de l'effort et la paresse d'esprit. Ils parlaient de l'art sur le même ton, avec les mêmes mots, que de la politique locale ou générale, des menus faits qui alimentent la curiosité des petites villes et l'appréciaient avec cette même certitude inébranlablement assise dans l'incompréhension et cuirassée d'ignorance, qui caractérise le jugement de ceux qui n'ont pas réfléchi. Le malheureux dut subir ces conversations de province si définitivement omniscientes, imbéciles et ricaneuses, qu'elles peuvent se transporter à Paris tout armées et y vivre immuablement à côté du torrent du siècle durant quatre générations. Il dut tolérer l'impudeur des incompétences, éprouver cette souffrance aiguë qui traverse tout cœur d'artiste égaré parmi ceux qui ne le sont pas quand quelqu'un s'avise de laisser tomber, au milieu des paroles échangées, une opinion sur la littérature que très peu savent sentir, sur la musique que, hors une élite, à peu près personne n'entend, sur la peinture surtout dont quelques peintres à peine soupçonnent le véritable sens. Il connut la torture des divagations courantes sur le « sujet », le « coloris », la « poésie », l'« expression ». Il connut la nécessité douloureuse de forcer ses oreilles bourdonnantes à ne pas écouter, d'imposer le calme à son cœur bondissant, de mordre les mots furieux qui venaient à ses lèvres, et le farouche orgueil d'être le seul, lui, le plus grand peintre de son temps, à ne pas donner un avis qu'on ne lui demandait pas. Il eut le sentiment désespéré de son impuissance radicale à remonter ces courants aveugles, à refaire

l'éducation générale et spéciale de tous ceux qui l'entouraient. Si, par rage, il clamait sa foi, il surprit les demi-sourires, les chuchotements dans les coins, les haussements d'épaules ébauchés qui lui répondaient, l'entente spontanée et immédiate de tous contre lui dans la vanité quiète de la sottise qui s'ignore. Un seul refuge. L'intime sentiment de sa supériorité d'intelligence et d'âme, et la force de réaction qu'il y puisait à plein cœur.

Comment ceux qui venaient le voir de Paris après vingt ou trente ans de cet isolement sauvage, ne se fussent-ils pas trouvés en présence d'un vieillard bizarre, aux allures méfiantes et pourchassées, qui n'entr'ouvrait sa porte que pour la refermer aussitôt si le visage du visiteur ne lui plaisait pas du premier coup? Comment surtout ceux de la ville n'eussent-ils pas saisi l'occasion si rare de posséder dans leurs murs et de l'annoncer à tout venant un grotesque authentique, incontestable, un peintre qui ignorait jusqu'au nom des peintres renommés de cette époque, ne parlait de l'École des Beaux-Arts qu'avec une voix mauvaise, et dont on accrochait tout en haut la toile qu'il se hasardait de temps à autre à envoyer aux expositions locales? Ils n'avaient pas le droit d'entrer dans son cœur magnifique, de comprendre ses effusions brusques quand il apercevait dans l'œil d'un visiteur une étincelle de sensibilité, de saisir, dans ses allures inquiètes et fuyardes, les gestes de bonté qu'il avait avec les pauvres gens, de respecter ses silences têtus, ses longues marches où il assommait de fatigue l'angoisse qui l'habitait, sa peur des sots, son impuissance à se défendre contre

le mensonge et le vol. Tout le monde se moquait de lui. Il voulait faire construire un atelier et donnait des indications? ... l'architecte passait outre, et il n'osait pas protester¹... Son cocher prenait un chemin plutôt qu'un autre? ... il ne disait rien... Ses amis seuls connaissaient ses colères et la rancune qu'il avait contre sa timidité. Floué, berné, il laissait faire. Désarmé, il ne voyait autour de lui que des « *maléins* ». Il avait, pour l'adresse des autres à organiser leurs profits, une admiration ingénue, réelle et divine, qui dénotait la beauté de son cœur. Et sa candeur était l'indice d'un esprit tout entier tendu à se révéler à lui-même. Son art à part et sa personne intérieure, il se fût laissé prendre tout. Il réservait son âme pour son œuvre, rien que pour elle. Un mot revenait à tout instant dans ses propos, il ne voulait pas qu'on lui mit « le grappin dessus ». Il ne montrait la toile en cours qu'à ceux qui avaient conquis sa confiance, il avait peur qu'on lui « chipât ses trucs ». Il était pieux, mais il redoutait les Jésuites. Une susceptibilité torturante le tenait toujours en état de défense, même vis-à-vis de ceux qui avaient le droit de se croire ses amis. Il avait une pudeur physique telle qu'il ne souffrait pas qu'on l'aidât à marcher, à se lever, à s'habiller. Personne, personne, jamais, ne lui mettrait le « grappin dessus »². Il avait retiré vers le centre de son être tous les prolongements sensibles qui, depuis cinquante ans, erraient sur les aspects du monde pour emmaga-

1. Emile Bernard, *Mercur de France*, nos 247 et 248*

2. Emile Bernard, *Mercur de France*, nos 247 et 248.

siner en lui la religiosité et l'émotion. Dévoré d'inquiétude, il avait pourtant conscience d'être une grande force inemployée. Comment l'eût-on compris? Comment eût-on pu croire que cet homme à qui les hommes faisaient peur et qui se cachait des femmes eût assez de virilité pour féconder l'avenir? Nul autour de lui n'était digne de soupçonner le drame intime qui labourait son esprit, il avait ce désir insatiable qu'ont les artistes de trouver des encouragements sur toutes les bouches, de l'admiration dans tous les regards, des complicités muettes dans toutes les vies, il était condamné de par la hauteur même du but qu'il poursuivait à ne jamais faire, pour obtenir toutes ces choses, l'ombre d'une concession. Nul ne comprenait pourquoi il avait la faiblesse d'envoyer parfois encore au « Salon de M. Bouguereau » et de souffrir chaque fois qu'on le refusait et de pâlir de douleur et de s'échapper quand on lui disait en souriant qu'il avait tort de s'obstiner. Nul ne comprit, un soir, quand il se leva de table, au cours d'une conversation sur la peinture à laquelle il ne prenait pas part, et qu'il dit dans un cri de colère : « Vous savez bien qu'il n'y a qu'un peintre au monde, moi ! » Nul ne s'apercevait qu'il souffrait, lui qui doutait de tout, au milieu de gens sûrs de tout, d'être le seul à savoir qu'il était un grand artiste. Car ce n'est pas assez d'avoir raison, d'être certain du triomphe un jour, de croire qu'on sera glorieux quand on ne sera plus là pour goûter la consolation de la gloire. Ils ne sentent donc pas, eux tous, que les artistes aiment, et qu'ils ont besoin d'être aimés?

IV

Qu'importe. « Le travail qui fait réaliser un progrès dans son propre métier est un dédommagement suffisant à ne pas être compris des imbéciles ¹ ». Cézanne, fuyant les hommes, partait tous les matins et tous les soirs soit pour son atelier qui était hors de la ville, soit pour son Jas de Bouffan, la belle maison de campagne carrée, d'arêtes pures et de si noble aspect, soit pour aller « sur le motif », c'est-à-dire en pleins champs, ou dans les rochers, face à Sainte-Victoire qu'on aperçoit de son allée de marronniers, ou au pied des Gypières dont on peut voir, de sa fenêtre, le profil précis sur le ciel. Arrivé là, il plantait son chevalet en terre, et, dans l'ivresse de la solitude, à mille siècles des méchants, libre de ne plus penser qu'à la façon d'exprimer le grondement de vie qu'il sentait en lui-même, il demandait au monde de lui en révéler le sens.

« J'ai voulu faire de l'impressionnisme, disait-il à la fin de sa vie, quelque chose de solide et de durable comme l'art des musées ². » C'est par là qu'il faut définir son œuvre, car elle ne se décrit pas. On ne peut suivre, en elle, les reflets sur les surfaces, ni disperser les mots à la poursuite des éléments multicolores du prisme décomposé, ni parcourir la

1. Lettre à Emile Bernard, *loc. cit.*

2. Cité par Maurice Denis, *l'Occident*, septembre 1907.

route des vents à travers les branches et sur l'eau, ni montrer ce qu'il advient du même coin de terre suivant l'heure de la journée, suivant le mois qui porte en lui le gel, la pluie, la neige, le dessèchement des herbes sous le souffle du mistral, l'épanouissement des fleurs ou la maturation des fruits. C'est un essai primitif sur l'architecture générale et permanente de la terre, un morceau d'elle transporté avec ses assises profondes dans le cadre d'un tableau. Dans les paysages rocailleux dont il exprimait la vie, les maisons que nous avons construites semblaient aussi anciennes que les pierres, tant les étés et les hivers, en les mêlant à leur substance, avaient couvert de poussière ou brûlé les plantes maigres qui poussent entre les crevasses du sol. Elles sont posées comme des blocs sur le piédestal granitique. Et le rythme des lignes nouvelles qu'elles introduisent dans les profils terrestres s'harmonisent avec eux dans un équilibre massif.

Ces maisons dorées et grises qu'on voit fuir entre les arbres tous inclinés vers la mer quand on vient du nord et qu'on entre au matin dans les plaines poudreuses du Rhône, revenaient toujours dans ses toiles, comme s'il avait cherché à grouper autour de leurs arêtes droites, de leur crépi rugueux, les taches sombres et les contours précis qui définissaient pour lui le pays où l'ossature de la terre s'accuse si nettement. Elles fixaient sa pensée dans un cadre géométrique dont il ne pouvait guère se passer que lorsqu'il trouvait devant lui un coteau barrant l'horizon comme une falaise, une forme de fronton grec ou de pyramide accaparant les formes environnantes

par la lourdeur de sa masse ou la rigueur de ses plans. Il suivait leur ascension drue autour d'une église, sous le rouge sourd des toits entassés, quand elles l'arrêtaient, pesantes comme un tas de pierres, au milieu de la route qui va de Marseille à Aix. S'il descendait jusqu'au littoral elles limitaient pour lui, au bord du ciel, la tache opaque de la mer. Et quand il allait le long des chemins, il s'arrêtait toujours au moment où deux hautes lignes de murs contenaient, comme les cadres fixes de deux vers où se déroule d'un seul coup un pan de la terre, des masses d'arbres épaisses surplombant au-dessus d'eux.

Ce sol grec, ces collines dures, ces vallons caillouteux où les vertèbres de la planète percent partout son écorce, ne pouvaient conseiller à un esprit nourri de la mesure classique que la recherche des lignes et des volumes essentiels sur lesquels les peuples méditerranéens édifient depuis dix mille ans l'architecture mentale de l'humanité. Bien qu'il ait saisi avec une force admirable le contraste que présentent l'aridité, la netteté, la noblesse sobre et nue du pays méridional avec la confusion, l'ivresse orgiaque, l'interpénétration de l'air, des arbres et des eaux des paysages du nord, toutes les fois qu'il quitta sa vallée natale pour tenter d'exprimer leur panthéisme épars, il leur imposa l'ordre qu'exigeait son âme latine. Ainsi Rubens, au rebours de lui, introduisant la vie trouble et tumultueuse des Flandres dans les rythmes méridionaux. Il y a des paysages de l'Ile-de-France où la richesse des prairies et des feuillages, et la terre gonflée sous eux, et l'énorme ciel livide et deux ou trois taches d'un rouge

éteint dans le chœur torrentiel des verts nourris, visqueux, humides, remplis de sucres et d'eaux de pluie, s'organisent comme une cathédrale peinte où la vie s'entasse et gronde, mais est de toutes parts comprise dans les limites de l'esprit.

C'est par Cézanne que s'est affirmée, à la fin du siècle dernier, la renaissance nécessaire de l'esthétique du Sud, voulue avant lui par Ingres auquel il ne put jamais pardonner l'étroitesse de ses formules, et ébauchée par Daumier, qu'il aimait, avec un si mâle accent. Il faudra bien que l'unité se fasse un jour, que les voies de fer qui transportent les hommes en quelques heures de la région des hêtres en celle des oliviers, que les mots qui volent en une seconde des rivages de feu au bord des banquises, et toutes les pensées et tous les désirs venus de tous les coins du ciel, qui s'entrecroisent et se heurtent et s'usent les uns aux autres et se fécondent, créent une minute au moins pour notre joie, l'âme une et multiforme où Eschyle et Shakespeare se reconnaîtront tous deux. Il faudra bien que l'homme suprême se révèle pour consoler ceux d'entre nous qui pensent qu'il convient de libérer nos cœurs des esclavages enfantins où s'enchaînent, suivant le lieu de notre naissance, nos admirations et nos élans.

L'infériorité de l'art et de l'esprit du Sud est un bruit qu'ont fait courir les hommes du Nord depuis cinquante ou soixante ans. Il a juste autant d'importance que le bruit qu'avaient fait courir, depuis la Renaissance, les hommes du Midi sur la pensée et l'art du Nord. Le Midi est calomnié par les politiciens gambettistes, les ténors et les peintres de Tou-

louse, la littérature de M. Daudet, l'école bolonaise et les opéras italiens comme le Nord subit la tyrannie du ranz des vaches, du pittoresque tarifé, du sentimentalisme alimentaire de l'Allemagne, des magots de Teniers et du puritanisme anglo-saxon en guerre contre Brahma. La grossièreté des foules du Nord choque les intelligences latines, la facilité des foules du Midi énerve les sensibilités germaniques. Les uns et les autres ont oublié que les œuvres héroïques naissent de la réaction de quelques esprits contre la facilité des uns et la lourdeur des autres. Quelle est l'âme la plus profonde, de celle de Rembrandt oubliant peu à peu la matérialité bruyante de ses débuts pour suivre avec une angoisse enchantée la croissance de la lumière qui naissait au-dedans de lui, ou de celle de Michel-Ange, réagissant péniblement contre sa virtuosité primitive pour descendre dans les régions les plus secrètes de l'esprit avec une pesanteur et une force tous les jours un peu plus accrues ? L'art plus humain du Nord, l'art plus intellectuel du Midi ont une part égale à la formation de nos cœurs, et si nos ruptures d'équilibre nous font nous attacher tantôt aux héros du Midi et tantôt à ceux du Nord, nous n'avons pas le droit de les rendre à tour de rôle responsables des difficultés que nous éprouvons à les aimer à la fois.

V

Ainsi, que Cézanne emportât le sol gras à ses semelles ou qu'il les usât sur les cailloux, qu'il fit

monter des rochers nus jusqu'au sommet du ciel ou poursuivait dans les eaux immobiles la nette structure des bois et des nuages réfléchis, comme pour retrouver dans le miroir des choses l'équilibre sommaire, mais inébranlable, qu'elles imposaient à son esprit, ou qu'il vit entrer les terres rouges coupées de bosquets noirs de chênes-liège et de buis, dans les collines crayeuses au-dessus desquelles monte un ciel assombri par le grand soleil, — tous les éléments de son univers s'organisaient dans leur ordre normal au sein d'une harmonie mate et sévère dont les verts et les bleus formaient toujours le centre et le motif. Cela se déroulait avec une densité singulière, la motte d'un labour serrée contre la motte d'un labour, un lit de silex sur un autre, les troncs nus tenant à leurs racines qui plongent entre les rochers, une masse de verdure, et la route qui tourne entre les maisons développant sa courbe lente comme si le rouleau de fer durcissait grain à grain sa poussière agglomérée. Qu'il s'agit d'une perspective lointaine de champs, de fossés, de chemins, de vallonnements, de haies, avec Sainte-Victoire au bout, qu'il s'agit d'un coin de sous-bois vert avec des troncs entrecroisés, un sol roux, une allée, des frondaisons obliques, d'une vieille maison crevée au bord d'un sentier pierreux, d'une mare étroite au pied d'un mur, il n'y avait pas dans le tissu des choses une seule maille lâchée, pas un trou par où pût se glisser la dissociation de la terre. Tout tenait d'un seul bloc. Un sol pétri de granit et de radicules, la rigidité des fûts, l'épaisseur profonde des feuilles, un ciel compact où des nuances un peu pâles annoncent

la diffusion lente de la vapeur d'eau, et quelquefois, répandue partout, rouge et dorée, comme faisant partie de la substance générale, l'illumination des pays maritimes à l'heure précédant la nuit, nous apparaissent comme un monde plus logique d'architecture et de couleurs plus serrées que celui que nous connaissons. Commencé, un poème peint de Cézanne passait, à un moment donné, par un maximum d'équilibre et de saturation. Achevé d'apparence, ou à l'état d'ébauche informe, quel que fût l'aspect du tableau qu'il avait repris cent fois, peinant, désespéré, c'est quand il l'avait mené à ce point-là qu'il l'abandonnait.

Il poursuivait alors son chemin inexorable. Il portait au-dedans de lui l'esquisse superbe d'un monde dont chaque tableau n'était qu'une étape où il parvenait épuisé et qu'il quittait cependant aussitôt, sûr cette fois que le repos était à la prochaine étape et puisant, dans chaque déception nouvelle, l'énergie d'aller plus loin. Jamais on n'eut, pour l'œuvre faite, plus magnifique dédain. C'était la feuille morte. Même au cœur de ces longs hivers de sensibilité qui frappent parfois les artistes, même à ces moments-là il savait bien que la poussée des feuilles vertes montait au-dedans de sa chair vers le printemps pressenti. Il ne regardait que l'œuvre à naître, but du mouvement sourd qui l'emportait irrésistiblement. Mission martyrisante et sainte ! Aucun espoir d'arrêt définitif, aucun repos, aucun refuge. Ce qu'il a fait hier l'irrite, il est condamné à rompre tous les jours les liens qui le retiennent au bloc social des vérités acquises, à briser à toute

heure le cercle des admirations et des appuis qui s'apprêtent, à décourager de le suivre ceux qui sont près de le comprendre, à recommencer à chaque pas cette poursuite dramatique d'une réalité qu'il sait ne devoir jamais saisir. Mais quel orgueil !

Quand on lui présentait une œuvre ancienne, il la condamnait sans amertume, pensant à celle qui venait. Chez lui, des toiles traînaient un peu partout. L'une, pliée en quatre, calait une armoire, une autre servait à frotter le parquet, une autre à nettoyer le poêle. Il vantait l'adresse de son enfant à découper dans ses tableaux les fenêtres et les portes. Il le trouvait « *maléin* ». Il n'ouvrait pas les catalogues des expositions de ses peintures qu'on organisait à Paris ou à l'étranger. Il lui arrivait souvent une chose sublime . . . Il oubliait au milieu des champs une étude que le soleil et les tourbillons de poussière emportés par le mistral, et la pluie et la rosée avaient vite fait de reprendre. Son royaume intérieur était toujours plus beau que ce qu'il en disait.

Il ne put jamais peindre autrement que « sur le motif ». Il avait cela de commun avec les Impressionnistes ses amis. Comme eux, d'ailleurs, il était né d'une génération trop peu inventive pour ne pas éprouver avec eux l'impérieux besoin de redemander au monde sensible tous les prétextes à s'exprimer. « Peindre d'après nature, ce n'est pas copier l'objectif, c'est réaliser des sensations¹. » Il était à tel point dépourvu de la faculté d'imaginer qu'il ne savait pas choisir, dans le monde des formes, les

1. Lettre à Emile Bernard, *loc. cit.*

plus propres à réaliser le type supérieur d'harmonie dont il désirait l'existence. Son choix ne s'exerçait jamais sur un grand nombre d'objets pour dégager d'eux l'objet moyen qui les exprimât tous *. Il s'emparait d'un objet quelconque, sans nul souci de sa laideur, de sa beauté, et c'est alors que commençait son choix. L'objet prenait un caractère tel d'unité et de force expressive qu'il s'imposait comme une loi. Du monde interrogé sortait une synthèse où les sommets nus de l'idée frappent l'esprit comme la rime à l'extrémité du vers. Jamais l'ombre d'une anecdote. Pas une concession. Aucun effort pour intéresser ou plaire. C'était un peintre pur que les faits n'intéressaient pas et qui ne saisissait dans le monde que quelques généralités l'organisant pour lui selon des harmonies impitoyables. Jamais on n'accepta toute la vie visible avec une si complète indifférence pour la transporter dans la vie de l'esprit avec une si sobre splendeur. La plus grossière étoffe, un peignoir sale, une pauvre robe démodée, une veste maculée de plâtre et de boue, un vieux chapeau, une pipe de terre, une toile cirée, un pauvre papier à fleurs bleues sur le mur, un fauteuil rouge déchiré, prenaient par lui tout de suite une sourde magnificence. Il retrouvait dans les auberges de la campagne aixoise, dans les rues pauvres, chez lui, partout, les rapports d'éternelle gloire que les Vénitiens, ses maîtres, demandaient au ruissellement des velours et des soies brochés dans les palais de marbre et l'espace d'ambre et d'argent qui tremble sur la poitrine et le ventre des femmes nues.

C'était un peintre. Rien ne l'attirait dans le monde

hors les combinaisons colorées et formelles que la lumière et l'ombre imposent aux objets pour révéler à l'œil des lois si rigoureuses qu'un haut esprit peut les appliquer à la vie pour lui demander ses directions métaphysiques ou morales. C'était un de ces êtres qui ne voient autour d'eux aucun des accidents où nous nous attachons presque tous à cause des saillies exceptionnelles qu'ils créent dans la monotonie de notre pensée, et qui remplissent leur pensée d'un enchevêtrement si logique et si solidaire de formes et de sentiments que l'ensemble banal des choses prend désormais pour elle un inépuisable intérêt. C'était un de ces fous qui passent à côté d'une cavalcade ou d'une rixe sans la voir, qui ne se mettent pas à leur fenêtre quand un tumulte éclate dans la rue et que prend une sorte de désespoir quand on leur barre le chemin pour les entretenir de la conduite d'une dame, des aventures d'un explorateur ou des vols d'un politicien. C'était un de ces fous qu'arrête une lumière errant sur un profil de chair, une douce illumination au faite d'un rang de maisons et de toits et de cheminées, la tache sur un mur d'un lambeau d'affiche, d'une porte peinte en rouge, d'une fenêtre peinte en bleu, et la courbe qui fait passer notre regard d'une nuque à une épaule, et les plans du crâne d'un cheval tendu par l'effort au bas d'une pente, quelques fleurs, un panier de fruits sur une table et tout ce qui confirme, dans le rapprochement des couleurs et des formes, la conception systématique qu'il se fait de l'univers.

Totalement incapable de trouver, hors de ce qui tombait sous son regard, des sujets de tableaux,

il se livrait à d'étranges besognes, qui inquiétaient ses amis les plus fervents sur la santé de son génie, mais où l'on doit voir, au contraire, une conséquence rigoureuse et de sa vision purement plastique et de sa pauvreté d'invention. Pour donner un cadre vivant aux sensations qui l'étouffaient sans pouvoir sortir de lui dans un ordre acceptable pour des yeux autres que les siens, il allait chercher dans les vieux livres de famille, dans le *Magasin Pittoresque*, jusque dans les journaux de mode, de mauvaises gravures qu'il recopiait fidèlement mais où il faisait pénétrer les flots des symphonies puissantes que le monde orchestrait en lui. Sa force intuitive se passait d'images précises et de documents exacts. Il connaissait si bien pour les avoir vus au Louvre, en Flandre, Rubens, Véronèse, Poussin, Vélasquez, qu'il n'apercevait pas ce qui choque tous les artistes dans les mauvaises reproductions du livre de Charles Blanc et d'autres publications qu'il avait entre les mains. Le rythme approximatif de la composition lui suffisait pour qu'il transportât d'intuition, dans cette carcasse informe, l'éclat, la profondeur, le mystère et le mouvement de la vie.

Il allait vers les grands classiques, les poètes latins, Nicolas Poussin, Jean Racine, par le besoin qu'il avait de s'appuyer sur l'ordre et la mesure, et s'il aimait Baudelaire avec eux c'est parce qu'il cherchait, en ces fleuves de sang poussés du cœur par des pulsations enfiévrées, le témoignage d'un génie qui connût son désir d'imposer leur rythme aux orages obscurs de sa sensualité mystique. Cent fois il essaya de grouper sous les arbres, près de l'eau, des êtres

nus, femmes ou hommes, hanté par les harmonies sculpturales que Poussin apercevait dans la nature quand il associait les mouvements des beaux torsos et des beaux bras aux volumes majestueux des arbres, à la régularité des moissons, aux lignes des châteaux-forts qui couronnent les collines, aux moutonnements des troupeaux, aux nuages puissants qui développent dans les cieux de grandioses architectures. Il y a, dans ces compositions étranges, êtres nus luttant sur l'herbe et s'ébattant dans les ruisseaux sous des frondaisons vertes, entre des troncs purs qui s'élancent comme un chant lyrique à la gloire des ciels bleus envahis d'argent aérien, un lent bruissement, une orgie maladroite de feuillage et de fraîcheur, une pénible aspiration vers la purification par la nature d'une humanité rajeunie, qui font entrer peu à peu dans nos sensibilités d'abord surprises, un large sentiment païen.

La forme en est gauche, parfois laide, soulevée parfois une seconde par un éclair de grâce immense. Jamais réalisée, elle est toujours puissamment présente. On y a vu des déformations volontaires. Ce n'est pas vrai. Il n'obtenait des modèles hommes que très difficilement. Il allait voir, l'été, se baigner les soldats dans l'Arc. Il ne voulait plus de modèles femmes, de « poseuses » depuis le jour déjà lointain où l'une d'elles, après s'être déshabillée, lui demanda pourquoi il avait l'air gêné. En réalité, ce grand sensuel craignait les femmes, plus encore que tous et que tout. Il avait avec elles des allures bourruées. Comme tous ceux qui les désirent trop, il affectait à leur égard un mépris qui n'était en somme qu'un

hommage à leur pouvoir. Ne connaissant rien d'elles, il les croyait toutes à prendre et les fuyait, pour ne pas avoir à leur opposer une résistance inutile. Un jour que son jardinier lui mena ses deux grandes filles dans le jardin du Jas de Bouffan, il fit briser d'un coup de hache la porte fermée de la maison pour leur échapper, ne plus les voir¹. Il dut y avoir quelque chose d'analogue dans la vie du catholique Greco, environné de toutes parts par l'Espagne catholique et auquel Cézanne fait si souvent penser par la qualité de sa peinture et les disproportions de ses personnages nus, aussi bien que par cette impuissance d'imagination dont le peintre de Tolède ne donna jamais, à vrai dire, d'exemples aussi radicaux.

Pourtant, quand il ne s'agissait pas de peindre une figure nue, Cézanne trouvait autour de lui tous les éléments de contrôle qu'exigeait son impuissance à travailler d'invention. Sa femme, ses bonnes, le premier enfant venu, un ouvrier, un paysan, un ami, et toujours dans un décor quelconque, souvent le même, le fauteuil rouge usagé, la tapisserie, le vieux papier à dessins bleus. Or, il est rare que des maladresses étranges, des défauts d'équilibre partiels qui ne nuisent d'ailleurs jamais à l'équilibre général ne frappent pas du premier coup l'œil le moins exercé, et surtout lui. Pour ceux qui ignorent la signification du dessin, c'est dessiné par un enfant.

Ce n'est pas pour ceux-là qu'est faite la peinture. Tant pis pour eux s'ils ne savent pas voir la struc-

1. Emile Bernard, *loc. cit.*

ture interne des formes, bâties comme des maisons, ces visages sommaires, vus par leurs plans, qu'il mettait cent jours à peindre, ces bras tombant de chaque côté, ces mains jointes ou posées sur les genoux, ces figures frustes, d'une telle austérité de vision, d'une telle intransigeance d'aspect, si simples, si épurées de tout désir d'attirer ou de séduire, qu'il faut remonter aux maîtres espagnols, Greco ou Zurbaran, pour trouver leurs équivalences. Cette indifférence à plaire, cette impuissance avouée à arranger les choses, cet entêtement terrible à les présenter comme elles sont, à chercher dans le premier objet venu les éléments d'une des synthèses plastiques les plus impressionnantes de la peinture, a quelque chose d'une force fatale, de la révélation d'un élément naturel insensible aux goûts, aux habitudes, à l'éducation progressive que les ouvriers de la peinture, de Masaccio à Delacroix, tentèrent de nous donner. Un enfant est là, tête nue, un foulard blanc au cou, quatre joueurs à une table avec du vin, des cartes, des pipes, de vieux habits, les poings posés, une femme est en peignoir, les mains croisées, une autre coud, une autre est là devant lui, sans rien faire, c'est toujours la même chose, de la matière peinte, des visages abrégés où deux trous noirs font les yeux dans un ovale massif, des vêtements d'une étoffe rugueuse, mais de tout cela rayonne un éclat sombre et riche, le sentiment d'une pleine solidité, un calme qui fait penser au calme des figures sortant de l'ombre en silence au faite du Parthénon, un équilibre essentiel des masses dans la simplicité des attitudes et des profils que les

Egyptiens seuls peut-être, les sculpteurs primitifs français et Giotto ont réalisés jusq'ici.

On ne dessine pas bien ou mal, pas plus qu'on n'écrit bien ou mal. En dessinant, en écrivant, on dit quelque chose ou on ne dit rien, on répète sans émotion des mots que d'autres prononcèrent en tremblant d'ardeur, ou on va chercher dans la forme et l'esprit mêlés des choses, quelques caractères nouveaux qui remueront en nous des sensations d'autant plus fortes qu'elles correspondront mieux aux sources inconnues que l'incessante évolution du monde ouvre tous les jours dans les cerveaux aventureux. Le dessin doit être aussi libre que les mouvements de la pensée qu'il a le droit de suivre dans leurs directions les plus nouvelles. Il peut tout se permettre, tout, à condition de négliger l'immobile esprit des foules pour relier la forme à l'esprit mouvant de la vie en établissant dans la nature où il cherche un constant témoignage, la solidarité des plans. Cézanne ne savait pas parler correctement pour exprimer les vérités acquises, il affirmait, quelquefois en balbutiant, les immanentes vérités.

Il le savait bien. Son orgueil secret l'avertissait de la puissance de sa nature et de la grandeur de sa mission. Mais il souffrait de ne pouvoir dire ses pressentiments aussi librement que ses certitudes. Devant les dessins de Luca Signorelli, il pleurait de détresse. « Je suis trop vieux, je n'ai pas réalisé et je ne réaliserai pas maintenant. Je reste le primitif de la voie que j'ai découverte »¹. Après l'œuvre

1. Emile Bernard, *loc. cit.*

négative et anarchique de l'Impressionnisme, la nécessaire analyse des éléments de l'univers poussée jusqu'à la dissociation complète *, l'œuvre positive que Cézanne avait entreprise, l'œuvre de reconstitution synthétique dont il sentait le besoin général, ne pouvait exiger d'une seule vie d'homme qu'elle l'accomplît tout à fait. Reconstituant le monde, et n'ayant pas voulu demander une seule arme à l'arsenal de ceux qui l'entouraient, hors des cuirasses défensives que Pissarro et Claude Monet lui avaient fournies, il n'eut pas le temps de soigner les détails de l'édifice et de jeter sur ces charpentes enracinées en plein sol, les ornements incomparables par qui les hommes parvenus à la pleine liberté du verbe, Véronèse, Tintoret, Rubens, Vélasquez, Rembrandt, Watteau, participent sans effort à la liberté de la nature. C'est vers ceux-là surtout qu'il allait. Il aimait peu les primitifs en qui il retrouvait son propre tourment à créer. Il a dressé un piédestal de structure et de forme archaïques. A nous d'y élever le monument définitif.

VI

Cet homme effarouché, maniaque, susceptible, ce rentier qui acceptait en apparence toutes les conventions sociales, mais dont l'œuvre indigne ou fait sourire, tous les êtres de type social, ce provincial irréductible que les bourgeois considéraient comme

un criminel, et beaucoup d'artistes comme une nature puissante, mais aveugle, cette sorte de monstre qui ne regardait plus son œuvre quand il avait souffert des mois pour la créer, était cependant tout à fait conscient de la qualité de son effort. Quand il consentait à se livrer dans une de ces explosions de confiance où il trouvait un soulagement à des semaines de silence stoïque et furieux, tout sortait à la fois, ses enthousiasmes, ses rancœurs, ses désirs, dans un flot de paroles d'abord confuses, puis de plus en plus claires, ordonnées, entraînant. Il parlait surtout peinture, mais si la discussion déviait sur un autre terrain — hors la politique exécrée — son esprit lui donnait immédiatement pour charpente les idées générales qu'il s'était lentement formées dans la contemplation des formes. Comme Joachim Gasquet lui exposait un jour sur sa demande le kantisme, il ramena en quelques mots ce système à ses propres théories plastiques. C'était un théoricien de son art, comme presque tous les artistes d'hier et d'aujourd'hui, qui, parvenus à l'extrémité de l'analyse, demandent à leur raison, au milieu du désarroi de leurs sens, de reconcentrer en eux les éléments épars de la création plastique dont les maîtres leur avaient appris l'unité.

Cézanne ramenait à la sphère, au cône et au cylindre tous les aspects de la nature¹. Mais bien que synthétisant toujours les images sous lesquelles ils s'imposaient à lui, jamais il n'allait dans ses toiles jusqu'à l'abstraction linéaire. Quand il réduisait

1. Lettres à Emile Bernard, *loc. cit.*

le monde en parole à ces figures simplifiées, il empruntait seulement au langage mathématique le plus pur symbole qu'il pût trouver pour exprimer ses tendances. Mais il restait peintre, et ne voulait être que peintre. S'il apercevait au monde sensuel des correspondances spirituelles, c'est par le monde sensuel seul qu'elles se révélaient à lui, et c'est toujours à lui qu'elles le ramenaient. Il était peintre. Ses harmonies intérieures, quand il rouvrait les yeux, retrouvaient toujours dans la nature leur contrôle et leur appui. S'il n'eût pas pris conscience, au contact des poètes classiques et des héros de la peinture, d'un monde imaginaire plongeant de partout dans le monde réel et où il tenta de se hausser en de terribles efforts, quand il groupait des êtres nus sous la cathédrale des arbres, il eût trouvé une joie suffisante à peindre tout le jour un bout d'étoffe, un tapis pendu à la muraille, quelques fruits dans une assiette posée sur un coin de table. Jamais, depuis Vermeer de Delft, jamais artiste ne sentit mieux que celui-là l'identité de son sang avec la matière des choses. Les natures mortes de Cézanne, une bouteille, quelques pommes, un bol peint de fleurs bleues ou rouges, un couteau, ont la pesanteur de la vie arrachée à ses racines. On dirait que ces formes rondes, de chair dure et condensée, qui viennent de choir du panier avec un roulement sourd, sont colorées par le dedans, que la chaleur solaire attira le jus à leur surface pour y répandre la couleur sombre des pleines maturités. Autour, le monde fait silence, tout semble flou et pâle et désuni. C'est comme si une bête vierge exhalait dans un seul

cri rauque tout le désir concentré dans ses os par les printemps et les étés et les automnes. Il est possible qu'on n'ait jamais taillé dans l'espace des morceaux de vie éternelle aussi denses que ceux-là.

« Quand la couleur est à sa richesse, disait-il, la forme est à sa plénitude »¹. On dirait que la courbe pure des fruits rassemblés presse la couleur de toutes parts pour l'intensifier et lui donner son éclat sombre. On dirait que la couleur s'insinue sous leur épiderme pour déterminer par ses dégradations leur sphéricité presque absolue. C'est avec le pinceau, rien qu'avec lui, qu'il recréait le monde formel sur sa toile, comme on tisse sur la surface plane d'une tapisserie l'étendue des plaines, le volume des arbres, la rondeur parfaite du ciel. Sa forme se bosselait, tournait, s'enfonçait dans la profondeur parce qu'il juxtaposait des taches analogues tant qu'elle se continuait, des taches contrastées dès qu'elle s'arrêtait². « On ne devrait pas dire modeler, on devrait dire *moduler*³. » Il allait lentement, avec une opiniâtre patience, tache après tache, et recommençait vingt fois. Et voici qu'un univers compact, fait de solides pièces emboîtées, se recréait de lui-même pour dérouler la succession logique de ses plans, dont il invoquait constamment le témoignage indestructible, en un ensemble pur et un qui s'équilibrait tout seul dans la transparence aérienne.

1. Emile Bernard, *loc. cit.*

2. Maurice Denis, *L'Occident*, sept. 1907.

3. Emile Bernard, *loc. cit.*

VII

Cézanne, à la fin de sa vie, eût pu connaître la gloire, et le savait. Mais cela, encore, c'eût été le « grap-pin dessus ». Quand elle vint *, il se terra davantage, effrayé qu'on parlât de lui. Pourtant, c'était bien la gloire, et la vraie, celle qui chemine inconnue des hommes dans la lumière intérieure de quelques esprits reconnaissants. Tous les jeunes gens de cette génération qui aiment la peinture ont plus ou moins consciemment sollicité les conseils de cette œuvre rude et subtile. La plupart ont cru devoir se soumettre à la lettre de son enseignement en infligeant volontairement à la forme des entorses et des fractures, en peuplant des paysages imaginaires de figures nues qui font penser à des saucisses éclatées, en installant sur le bord d'une table un verre de vin et trois oignons. Quelques-uns, pénétrés par son esprit, ont résolument abordé la nature avec le seul souci de lui demander, hors de toute intention littéraire, de toute tendance morale, le secret des colorations pures et des charpentes essentielles qui permettront aux hommes de demain de lui restituer ses grands rythmes décoratifs. Jamais depuis Rubens peut-être, jamais peintre n'éveilla dans le monde des artistes une semblable ferveur. Il est pourtant possible que l'avenir ne reconnaisse pas à l'œuvre de Cézanne une valeur absolue plus haute qu'à celle de Delacroix, ou de Corot, ou de Daumier, ou de

Courbet, ou de Renoir. C'est donc que la fascination générale exercée par cette œuvre sur les peintres tient à des causes profondes que la plupart méconnaissent ou ignorent tout à fait et dont Cézanne lui-même, d'ailleurs trop passionnément tourné vers la réalisation poursuivie pour regarder ceux qui le suivaient, ne soupçonnait pas l'importance. L'artiste est conscient de ce qu'il fait sans doute, mais rarement des relations de ce qu'il fait avec ce qui l'entoure et lui succède, de la place qu'il tient dans l'évolution des sociétés et de l'esprit. C'est pour cela que l'avenir a le droit de découvrir dans son œuvre des correspondances sociales et des idées métaphysiques qui y manifestaient leur présence virtuelle le plus souvent à son insu.

Je ne sais pas, depuis le XIII^e siècle, une œuvre moins individualiste et de caractère plus nettement impersonnel et général que celle-là. Il n'en est pas non plus qui soit venue à une heure plus décidée à rechercher, hors des formules creuses de l'idéologie politique, les assises réalistes d'une synthèse sociale dont tout fait prévoir l'approche et la nécessité. Les idées des philosophes, des savants et des artistes ne font qu'annoncer à l'avance les besoins généraux qui naissent dans les multitudes, presque toujours sans que les uns et les autres s'aperçoivent de leur solidarité. Au lendemain de l'analyse matérialiste et impressionniste, au moment de la dissociation sociale la plus complète que l'histoire ait peut-être enregistrée depuis la fin du monde antique, l'œuvre de Cézanne exprime sous une forme encore primitive, mais incomparablement forte et dominatrice,

la formule architecturale d'un archaïsme plastique dont le mouvement de concentration des organismes populaires et des systèmes philosophiques est la justification.

Qu'on ne s'y trompe pas. Cézanne n'est pas plus fait pour être compris des multitudes que la fleur et le fruit pour remplir les fonctions des branches qui les soutiennent et du tronc qui les nourrit. Il déclarait que l'artiste ne s'adresse qu'à un nombre excessivement restreint d'individus »¹. Et s'il est un symptôme social, il ne l'a ni désiré, ni su. Il n'avait rien d'un « primaire ». Il ne croyait pas que la raison fût à la fois le but et le moyen du monde. S'il y eut jamais un être en qui l'instinct commandait au raisonnement et forçait le raisonnement à organiser les révélations de l'instinct, c'est bien ce peintre formidable qui marchait en halluciné par la vie, se frayant un passage pénible dans l'amas des couleurs et des formes qui se pressaient autour de lui. Il sentait bien, le grand artiste, que l'afflux toujours nouveau des innombrables éléments de la vie qui monte et s'impose sans cesse, demande à tout instant aux générations successives de lui fournir les génies intuitifs qui débordent les données de la raison traditionnelle, pour introduire dans le monde des sensations et des idées dont la raison future aura un jour ou l'autre à contrôler la valeur. Bien qu'il ait dit cette parole décisive: « l'étude modifie notre vision à tel point que l'humble et colossal Pissarro se trouve justifié de ses théories anarchistes »,

1. Lettres à Emile Bernard, *loc. cit.*

il n'était pas du tout un révolutionnaire. Il vivait de ses bonnes rentes, et son amitié morte pour Zola qui lui fit garder au moment de la tourmente de la fin du siècle dernier, une réserve digne, ne l'empêcha pas de manifester à ses intimes ses sentiments conservateurs. Il allait régulièrement aux offices. « C'est la messe et la douche qui me tiennent droit », disait-il. Comme il réclamait en vain à la société des hommes l'édifice dont son cerveau systématique avait besoin, il s'abritait tant bien que mal dans l'édifice fictif, mais encore imposant, du catholicisme. S'il combattait l'avenir, lui qui portait l'esprit vivant de l'avenir, c'est qu'il s'attachait à la lettre morte d'un passé où il cherchait l'appui d'une architecture sociale que son œuvre, au milieu du désordre du temps, reconstituait pour l'avenir.

La fonction même qu'il est venu remplir auprès de ceux d'entre nous qui sont avides de trouver dans la nature un ordre nouveau pour le transporter dans l'œuvre qu'ils rêvent, lui interdisait toute imagination et même toute opinion sociale personnelle, originale et novatrice. S'il eût quitté une minute le chantier pour planter un drapeau au faite de la maison qu'il construisait pierre après pierre sans qu'aucun incident, aucun tumulte, aucune sollicitation, aucune douleur ait pu l'arracher à sa tâche, il n'eût pas eu cette action fatale et pour ainsi dire impersonnelle dont nous avons éprouvé le pouvoir. Il fallut à cette nature éperdue de foi, d'amoureuse ardeur, de puissance créatrice, une volonté de savant pour échapper aux tentations des sens et de la rêverie. Nous devons bénir son or-

gueil et sa solitude. Pour refaire un classicisme, il consentit à être un primitif. Lentement, péniblement, il recréa son innocence. Comme les Egyptiens, les Indous, les Français du moyen âge, il gardait l'anonymat. Il ne signait pas ses œuvres, il les oubliait tout à fait dès qu'elles étaient tombées de lui.

« . . . je suis vieux, malade, et je me suis juré de mourir en peignant, plutôt que de tomber dans le gâtisme avilissant qui menace les vieillards qui se laissent dominer par les passions abrutissantes pour leurs sens ». Un jour qu'il travaillait dans la nature, il reçut la pluie sur le dos. Il rentra chez lui, se coucha, et mourut deux jours après. *

APPENDICE

LAMARCK

P. 14. * Trois pour la botanique : Desfontaines, Thouin, de Jussieu; une pour la minéralogie: Daubenton; une pour les mammifères: Geoffroy-Saint-Hilaire; une pour les poissons et les reptiles: Lacépède; une pour les insectes et les vers: Lamarck.

** Il avoue, dans sa préface à la *Philosophie zoologique*, l'influence qu'a eue sur ses idées l'étude des invertébrés.

P. 15. * Cuvier en fit autant, quatre ans plus tard sans indiquer, si je ne me trompe, la priorité de Lamarck.

P. 28. * *Recherches sur les corps vivants* (1801). Dans la *Philosophie zoologique*, Lamarck développe très longuement et avec une sagacité admirable, cette idée puissante qu'il appuie, quoi qu'on en ait dit, sur des faits nombreux. Il la résume dans les deux principes suivants, dont le premier contient la théorie de l'*adaptation fonctionnelle* et le second celle de l'*Hérédité des caractères acquis*.

I. « Dans tout animal qui n'a point dépassé le terme de ses développements, l'emploi plus fréquent et soutenu d'un organe quelconque, fortifie peu à peu cet organe, le développe, l'agrandit, et lui donne une puissance proportionnée à la durée de cet emploi; tandis que le défaut constant d'usage de tel organe l'affaiblit insensiblement, le détériore, diminue progressivement ses facultés et finit par le faire disparaître. »

II. « Tout ce que la nature a fait acquérir ou perdre aux individus par l'influence des circonstances où leur race se trouve depuis longtemps exposée, et par conséquent, par l'influence de l'emploi prédominant de tel organe, ou par celle d'un défaut constant d'usage de

telle partie, elle le conserve par la génération aux individus qui en proviennent, pourvu que les changements acquis soient communs aux deux sexes, ou à ceux qui ont produit ces nouveaux individus. »

P. 33. * Il publia même, dans le *Système des animaux sans vertèbres*, un arbre généalogique, en avance de 60 ans sur les tentatives de Hæckel.

** D'ailleurs, dans le *Système analytique*, il la présente comme une réalité.

*** Le mot *quadrumane* est souligné par Lamarck lui-même qui, nulle part, au cours des sept ou huit pages où il expose l'origine de l'homme, ne prononce le mot de singe. Là, comme toujours, il a semblé prévoir les objections futures. On sait que les savants actuels se demandent si l'homme est un singe perfectionné ou le singe un homme dégénéré. Lamarck, affirmant seulement l'origine commune, a laissé la question ouverte. Quelle que soit la solution, si on la trouve et si la controverse n'a pas pour origine une querelle de mots, l'idée lamarckienne sort intacte du débat.

P. 34. * Lamarck, qui ne cessa pas de lutter pour effacer la grande division qu'admettaient les naturalistes entre les animaux et les végétaux et ne reconnaissait que deux règnes, l'organique et l'inorganique, ne semble cependant pas avoir admis la communauté d'origine de la plante et de l'animal. Cette lacune est d'autant plus singulière qu'il revient à plusieurs reprises sur le caractère indéterminé des organismes inférieurs.

P. 36. * Il distingue l'*irritabilité*, propriété de la matière vivante, de la sensation, fonction du système nerveux qui n'apparaît qu'avec lui et du mécanisme de laquelle, après Cabanis, il fait un exposé puissant. De plus, il définit le réflexe, qu'il affirme être commun aux animaux inférieurs et aux animaux supérieurs et qu'il sépare résolument de l'acte volontaire.

** Entre autres M. Le Dantec.

P. 37. * « ... Tous les corps vivants ... ont continuellement une portion de leurs humeurs et même du tissu de leurs corps dans un véritable état de décomposition; ils font sans cesse, par conséquent, des pertes réelles, et l'on ne peut douter que ce ne soit aux suites de ces altérations des solides et des fluides des corps vivants que sont dues les différentes matières qui se forment en eux, dont les unes sont sécrétées et déposées ou retenues, tandis que les autres sont évacuées par diverses voies. Ces pertes amèneraient bientôt la détérioration des organes et des fluides de l'individu si la nature n'eût pas donné aux corps vivants qui les éprouvent une faculté essentielle à leur conservation: celle de les réparer. »

** « ... S'il est vrai que les pertes emportent du corps vivant moins de matières fixes... que de matières fluides... et que la nutrition fournit graduellement aux parties plus de matières fixes que de matières fluides... les organes acquerront peu à peu une rigidité croissante qui les rendra progressivement moins propres à l'exécution de leur fonction. »

P. 40. * Écoutez Lamarck lui-même: « Toute science doit avoir sa philosophie, et ce n'est que par cette voie qu'elle fait des progrès réels... » ; et encore : « ... sans imagination, point de génie, et sans génie, point de possibilité de faire de découvertes autres que celles des faits, mais toujours sans conséquences satisfaisantes. Or, toute science n'étant qu'un corps de principes et de conséquences, convenablement déduits des faits observés, le génie est absolument nécessaire pour poser ces principes et tirer ces conséquences ; mais il faut qu'il soit dirigé par un jugement solide et retenu dans les limites qu'un haut degré de lumière peut seul lui imposer. » (*Philosophie zoologique*. — De l'entendement.)

P. 42. * Paru en 1820. — Nietzsche, qui ne l'a certainement pas lu, eût pu y reconnaître quelques-unes des idées directrices de sa *Généalogie de la Morale*.

P. 43. * Hæckel signala la portée de l'œuvre de Lamarck et le proclama fondateur de la théorie de la descendance dans son cours de 1867 à l'Université d'Iéna.

P. 45. * Darwin, qui prit à Lamarck l'idée même du transformisme, n'introduisit dans la doctrine que l'idée de la sélection naturelle, qui est beaucoup plus acceptable si on la considère comme fonction du milieu, ce que Darwin ne fit pas, et que Lamarck avait d'ailleurs très nettement indiquée comme étant au nombre des causes de la variation des espèces. Dans la première partie de sa *Philosophie zoologique* (pp. 112-113), il développe en effet cette idée que « ce sont les plus forts et les mieux armés qui mangent les plus faibles, et les grandes espèces devorent les plus petites... » Darwin, au contraire, dans l'*Origine des Espèces*, méconnut l'influence du milieu à laquelle il ne se rallia qu'en 1876, dans une lettre à Moritz Wagner. Enfin, dans la sixième édition de cet ouvrage, il eut la loyauté de revenir sur l'opinion défavorable qu'il avait précédemment exprimée sur l'œuvre de Lamarck et d'écrire : « Le premier, il rendit à la science l'éminent service de déclarer que tout changement dans le monde organique, aussi bien que dans le monde inorganique, est le résultat d'une loi, et non d'une intervention miraculeuse. »

Les travaux récents du Hollandais de Vries sur ses *variations brusques* de certaines plantes ont semblé une minute donner raison aux darwiniens. Ils n'ont pas vu qu'on y pouvait trouver, bien au contraire, un accord entre la théorie catastrophique et la théorie transformiste. Que les variations soient brusques ou lentes, peu importe, et il est probable que la nature use des deux modes de transformation. Mais fussent-elles toujours brusques, que l'idée lamarckienne d'évolution et de continuité n'en serait nullement atteinte. L'organe se modifierait brusque-

ment dans sa forme quand l'action permanente du milieu sur les générations antérieures l'aurait déjà modifié dans sa fonction. Le continu, quand il n'est pas morphologique et extérieur, est interne et physico-chimique. Dans le domaine de la psychologie et de la sociologie, ce principe s'appliquerait parfaitement aux évolutions sentimentales et politiques. (Lire à ce propos un remarquable article de M. Marcel Blot, dans *La Nature*, novembre 1907, sur Lamarck, qui ébauche une tentative de conciliation entre Lamarck et Cuvier.)

P. 46. * H. Bergson, *L'Évolution créatrice*. — Je ne crois pas qu'il soit impossible de passer de Spencer à Bergson et je ne comprends pas pourquoi l'introduction dans la métaphysique de la notion de durée rendrait le mécanisme des biologistes inconcevable. Je conçois fort bien que le fait même d'être fonction de la durée rende ce mécanisme indémontable, mais en quoi l'impuissance où nous sommes de faire tenir son fonctionnement dans les limites de notre raison entraînerait-elle la non-existence de ce mécanisme et la nécessité d'introduire dans l'univers un principe vital indépendant des forces physico-chimiques? L'énergie potentielle physico-chimique qu'enferme la molécule à une tension formidable ne joue-t-elle pas elle-même ce rôle de liaison que la métaphysique bergsonienne attribue à la mémoire intervenant comme élément immatériel? C'est elle qui contient *déjà* la seconde qui vient et qui contient *encore* la seconde écoulée. Si le *mécanisme vivant* déborde l'intelligence, c'est qu'il engendre lui-même, à tout instant de la durée, d'innombrables rouages nouveaux qui créent instantanément de nouveaux rapports et de nouveaux rouages. Il ne sera jamais concevable que d'ensemble et intuitivement dans une vision fulgurante et aussitôt évanouie, parce que l'incessante variation de tout ce qui n'est pas la perception intime, immédiate et fugitive de notre moi, c'est-à-dire du

milieu physiologique, physique, social, psychologique, cosmique qui l'environne et l'accompagne, fournit sans cesse à chacun de ces rouages des aliments nouveaux introduits par *l'évolution créatrice*. Entre l'organique et l'inorganique, il n'y a pas de différence de nature et si l'inorganique est décomposable et mesurable, c'est qu'il constitue un état résiduel de la substance que le jeu du mécanisme universel fait à tout instant repasser dans l'organique. La splendide intuition poétique par où M. Bergson aperçut la vie entraînant dans son ascension des alluvions toujours nouvelles au centre de qui l'intelligence se cristallise en noyau lumineux et qui me paraît correspondre à la réalité des choses, n'est pas inconciliable avec le déterminisme biologique. La zone d'intuition, la « frange » qui entoure l'intelligence est peut-être bien constituée par l'apport potentiel, actuel et résiduel incessant du milieu qui se propose sans arrêt à notre effort d'adaptation. Dès lors, « l'élan vital » est déterminé par la résistance opposée à cet effort ascensionnel par le milieu qui tend à s'immobiliser. C'est là que s'introduit en nous, sans doute, la notion de finalité : l'action vivante s'exerce à réaliser l'équilibre vital à tout instant rompu par la variation du milieu. Et la liberté est au bout de la conquête progressive et jamais réalisée de la loi de causalité dont la connaissance absolue nous permettrait de tout prévoir. Le jour où l'organisme universel arrêterait son processus évolutif, ce jour-là, l'homme saisirait la liberté totale, mais à la même seconde, l'espace, la durée, le nombre, la conscience, tout sombrerait dans le néant.

MICHELET

P. 62. * « Qu'on m'attaque sur le sens des faits, c'est bien. Mais on devra d'abord reconnaître qu'on tient de moi les faits dont on veut user contre moi. » (Préface de la *Révolution*.)

P. 72. * Notamment sur la *Création du peuple des sots*. (Préface de la *Renaissance*): « La gloire était de ferrailer six heures, dix heures, sans reculer et de trouver des mots encore. Tournois sublimes, mirifiques batailles que la nuit seule pouvait finir. Juges et combattants, tous se retiraient plein d'admiration pour eux-mêmes, gonflés, vides et presque idiots... On les voyait majestueux dans la robe jadis noire et toujours crottée des capets, roulant sur leur sombre sourcil et leurs gros yeux menaçants des orages de syllogismes. Les systèmes pouvaient passer, mais la sottise est immortelle. »

P. 83. * Après la mort de Michelet, dans la préface de *Mon Journal*, sa femme a raconté comment il brûla un jour avec elle un énorme amas de notes pour qu'elles ne deviennent pas la proie des démarqueurs. « Il suffit, disait-il, du déplacement d'une virgule pour dénaturer le sens de ma pensée. Or, la femme même qui recueillit ces paroles et nous les transmit, publia, quand il ne fut plus là, des livres qui portaient le nom de Michelet sur la première page et étaient comme *Ma Jeunesse* presque complètement, ou comme *Rome* complètement écrits par elle. Avec cette puissance de passivité qui fait la force de la femme, elle était parvenue naturellement, par un phénomène d'imprégnation cérébrale connu, auquel la femme de génie comme George Sand, échappe moins encore que les autres, à adopter les habitudes, les tics littéraires de son mari, l'allure générale de son style, la coupe de sa phrase, avec une perfection où se prennent ceux qui connaissent mal Michelet. Ces insipides pastiches ne supportent pas l'examen. C'est mou, flou, geignard et pleurnard, du Michelet sans muscles, sans tendons, sans artères, sans nerfs et sans os.

P. 92. * Il eut pourtant des inquiétudes à cet égard. Dans sa *Réforme*, il revient une fois, avec une hésitation visible d'ailleurs, à cette opinion sur

Luther qu'il formulait en 1828 : « Luther m'apparaît moins comme novateur que comme Réformateur. C'est un retour à l'identification contre la liberté. »

P. 97. * J'ouvre au hasard le volume de M. Ch. V. Langlois (*Histoire de France de Lavisse*) sur le XIII^e siècle. Il y affirme que l'art ogival, au XIII^e siècle, est plus vivant qu'il ne le fut depuis. Sur quoi se base-t-il? Cette opinion ne suppose-t-elle pas l'accumulation dans son esprit d'un formidable enchevêtrement de généralisations osées par ses ancêtres, qui lui a permis de différencier d'un coup d'œil une œuvre vivante d'une œuvre inexpressive, que la plupart de ses contemporains déclareraient peut-être supérieure à la première? Je crois qu'il a raison contre eux, mais qui me le prouve? Et comment se permet-il de porter un jugement?

FRÉDÉRIC NIETZSCHE

P. 201. * Il serait intéressant de rechercher dans la pensée contemporaine les traces ou les apparentements naturels de la pensée de Nietzsche. La philosophie bergsonienne, par exemple, ne paraît être en dernière analyse qu'une transposition métaphysique systématisée du mouvement intellectuel qui va de Schopenhauer à Guyau et à Nietzsche. Un mot de Nietzsche : « La connaissance et le devenir s'excluent », contient en puissance toute l'*Evolution créatrice* qui restaure l'intuition et subordonne à la vie qu'elle exprime la science qui tend à l'immobiliser. Et « l'élan vital » de Bergson transporte du domaine lyrique dans le domaine biologique la définition que Nietzsche a donné de la vie : « La vie est ce qui doit toujours se dépasser soi-même. »

PAUL CÉZANNE

P. 220. * C'est au cours de ce séjour qu'il dut peindre dans le salon du Jas de Bouffan, la maison de campagne de famille, les quatre fresques —

le Printemps, l'Été, l'Automne, l'Hiver, — qu'il signa INGRES par dérision et qui font penser, par leur ferveur étrange et gauche, leur primitivisme nerveux, à un contemporain inconnu de Botticelli et de Ghirlandajo.

P. 223. * Je tiens l'anecdote de J. Gasquet. Je devrais le citer à chaque page. C'est l'artiste de ma génération qui a le mieux connu Cézanne, le Cézanne des dernières années, c'est-à-dire le plus personnel, le plus vrai, pourquoi ne pas dire le plus jeune ?

P. 230. * EMILE BERNARD, *Mercur* de France, nos 247 et 248. La plupart des anecdotes et des traits de caractère rapportés dans cette étude ont été puisés dans les souvenirs de M. Emile Bernard, si étonnamment vivants et évocateurs.

P. 240. * C'est ce qui le sépare essentiellement de Renoir, le plus grand peintre, avec lui, de sa génération.

P. 247. * Dissociation complète représentée par le *pointillisme* ou *néo-impressionisme* qui va jusqu'à la division des tons et ramène ainsi théoriquement l'œuvre d'art à un procédé scientifique.

P. 251. * Entre 1890 et 1900. Vollard rassembla dans cet intervalle un grand nombre de ses tableaux dont il fit plusieurs expositions. Dès cette époque, plusieurs peintres reconnaissaient son influence, et parmi eux Bonnard, Maurice Denis, X. Roussel, Vuillard, Emile Bernard. Sérusier, Odilon Redon l'avaient déjà subie. En 1901, Maurice Denis exposait à la Nationale un tableau : *Hommage à Paul Cézanne* où il groupait les disciples du maître et les propagateurs de son action. Gauguin tenta de la vulgariser auprès du public et y réussit en partie, grâce au parfum d'exotisme dont il l'entoura prudemment, et bien que Cézanne ait déclaré qu'il avait méconnu ses intentions et travesti sa pensée.

P. 255. * Le 23 octobre 1906.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	VII
LAMARCK	1
MICHELET	49
DOSTOIEVSKY	107
FRÉDÉRIC NIETZSCHE	147
PAUL CÉZANNE	209
APPENDICE	257



Imprimerie française G. Bompert, Vienne (Autriche).

